

T. TRILBY

# Aimer c'est pardonner



BeQ

**T. Trilby**

**Aimer c'est pardonner**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 381 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

# **Aimer c'est pardonner**

Édition de référence :

La Revue Moderne, Montréal, septembre 1929.

## I

Un soir de mai, un soir où le printemps est le maître de Paris, Armande Lauriac rentre chez elle.

Elle se hâte comme si quelqu'un l'attendait. Hélas ! son foyer est vide. Veuve depuis cinq ans, son petit garçon qu'elle adore vit à la campagne ; raisons : santé, économie.

Armande travaille, les petites rentes qu'elle possède ne suffisent pas à l'entretien de deux personnes. Sténo-dactylo chez un avocat, cette situation bien rétribuée lui permettra de donner à son fils une éducation qui l'aidera à faire son chemin dans la vie. Elle a pour ce petit bonhomme de grandes ambitions, elle fait les rêves les plus fous, comme toutes les mamans.

Chez elle, trois pièces minuscules, coquettement arrangées. Vieux meubles, cretonne claire, jolies gravures. Avec une hâte qui

l'étonne, elle enlève manteau et chapeau, et, fatiguée, elle s'assied dans une bergère près de la fenêtre ouverte, heureuse de se sentir dans son logis, à l'abri. Mais, par la fenêtre, le printemps s'est glissé et là aussi il s'est installé en maître.

C'est lui qui a ordonné à la femme de ménage d'acheter ce matin, au marché, ce bouquet de lilas qui embaume. Armande ferme les yeux pour se recueillir. Tout à l'heure, elle pensera à la vie matérielle, au repas qu'il faudra prendre pour réparer ses forces, des forces dont elle a besoin pour le travail de demain.

Aujourd'hui, la journée a été particulièrement fatigante ; trois heures durant l'avocat a dicté une de ses futures plaidoiries, trois heures il a fallu être attentive et ne pas avoir la plus courte distraction, Armande veut croire que sa lassitude vient de son travail.

Dans deux mois, vacances ; elle s'en ira à la campagne près de son enfant. Trois semaines de repos, puis, en attendant la reprise des affaires, la réouverture du Palais, elle promènera dans Paris Anglaises ou Américaines. Depuis quatre ans sa

vie n'a pas changé, rien d'imprévu.

Une existence simple, banale, un peu triste. Armande est bretonne, elle a les défauts et les qualités de cette race, résignée, persévérante, peu audacieuse.

Propriétaire, en Bretagne, son père n'a jamais cherché à mettre en valeur un domaine qui venait de ses parents, il n'avait aucune ambition, et avec de petits revenus se trouvait heureux. Mort jeune, il a laissé une situation difficile et sa femme, de santé fragile, s'est épuisée à lutter contre la mauvaise volonté d'un personnel qui avait l'habitude de vivre aux crochets du maître.

Se sachant atteinte, avant de subir une grave opération, elle a voulu marier sa fille. Les amis ont arrangé des rencontres qu'on appelait heureux hasards et à vingt ans, afin de donner à une malade tendrement aimée la tranquillité, Armande s'est trouvée mariée à un officier qu'elle avait vu une dizaine de fois. Trois mois après son mariage, sa mère mourait des suites de l'opération.

Armande fut une épouse grave et affectueuse

et une maman passionnée ; son enfant avait un an quand une dépêche lui apprit la mort glorieuse de son mari, tué au Maroc.

Elle accepta ce nouveau chagrin avec sa résignation habituelle, puis, comme le domaine de famille mal géré, ne rapportait plus, elle le vendit. Et, quand tous les comptes furent faits, elle s'aperçut que ses ressources ne correspondaient guère au prix de la vie actuelle.

Travailler ne l'effrayait pas ; elle apprit la dactylo, et trouva facilement une situation qui augmenta ses rentes. Depuis quatre ans, sans heurt, sans joie, sans peine, elle vivait en économisant le plus possible pour le moment où elle ferait venir son fils près d'elle. Elle avait fixé l'époque. À dix ans, le petit garçon commencerait les études sérieuses, les études qui devaient faire de lui cet homme dont elle rêvait. Il fallait encore attendre des années.

Ce soir, Armande trouve que ce sera long. La solitude est dure parfois, Armande n'a que vingt-sept ans et elle s'effraie de se sentir seule pendant des jours et des jours.

Parfois, dans le petit appartement, quelques femmes viennent, le dimanche, quand elles n'ont rien de mieux à faire. Au jour de l'an, ses cousins lui apportent leurs vœux d'un air officiel et un peu ennuyé. Et c'est tout, tout ; bien peu de chose !

Elle se redresse, honteuse de cette défaillance qui lui a fait rouvrir le livre de son passé, un passé où les bons jours ont été rares.

L'heure du dîner est proche, l'habitude de se servir elle-même lui fait faire tous les soirs les mêmes gestes ; elle se dirige vers la petite cuisine où la femme de ménage serre les provisions. Comme elle traverse la minuscule antichambre de cet appartement de poupée, la sonnette retentit.

Une visite à cette heure, c'est chose inespérée ; le facteur, la concierge, mais sûrement rien d'important.

Armande ouvre la porte et se trouve en face d'une vieille amie de sa mère qu'elle n'a pas vue depuis plusieurs mois.

– Madame Charnay ! Quelle bonne surprise, et

comme c'est gentil de ne pas craindre mes six étages.

– Ils sont fatigants, ma petite Armande, mais quand on te rencontre ce n'est rien. La concierge ne t'avait pas vue rentrer, aussi je craignais que la porte ne restât close.

– Entrez vite, reposez-vous, et dites-moi quelle bonne pensée vous amène

Tout en pénétrant dans le petit salon, M<sup>me</sup> Charnay répond :

– Je viens te voir, puisque tu m'oublies.

– Mais...

– Ne proteste pas, c'est inutile. Tu es libre le dimanche et toujours certaine de me rencontrer ce jour-là.

En s'essayant en face de ta vieille dame, Armande répond :

– Ce jour-là, il y a trop de monde autour de vous !

– Sauvage, tu ne changes pas.

– Bretonne, c'est tout dire.

Un court silence, les deux femmes se regardent, Armande devine que M<sup>me</sup> Charnay n'a pas monté ses six étages pour lui reprocher d'avoir oublié son jour de réception. Elle attend qu'elle s'explique, elle attend sans aucune curiosité.

– Ma petite Armande, comme c'est gentil chez toi, tu as du goût et de rien tu fais quelque chose de joli : mes compliments.

– Une pièce claire, de vieux meubles, le soleil. Chère madame, avec tout cela n'importe qui en ferait autant.

– Tu n'es pas n'importe qui.

– Un numéro humain comme il y en a beaucoup.

Le ton, plus que les paroles, étonne M<sup>me</sup> Charnay ; avec un sourire qui est presque joyeux, elle reprend :

– Découragée ?

– Même pas, une maman qui s'ennuie un peu.

Si M<sup>me</sup> Charnay ne faisait pas attention à tous ses gestes, elle se froterait les mains, très

vulgairement, tant elle est contente. Armande est prête à entendre ce qu'elle va lui dire, Armande a avoué qu'elle s'ennuyait.

Tendrement, elle s'écrie :

– Toujours seule à ton âge, c'est triste. Cette vie-là ne peut continuer.

– Elle continuera, chère madame, quatre ans encore, je ne reprendrai Michel avec moi que lorsqu'il commencera à travailler sérieusement.

– C'est une privation.

– Très grande, mais qui est nécessaire, question d'économie, je ne suis pas riche, vous le savez.

Madame Charnay regarde attentivement la jeune femme qui lui fait face, et elle constate avec plaisir que le visage d'Armande est toujours aussi agréable. De jolis yeux bleus, des traits forts, mais réguliers, une bouche charmante, et un air distingué qu'elle appelle vieille France, si rare aujourd'hui.

Armande ne déparera aucun salon.

– Ma chère petite, je voudrais te parler :

écoute-moi comme tu aurais écouté ta maman dont j'étais, je crois, la meilleure amie. Armande, tu devrais te remarier.

La jeune femme ne manifeste aucune surprise ; toujours aussi calme, elle répond avec franchise.

– Je n'y ai jamais songé, aucun candidat ne s'étant présenté. Une femme sans fortune avec un enfant, ce sont des charges dont les hommes ne se soucient pas.

– Mais ne pourrais-tu y penser sérieusement ?

En riant, Armande s'écrie :

– J'y penserais si, chose improbable, quelque demande m'était faite.

Se redressant, contente de ce qu'elle va dire, M<sup>me</sup> Charnay avoue :

– Je suis venue pour te parler d'un mariage.

Cette fois, Armande est étonnée et ne le cache pas.

– Pour moi, mais je ne connais personne.

– Ton cousin Pierre.

– Le veuf inconsolable !

– Lui-même,

– Ce n'est pas sérieux. Je l'ai vu cette année, le jour de l'an, et il m'a dit : « Quand on a aimé une femme comme j'ai aimé Colette rien ne peut vous consoler. » Ce sont ses propres paroles. Cet aveu, que je ne sollicitais pas, m'a été fait le premier janvier ; nous sommes au mois de mai, avouez que ce n'est guère croyable.

Madame Charnay paraît un peu embarrassée ; certainement, la confiance de Pierre ne facilitera pas sa tâche, les hommes parlent toujours trop.

– Je vais t'expliquer, Armande, la situation telle qu'elle est, tu jugeras et tu te décideras. C'est exact Pierre a follement aimé Colette qui était une femme charmante ; tu sais qu'elle lui a laissé trois enfants : un fils de six ans, difficile, et deux petites jumelles qui ont été la cause, hélas ! de sa mort. Depuis deux ans que Pierre est veuf, chez lui, c'est l'enfer. Les gouvernantes, les nourrices se succèdent ; les enfants, mal surveillés, deviennent insupportables et leur santé en est compromise. La seule solution qui

s'impose pour ces tout petits, c'est la présence d'une seconde maman : Pierre l'a compris.

– Et il a pensé à moi pour cette situation, car c'est une situation que vous m'offrez, chère madame, un peu différente simplement de celle que j'ai chez mon avocat.

Armande a répondu avec son calme habituel, sa voix naturellement grave n'a pas tremblé, elle ne paraît nullement émue.

Madame Charnay ne sait que répondre, Armande est trop précise.

– Ma petite, tu as des mots...

– Exact, ne croyez-vous pas ?

Embarrassée, M<sup>me</sup> Charnay essaie de s'expliquer :

– C'est-à-dire... enfin Pierre sait comme nous tous à quel point tu es bonne et raisonnable... Alors il a pensé qu'à toi on pouvait t'offrir une affection, solide à la place d'amour. Ce n'est pas à toutes les femmes qu'on peut faire une pareille offre, tu devais en être fière, et... et...

– Reconnaissante, dites ce mot, chère

madame, celui-là est exact.

Cette fois, M<sup>me</sup> Charnay est toute prête à se fâcher.

– Je t’avoue, Armande, que je ne te comprends pas. Je viens te parler d’un projet qui peut faire ton bonheur ; ta vie manque de gaieté, seule, obligée de travailler et de te priver. Qu’espères-tu donc ? Ton avenir s’annonce peu agréable, pourquoi n’envisages-tu pas avec ta raison habituelle la proposition de ton cousin ?

– Mais, chère madame, il me semble que je l’envisage avec toute ma raison.

– Et tu la refuses, demande M<sup>me</sup> Charnay qui veut une réponse.

– Nullement, mais je désire vous poser des questions, savoir ce qu’on attend de moi. Si mon avenir n’a rien d’agréable en perspective, mon présent est à peu près heureux. Pas de chagrin : une joie, mon fils Pierre, qui pense à ses enfants abandonnés à des gouvernantes, s’est-il rappelé que Michel existe et que, depuis six ans, je ne vis que pour lui ?

– Armande, tu ne connais pas ton cousin. Michel sera un enfant de plus dans la maison et Pierre l’aimera comme tu aimeras les trois petits orphelins.

– C’est une promesse,

– En doutes-tu ?

– Non, Pierre est un honnête homme, s’il a promis, il tiendra.

– Et toi ?

– Moi, si j’accepte, les enfants de Pierre seront les miens.

Madame Charnay s’impatiente, elle trouve qu’Armande, qui est pauvre, fait bien des manières, elle va lui rappeler gentiment la situation de Pierre, situation que bien des gens envient.

– Ma petite, il y a une chose dont je ne t’ai pas parlé, mais à laquelle tu dois penser ; c’est que, si tu te décides, la position va complètement changer, et Michel, particulièrement, profitera de ce changement, Pierre est un financier honnête.

Ils sont rares, les financiers honnêtes ! –

grosse fortune, relations superbes, toutes les portes s'ouvriraient devant son beau-fils. En sera-t-il de même si Michel n'a que les amis de sa maman pour l'aider à faire son chemin ?

Armande incline la tête et répond :

– C'est juste.

– Alors, te décides-tu ?

– Pas encore, je veux voir Pierre, connaître ses conditions. Chère madame, ce n'est pas chose faite, car je vous avoue que j'ai besoin d'avoir pour mon cousin, qui peut devenir un mari, plus que de la sympathie. Je le connais à peine, il a quarante ans, j'en ai vingt-sept, j'étais une petite fille dont il ne s'occupait pas quand il venait voir mes parents. Pourquoi m'a-t-il choisie, je ne me l'explique pas, et je tiens à le lui demander.

– Mais, s'écria M<sup>me</sup> Charnay avec impatience ; il t'a choisie, parce que ta vie passée et ta vie actuelle sont une garantie. Tu as toujours été raisonnable, acceptant les épreuves avec un calme et une résignation que nous admirions tous. Tu as dû travailler, tu l'as fait simplement, sans

en ennuyer personne. Penses-tu qu'il puisse demander à une jeune fille moderne, ces jeunes filles qui ne s'occupent que de danses et de sports, d'être chez lui, avant tout, une maman ? Laquelle accepterait ce rôle ?

– Je n'en sais rien, je ne connais pas ces jeunes filles dont vous parlez, mais soyez certaine que parmi elles il y en a qui sont bonnes.

– J'en doute. Enfin, j'espère que tu vas réfléchir. Bientôt tu comprendras qu'il y a un joli geste à faire, geste qui assure à ton enfant une vie heureuse et facile. Ma petite Armande, pense à Michel et aux petits abandonnés.

– J'y penserai.

Désappointée, M<sup>me</sup> Charnay se lève, elle était certaine qu'Armande, pauvre, isolée, travaillant pour vivre, allait accepter Pierre, le riche cousin, avec enthousiasme. C'est elle qui a eu la première idée de ce mariage, elle espérait qu'elle pourrait le dire et que la jeune femme lui en saurait gré. Hélas ! elle a compris qu'il fallait laisser à son candidat toute initiative qui pourrait être pour sa candidature un avantage.

Seule, Armande oublie que l'heure de son dîner est passée. Elle revient dans le petit salon que le soleil couchant fait rose et, s'approchant d'une glace, elle se regarde avec attention un long moment : puis, haussant les épaules, elle murmure : « Ce n'est pas raisonnable. » Et, tranquillement, comme elle fait toutes choses, elle met de l'ordre dans la pièce. Le lilas se fane, il a besoin d'eau ; un peu de poussière est visible sur un cadre, elle l'essuie ; elle brosse manteau et chapeau, puis après un dernier regard à ce petit coin qu'elle aime, elle s'en va dans la cuisine, préparer son repas.

## II

Pierre a écrit :

« Ma chère Armande, voulez-vous me permettre de venir vous voir ce soir, à six heures, je serai content de causer avec vous.

« Mon souvenir respectueux.

Pierre Durnal. »

Armande a répondu :

« Entendu pour six heures. »

Elle revient plus tôt que de coutume, une permission obtenue qui lui coûtera demain deux heures de travail supplémentaire. Il fait lourd, orageux, elle a chaud...

En arrivant chez elle, elle n'apporte à sa toilette aucun changement. Elle a sa robe du bureau, une robe sombre, luisante par places ; ses cheveux, ses jolis cheveux qui frisent, aplatis par son chapeau, restent collés sur sa tête ; son visage est rouge, la poudre de riz ne dissimulera rien. Elle est aussi mal qu'elle peut être, cela lui plaît. Les affaires sont les affaires. Elle prend son ouvrage, un costume pour Michel ; avec son calme habituel, elle travaille.

Et pourtant, tout à l'heure, elle va peut-être prononcer un mot qui changera son avenir et celui de son enfant. Sans impatience, se soumettant à une volonté plus puissante que la sienne, elle attend.

Six heures sonnent au petit réveil qui, tous les matins, lui rappelle qu'elle n'a pas le droit d'être en retard, elle l'entend et ne s'en soucie guère. Pierre peut être retenu, oublier de venir, que lui importe. Pierre, c'est une affaire, un peu plus difficile à traiter qu'une autre, voilà tout. Il cherche une femme jeune, intelligente, sûre, pour diriger sa maison et élever ses enfants. Il vient

faire des propositions, elle les écoutera, puis elle posera ses conditions et, si l'accord est possible, elle acceptera cette nouvelle situation.

C'est une affaire, rien qu'une affaire ; mais, si elle la conclut, elle exécutera avec loyauté toutes les clauses du contrat. Elle dirigera la maison avec sagesse et économie, et, pour les petits qui n'ont plus de maman, elle tâchera d'être une gouvernante meilleure, plus tendre que celles qui se sont succédé depuis que la mort est venue séparer deux êtres qui s'aimaient.

La sonnette retentit, l'appartement est minuscule, Armande ne peut s'empêcher de tressaillir : sans aucune hâte, elle pose son ouvrage sur la table et se dirige vers l'antichambre. Décidément le printemps l'éprouve, une fatigue écrasante lui donne l'impression que ses membres sont brisés, sa main qui ouvre la porte est lourde et tremblante.

Le visage calme, la voix grave, elle dit :

– Bonsoir, Pierre.

– Bonsoir, Armande, excusez-moi, je suis en

retard.

– Je ne m’en étais pas aperçue.

Pierre entre, il est grand et fort, il paraît trop grand, trop fort pour ce petit salon. Armande a l’impression que son cousin est embarrassé : disproportion d’un être avec les choses.

Elle est de taille moyenne, plutôt mince ; les meubles, de vieilles bergères, semblent faits pour elle.

– Asseyez-vous, Pierre, vous êtes, physique et moral, trop important pour mon petit logis.

Il obéit et répond :

– C’est une raillerie, un peu méchante. L’importance, au physique, est presque une tare ; quant au moral, ce sont les imbéciles qui s’en parent.

Armande rougit, ennuyée.

– Ce n’est pas ce que j’ai pensé, mais il fallait bien que vous me disiez quelque chose puisque je ne trouvais rien à vous dire. C’est moi qui vous dois des excuses.

La jeune femme sourit, apaisée.

– Vous êtes très indulgent.

– J’ai besoin de tant d’indulgence, Armande, je sais à peu près ce que M<sup>me</sup> Charnay vous a dit, je sais que vous avez voulu me parler, mais avant que vous m’interrogiez, il faut que je vous demande pardon.

Armande le regarde, un peu étonnée.

– Pardon, dit-elle, mais vous ne m’avez jamais offensée. Vous êtes un cousin très respectueux des traditions, puisque vous n’avez jamais oublié de venir le jour de l’an vous assurer que je vivais encore.

– C’est justement ce que je me reproche aujourd’hui. Une visite par an à vous, ma cousine, vous qui étiez seule et qui aviez à vous débattre dans la vie. J’aurais dû vous aider, vous ouvrir ma maison, j’ai honte de ne pas l’avoir fait, Colette et moi, nous ne vivions que pour nous, et tous les autres, même les plus proches, semblaient habiter une planète différente de la nôtre. Les rares heures de liberté, que me laissait

une situation chaque jour plus absorbante, appartenait à notre amour. On aurait dit que nous sentions que nous avions peu d'heures à passer ensemble. Maintenant que tout est fini, je ne regrette pas de lui avoir tant donné, mais je me rends compte que mon bonheur avait fait de moi un égoïste et que c'est peut-être parce que j'oubliais les autres que j'ai été si cruellement puni.

– Ne cherchez pas, mon pauvre ami, la raison de nos deuils et de nos souffrances. Les plus parfaits d'entre nous sont éprouvés comme les autres et les plus intelligents se heurtent à une barrière infranchissable. La vie est un mystère.

– Oui, répond-il, la vie est un mystère, mais bien cruel ! Pourquoi ai-je rencontré un être qui semblait créé pour moi, un être qui m'a donné toutes les joies, un être si parfait qu'il semble qu'aucun autre ne puisse lui être comparé ? Pourquoi cette union de deux cœurs, pourquoi cette existence heureuse, grisante, pourquoi, puisque cette joie devait être si courte ? Pourquoi les larmes, la séparation, la mort, pourquoi ?

Les mains croisées sur ses genoux, immobile, Armande regarde son cousin et elle a l'impression très nette, qui ne s'effacera plus, que rien ne pourra consoler cet homme.

– Pierre, reprend-elle, faut-il vous rappeler que sur la terre nous ne sommes que des voyageurs qui passent ; un jour nous serons tous réunis, il faut penser à ce jour-là.

– Il me paraît si lointain.

– Je l'espère bien. Avez-vous fini votre tâche ? Les enfants sont là qui réclament votre affection, vos soins : avez-vous le droit de les abandonner ?

– C'est pour eux que je suis ici, pour eux seuls, Armande, de moi il n'en est pas question, car vous avez bien compris que ma douleur ne s'apaisera jamais.

Les yeux de la jeune femme se détournent, ils regardaient attentivement le visage de Pierre, un beau visage que le chagrin a marqué, et maintenant indifférents, paisibles, ils regardent le coin du bois qu'on aperçoit par la fenêtre ouverte.

– J'ai compris, dit-elle.

– Alors, reprend Pierre vivement, comme tout est facile. Je peux vous parler d’eux, de leur détresse : trois enfants, trois petits dans une maison où le père rentre le plus tard possible, car il n’a pas encore eu le courage de s’asseoir à la table où elle ne s’assiéra plus... Des gouvernantes, des nourrices. Mon fils, Jean, l’aîné, est difficile. Sa mère le faisait obéir, il l’adorait ; maintenant il refuse d’accepter les observations de celles que j’ai mises près de lui. Déjà trois gouvernantes sont parties, elles ne savaient pas le prendre, elles le heurtaient ; il faut le raisonner, il est très intelligent, mais si violent qu’elles en ont peur. Alors le petit ne sait plus que ce qu’il veut, personne à la maison n’ose le contrarier, moi-même je ne lutte pas, car je suis las. Mes filles ont deux ans, elles sont douces et gentilles, mais délicates : la nourrice qui les a élevées est insupportable et n’accepte même pas les conseils du médecin. Il faudrait la changer, que voulez-vous que je fasse, j’en choisirais peut-être une plus mauvaise et qui n’aimerait pas mes enfants. J’attends un secours, une aide, j’attends qu’une femme ait pitié de ces petits et veuille

bien accepter de venir près d'eux pour m'aider dans ma tâche qui, comme vous me l'avez rappelé, Armande, n'est pas terminée. Voilà tout ce que je voulais dire, vous savez maintenant ce que je suis venu vous demander.

Un court silence ; de nouveau Armande regarde Pierre et semble hésiter. Ce visage d'homme viril et sympathique est marqué par la douleur. Les yeux sombres sont entourés de petites lignes qui seront bientôt des rides, et la bouche, aux coins tombants, a l'air de ne plus savoir sourire. La pitié se glisse dans le cœur de la jeune femme, une pitié trop tendre qui voudrait déjà consoler. Inquiète, elle se redresse, elle ne veut pas éprouver ce sentiment, elle allait oublier qu'ils sont en train de discuter une affaire.

D'une voix un peu dure, elle reprend :

– Avant de vous répondre j'ai besoin, si vous le permettez, de vous poser quelques questions. Bien que ce soit un sujet que je n'aime pas, il faut que je vous parle un peu de moi, que vous ne connaissez guère, et longuement de mon fils, car j'ai un enfant.

Armande l'a-t-elle voulu, ses derniers mots reprochent à Pierre de ne pas s'être souvenu que la femme qui l'écoutait si patiemment était mère, il le comprend.

Encore un silence, Armande paraît réfléchir et Pierre, à son tour, la regarde avec une certaine anxiété. Cette femme à qui on ose tout dire, cette femme qui comprend la situation, est bien celle qu'il faudrait à son foyer désert ; M<sup>me</sup> Charnay a raison, Pierre ne pouvait trouver mieux. Il a toujours eu de la sympathie, quand il y pensait, pour cette cousine, si courageuse, qui se débrouillait seule sans ennuyer personne ; il sent que cette sympathie pourrait se changer en une solide affection. Armande voudra-t-elle ? Il la sait bonne et raisonnable. Son avenir est incertain, il lui apporte pour elle et son fils la sécurité matérielle : c'est quelque chose.

– Résumons, reprend Armande. Ce qu'il vous faut, mon cher Pierre, c'est une institutrice intelligente, capable de comprendre et d'aimer vos enfants. C'est une situation somme toute, et pour une femme qui est obligée de travailler, pas

plus désagréable qu'une autre. Aussi je me demande pourquoi vous tenez à donner votre nom à celle qui acceptera cette situation ?

Pierre est un peu désorienté, Armande est vraiment trop précise. Il craignait une méprise et ces paroles sincères dépassent ses désirs.

– Mais, dit-il avec embarras... j'ai voulu... je croyais, enfin faut-il vous rappeler que le monde est méchant et, bien que vous soyez ma cousine, nous ne pourrions vivre dans la même maison sans nous faire mal juger. Armande, si je ne peux plus parler d'amour à une femme parce que mon cœur est plein du souvenir d'une autre, il y a un mot que je dois prononcer. Armande, voulez-vous que nous soyons des amis ? L'amitié est un sentiment qui donne aussi des joies, et je serai pour vous le meilleur des amis.

Pierre s'est penché vers sa cousine, il voudrait deviner sur ce visage impassible la réponse que la jeune femme va lui faire. Déjà il s'était habitué à l'idée que bientôt il ne serait plus seul et que ses enfants, mieux surveillés, deviendraient la consolation de son foyer ; déjà il pensait qu'avec

cette compagne, douce et bonne il serait moins malheureux. Il avait beaucoup songé à lui, peu à elle.

Pierre est honteux de ne pas avoir pensé qu'Armande pouvait demander plus que ce qu'il peut offrir. Pierre ne sait que dire, ni que faire : il est trop malheureux. Il voudrait partir, car il se rend compte qu'il a été maladroit et que la jeune fille va le lui dire avec des mots qui lui feront mal. Pierre est bon, il ne voulait faire aucune peine et il est certain d'en avoir fait.

– Armande, reprend-il d'une voix douce, je voudrais vous dire encore quelque chose.

– C'est inutile, mon ami.

– Alors, dit-il avec une émotion qu'il ne cherche pas à dissimuler, vous refusez ?

– Non, j'accepte.

J'accepte. Ce mot qui est un engagement n'est suivi d'aucun autre. Pierre est apaisé, il serait presque heureux, s'il pouvait encore être heureux, mais il oublie de le dire.

Armande a froid, bien qu'il fasse chaud, elle a

froid jusqu'au cœur. Elle est maman, mais elle est femme aussi, et elle a rêvé parfois qu'elle pourrait être aimée. Elle n'est pas plus mal qu'une autre, et elle aurait été une épouse dévouée et si tendre. Aujourd'hui et pour toujours elle renonce à tout ce qu'elle avait le droit d'espérer. C'est très dur.

Ce silence qui les sépare ne peut se prolonger. Pierre remercie avec des mots qui sont appropriés à la situation.

– Vous êtes bonne ; mes enfants, j'espère, comprendront un jour ce que vous faites pour eux. Armande, si je ne sais pas vous exprimer ma reconnaissance, il faut me pardonner.

La jeune femme a un sourire presque triste et répond :

Les enfants sont, paraît-il, toujours des ingrats, aussi nous n'escomptons pas l'avenir, contentons-nous du présent, faisons tout pour eux et ne leur demandons rien. Il faut que leur enfance soit heureuse et que nous les préparions pour la vie. C'est une belle tâche.

– J’espère que vous ne la trouverez jamais pénible.

Regardant son cousin avec des yeux clairs qui montrent toute son âme, elle répond :

– Non, car vous m’aidez. Seule, je n’aurais peut-être pas le courage ; à deux on est fort.

Et lui tendant la main, très simple, elle ajoute :

– C’est entendu. Je pense que la crise, gouvernante, nourrice, dont vous m’avez parlé, doit être résolue le plus tôt possible.

– Vous devinez mes désirs.

– Alors, occupez-vous des formalités et vous fixerez vous-même la date de notre mariage, puisque cette formalité-là est nécessaire. Je préviendrai demain l’avocat chez qui je travaille, une dactylo est facilement remplacée.

Pierre s’étonne.

– Comme vous êtes bonne, tout est simple avec vous.

En fermant un peu ses paupières qui lui semblent lourdes, Armande répond :

– Nous ne devons pas avoir peur des mots, voilà... Pierre, pour que nous soyons de bons amis, il faut qu’il n’y ait entre nous aucun malentendu. Notre mariage est l’union de deux bonnes volontés qui vont essayer d’élever des enfants, ces trésors que Dieu nous a confiés. Nous réussirons, vous verrez ; votre Jean deviendra un grand homme, mon Michel un tout petit, mais qui fera du bien. Les jumelles seront la joie de votre vieillesse. Allons, Pierre, ayez du courage, il y a encore pour vous sur la terre du bonheur, un bonheur différent de celui que vous avez connu, mais un bonheur qui, venant de vos enfants, sera encore très doux.

Pierre se lève brusquement ; les paroles de sa cousine l’ont ému si profondément qu’il craint de ne pouvoir dominer cette émotion.

– J’ai honte de vous entendre parler ainsi, vous aussi vous avez été malheureuse et vous ne pensez qu’à moi.

– Ce n’était pas la même chose, avoue-t-elle – et bien vite elle ajoute – les femmes naissent résignées. Ne vous imaginez pas surtout que je

suis une perfection, j'accepte les épreuves comme j'accepte les joies. M<sup>me</sup> Charnay vous dira : « Armande est très raisonnable », c'est, je crois, la vérité.

– Et moi, s'écrie Pierre, je ne le suis pas encore, mais je m'efforcerai de le devenir, je vous le promets.

La jeune femme se lève à son tour et accompagne son cousin, son fiancé, son futur mari. Une bonne poignée de main de camarades et ils se séparent.

Armande revient dans son petit salon, elle s'assied devant une table où il y a tout ce qu'il faut pour écrire et, prenant son stylo, sur une page blanche elle écrit d'une grosse écriture, facile à lire pour un enfant ;

« Mon petit Miche,

Je viens t'annoncer une bonne nouvelle, bientôt nous serons réunis et nous ne nous quitterons plus. Tu vas venir habiter avec ta maman pour toujours, toujours. »

### III

Ah ! comme tout a été vite ! Un mois après la visite de M<sup>me</sup> Charnay, un matin, à dix heures, Armande se trouve dans une chapelle de la grande église de Neuilly, après avoir été mariée par le curé de la paroisse, elle entend la messe qu'on dit pour eux.

Aucune famille, aucun ami, deux témoins. M<sup>me</sup> Charnay et un cousin éloigné Pierre et d'Armande. C'est fini, tout à l'heure elle partira avec son mari, elle partira pour prendre sa nouvelle situation.

Armande est courageuse et pourtant depuis ce matin elle éprouve une angoisse qui la rend tremblante. Elle craint que la tâche qu'elle a acceptée soit bien difficile, elle craint de ne pas avoir les qualités nécessaires pour la mener à bien.

Il y a une dizaine de jours elle a fait la

connaissance des enfants de Pierre qui vont devenir les siens, et cette première visite, qu'elle n'a pas renouvelée, lui a été extrêmement pénible

Elle savait que son cousin était dans une situation de fortune brillante, mais elle ne se doutait pas de sa richesse. Quand elle a pénétré dans le grand hôtel, somptueusement meublé, une idée pénible s'est imposée à elle. Ici ne serait-elle pas toujours la parente pauvre, celle qui est trop contente de venir partager le bien-être et la fortune ? L'accueil de Pierre l'a rassurée, Pierre était différent de l'homme malheureux et découragé qu'elle avait vu chez elle, Pierre a été le camarade, l'ami parfait et délicat qu'elle n'espérait pas rencontrer.

Ensemble ils ont visité la maison. Armande venait pour choisir les pièces qu'on devait installer pour elle. Elle s'est contentée d'une chambre de moyenne grandeur à l'étage des enfants. Ainsi elle pourrait mieux les surveiller et ne changerait en rien les habitudes de Pierre qui gardait son appartement intact ; la chambre de Colette à côté de la sienne, cette chambre qu'on

faisait chaque jour comme si la jeune femme devait revenir. Armande a vu les enfants, les jumelles ont tendu leurs petits bras, des poupées jolies mais délicates. Superbe et méchant, Jean a refusé de dire bonjour à cette dame qu'il ne connaissait pas. La gouvernante, le père n'ont fait aucune observation. Jean est insupportable, c'est une chose admise, personne n'essaie de le faire obéir.

Armande a regardé ce petit bonhomme de six ans attentivement. Elle a voulu lui parler, mais Pierre l'en a empêchée ; l'enfant avait sur les lèvres de vilaines paroles qu'il ne demandait qu'à dire. Elle a tendu la main ; intraitable, Jean s'en est allé.

Cette première rencontre l'a déçue, elle ne demande qu'à aimer, elle sera heureuse de se dévouer, mais il faut qu'on accepte amour et dévouement.

Pendant la messe elle prie avec ferveur, hélas, les grands yeux noirs du petit révolté la poursuivent et elle ne peut s'empêcher de penser qu'elle va les retrouver.

Très pris par ses affaires, Pierre a proposé un voyage de quelques jours. Armande n'a pas accepté. Pourquoi faire, ils se marient pour les enfants, on ne peut les laisser seuls ; M<sup>me</sup> Charnay, qui s'était proposée pour les garder, est trop âgée. Tout de suite Armande veut prendre soucis, responsabilités et peines. La compensation, la joie qui est immense, c'est l'arrivée de son fils, demain il sera là. Avec quelle tendresse elle parle à Dieu de son enfant. Pour lui, elle a peur de Jean ; Michel est tendre et doux comme sa maman, on pourrait le faire souffrir. Non, Dieu ne le permettra pas. Elle va aimer les enfants d'une autre, les aimer avec tout son cœur, ces enfants seront bons pour le sien.

La messe s'achève, c'est fini. Armande n'est plus libre, elle a donné sa vie, toute sa vie !

À la sacristie, les signatures données, M<sup>me</sup> Charnay, avec un sourire satisfait et un visage qui attend des remerciements, s'approche des nouveaux mariés.

– Mes enfants, je suis certaine que vous serez heureux, c'est pour moi et pour vous un beau

jour.

Pierre, qui est pâle comme un mort, ce beau jour lui en rappelle atrocement un autre, a un geste qui supplie la vieille dame de se taire.

Armande est sans souvenirs, mais elle devine la souffrance de son mari. Il faut pour lui que la cérémonie se termine au plus vite. Elle entraîne M<sup>me</sup> Charnay. Sur les marches de l'église on se sépare et Pierre fait un effort qui lui permet de dire les mots aimables que les deux témoins de ce mariage bizarre attendent.

Cela fait, l'un à côté de l'autre, ils se dirigent vers l'auto, rangée de long de l'avenue. Correct, Pierre fait monter Armande, puis s'installe à côté d'elle. Il voudrait parler, mais il ne le peut. Il est plus bouleversé qu'à l'église, cette voiture qu'il avait achetée avec Colette, aucune femme, depuis sa mort, n'y était montée. Il n'ose regarder celle qui est là, il ferme à moitié les yeux et il revoit, comme si elle était près de lui, celle qui a perdue et qu'il n'oubliera pas,

La présence de cette femme qu'il a faite sienne l'exaspère et s'il osait, oui, s'il osait, s'il

ne s'efforçait pas de dompter la bête qui dort dans tout être humain, il ouvrirait la portière et, brutalement, jetterait dehors cette créature qui a osé accepter de prendre une place que personne ne devait prendre. Il est injuste, cruel, méchant.

Ce silence qui se prolonge étonne Armande, elle devine que depuis ce matin tout autour de Pierre les souvenirs rôdent, mais elle ne soupçonne pas qu'ils ont fait de cet homme bon et loyal un être inconscient qui l'accuse de sa souffrance. Elle se tourne vers lui, elle a sur les lèvres un sourire timide, mais elle aperçoit le visage de Pierre, un visage qui affiche sa détresse.

Tout d'abord elle a peur, l'avenir qui l'effrayait un peu lui semble redoutable, dans la somptueuse voiture elle se sent perdue et seule !

Ah ! si tout n'était pas fini, elle ferait arrêter l'auto et s'enfuirait bien vite chez elle, dans ce petit coin modeste où elle vivait sa vie de travailleuse, sans joie peut-être, mais sans douleur.

Colette, c'est un fantôme qui est entré avec

eux dans l'église, un fantôme qui les suit et qui les accueillera quand ils vont arriver tout à l'heure dans cette maison qui était la sienne et qui ne sera jamais celle d'Armande.

Elle n'est qu'une surveillante, une institutrice à laquelle Pierre a donné son nom pour empêcher les médisances.

Une institutrice, c'est son titre, une institutrice que personne n'aimera. Elle ne doit pas s'étonner si celui qui est à côté d'elle oublie de lui dire les paroles de bienvenue qu'elle avait la bêtise d'espérer. Les yeux clairs, les doux yeux de la jeune femme s'emplissent de larmes.

La voiture s'arrête ; précipitamment, Pierre ouvre la portière, il est heureux de quitter cette boîte close où les souvenirs l'ont assailli. Il fait descendre Armande et, en montant les quelques marches qui conduisent au vestibule, il dit :

– Je vous remercie d'être venue, il faudra avoir pour moi beaucoup d'indulgence, me pardonner, si je ne suis pas toujours pour vous celui que je voudrais être.

– Je vous pardonne.

En haut des marches, un domestique les attend, il ouvre la porte et regarde curieusement ce couple triste.

Elle ne sait où aller. Pierre donne des ordres et oublie que sa femme ne connaît guère cette maison qu'elle a encore la tentation de fuir.

Tout à coup elle tressaille, le domestique dit :

– Ce matin, comme Monsieur venait de partir, une dame a amené un petit garçon ; elle demandait M<sup>me</sup> Lauriac et était très étonnée de n'avoir trouvé personne à la gare. Cette dame n'a pu attendre, n'ayant qu'un train pour retourner chez elle.

Armande devine qu'il y a un malentendu avec la personne qui devait amener son fils demain, et que ce petit garçon est le sien.

Elle se rapproche et, la voix étranglée, demande :

– Mais l'enfant, qu'en a-t-elle fait ?

– Elle l'a laissé ici, Madame l'attendait, paraît-il. J'ai voulu le conduire en haut mais monsieur

Jean ne l'a pas permis.

Pierre, qui devine l'émoi de sa femme, s'écrie :

– Où est-il ? qui s'en occupe ? Il fallait nous prévenir immédiatement.

Très calme, le domestique tourne un commutateur, la galerie s'emplit de lumière et Armande aperçoit sur une banquette à dossier sculpté son enfant.

Fatigue, ennui, chagrin, Michel s'est endormi. À côté de lui une valise et un ours que sa maman lui a donné pour ses six ans et qu'il affectionne particulièrement.

Le domestique sourit en le regardant, Armande a les mains jointes, la vue de Michel réchauffe son cœur triste à mourir, et Pierre murmure :

– Ah ! qu'il est gentil, je l'aime déjà !

Ces paroles font oublier à Armande la mauvaise heure qu'elle vient de vivre. Doucement elle s'approche du petit dormeur, un tendre baiser le réveille. Il tressaille, regarde ce

Monsieur qu'il ne connaît pas, le domestique, la galerie, enfin il voit Armande, il a un cri sourd et jette ses bras autour du cou de la jeune femme.

– Maman, crie-t-il effrayé, pourquoi n'es-tu plus chez nous, nous avons été là-bas, on nous a dit que tu habitais ici, pourquoi ?

Pierre, qui écoute, s'approche à son tour de l'enfant :

– Mon petit Michel, ici tu es chez ta maman, ne l'oublie pas, et je vais te conduire près de tes amis.

Le petit garçon regarde ce Monsieur qui lui parle gentiment, il le regarde avec ses yeux graves qui rappellent ceux de sa mère.

– C'est inutile, monsieur, répond-il poliment, là-haut, le petit garçon qu'on appelle Jean m'a dit de m'en aller avec mon bagage et surtout d'emmener ma maman. Alors, si vous voulez bien, nous allons partir.

Très mécontent, Pierre fronce les sourcils et Armande, qui était apaisée, sent de nouveau son effroi revenir.

– Jean est méchant et mal élevé, s’écrie le père courroucé, je vais le gronder et le punir. Il verra que, maintenant, j’entends qu’il obéisse.

La main de la jeune femme se pose sur le bras du père mécontent.

– Ne grondez pas, dit-elle, ne punissez pas, laissez-moi faire, et, avec un doux sourire, elle ajoute : – Cela me regarde, maintenant.

Brusquement, il saisit la main qu’elle a posée sur son bras et la porte à ses lèvres.

Un baiser violent, un merci dit dans un sanglot et Pierre disparaît.

Calme, Armande prend Michel par la main et, suivie du domestique qui porte la valise, elle monte l’escalier conduisant à la chambre qu’elle a choisie à l’étage des enfants.

## IV

Dans un coin de la salle d'étude qui est surtout une salle de jeux, Jean boude. Au milieu de la pièce ses sœurs jouent avec Michel, Miche comme on l'appelle. Sur un petit piano qui appartient à une de ces demoiselles, Michel leur apprend l'art d'en jouer et comme il joue des airs charmants, contentes, les deux poupées applaudissent et réclament que ce jeu continue.

Dans la chambre voisine, sa chambre, Armande surveille les enfants.

Jean boude, il boude pour tant de choses que sa bouderie durera jusqu'au soir.

Aujourd'hui, comme il a refusé de jouer avec les autres, il n'aime pas les jeux de filles, il va s'ennuyer toute la journée, et, injuste, il rend responsables Michel et la dame qui est là-bas dans sa chambre, de cet ennui.

Il pleut, le vent souffle, aucune promenade n'est possible, que faire ? Rager, se souvenir de toutes les misères que depuis un mois les deux nouveaux lui ont faites. D'abord, dès le premier jour, on a voulu mettre dans sa chambre un autre lit pour coucher le petit garçon. Jean a fait une telle colère, il a dit des sottises si méchantes à la dame qu'elle a donné l'ordre d'enlever le lit et de l'installer dans sa chambre à elle.

Victoire dès la première lutte et, depuis, Jean ne supporte pas que la dame se mêle de lui. Quand c'est le jour de congé de leur gouvernante, il aime mieux se passer de tout que de lui demander quelque chose.

Il aime taquiner Michel, il aime voir l'effroi dans ses grands yeux, il aime qu'on le craigne, mais il ne veut pas que ses sœurs cessent de rire quand il approche.

Ne sachant que faire, il regarde par porte ouverte la dame qui est dans sa chambre et il est étonné de voir que la dame le regarde aussi.

Cela ne lui plaît pas. Il cherche une grossièreté à faire ou à dire et, comme aucune ne vient à sa

pensée, il trouve plus simple d'aller fermer la porte. Il ne permet pas qu'on le regarde.

Il a fermé la porte avec violence comme il fait toutes choses, Marthe et Marie s'en aperçoivent. L'une dit :

– Jean, ouvre.

– La porte est fermée et je défends qu'on l'ouvre. J'en ai assez qu'elle m'espionne tout le temps, ça ne la regarde pas ce que je fais, – et il ajoute, aggravant sa méchanceté, – j'ai un papa, moi !

Et voilà que celui dont il se glorifie entre dans la salle d'études. Il a terminé un travail accablant, il est fatigué, triste, seul, il vient près de ses enfants pour leur demander soulagement et distraction.

Il a entendu la dernière phrase de son fils et rien qu'en voyant l'attitude de Jean, il devine que cette phrase a été dite pour blesser quelqu'un. Il regarde Michel, les larmes débordent des yeux clairs, elles sont nombreuses, l'enfant pleure doucement, sans faire de fruit, honteux de sa

peine.

Pierre pose sa main sur la tête blonde et feint de ne pas s'apercevoir qu'il arrive au milieu d'une dispute.

– Tu as un papa, Jean, dit-il, mais tu n'es pas le seul, tes petites sœurs ont le même que toi et Michel, mon fils d'adoption en a deux... Il en a un qui est au ciel, comme ta maman, mais le premier papa de Michel est un papa glorieux : il est mort en faisant la guerre comme ces braves capitaines dont on vous apprend l'histoire. Plus tard, quand tous les deux vous serez grands, Michel sera très fier d'être le fils d'un homme qui a donné sa vie à son pays. C'est très beau, Jean, de pouvoir dire cela, mais tu es peut-être trop jeune pour le comprendre.

Cette leçon méritée n'arrange pas les choses, le petit rebelle regarde avec ses yeux sombres ce Michel qui a un père si glorieux et, furieux de cette suprématie qui l'offense, il tourne le dos et retourne vers son coin.

Pierre ne veut pas s'apercevoir de sa mauvaise humeur, il se rapproche de ses filles, qui seront, il

le sent bien, la joie de sa vie. Il s'assied près d'elles et montrant le piano, demande qui jouait tout à l'heure.

– C'est Miche, répondent-elles.

– Eh bien, monsieur Miche, puisque vous jouiez pour ces demoiselles, vous allez maintenant jouer pour moi.

Michel est timide et Pierre l'effraie un peu, mais Michel ne désobéit jamais. Il se rapproche du petit piano et demande :

– Que dois-je jouer, monsieur ?

Monsieur, ce nom cérémonieux étonne Pierre. Depuis un mois que cet enfant est ici et il lui a à peine parlé ; absorbé par ses affaires, envahi par ses souvenirs, il s'efforçait d'oublier qu'il avait introduit dans la maison de Colette une étrangère et son enfant.

Monsieur : ce mot dit par une voix douce, avait pénétré dans sa conscience et éveillé des remords : Monsieur, l'enfant d'Armande, de sa femme, ne devait plus l'appeler ainsi.

– Michel, dit-il en attirant le petit garçon près

de lui, pour toi je ne suis pas un monsieur, mais un papa qui essaiera de remplacer celui que tu as perdu. Il ne faut plus m'appeler monsieur, je te laisse libre de choisir le nom que tu me donneras : oncle, parrain, que sais-je, mais j'ai idée que tu trouveras bien.

– Alors je désire... si vous le voulez, et si Jean le permet, vous appeler aussi papa comme Marthe et Marie. Il ajoute tout tremblant : Maman m'a dit que mon papa du ciel ne se fâcherait pas.

Dans son coin, Jean écoutait : il bondit vers le groupe qui est au milieu de la salle, et menaçant, crie :

– Je te défends, entends-tu, de me prendre mon papa ; je te défends, la dame de la chambre c'est à toi, et...

Énergique, la main de Pierre se pose sur la bouche infantine qui allait dire de ces méchancetés qu'on n'oublie pas.

– Tais-toi, Jean, tu n'as aucune permission à donner. Michel m'appellera papa puisque cela lui

fait plaisir et je suis certain que mes deux fils seront aussi raisonnables l'un que l'autre. Aimez-vous, mes enfants, cessez de vous disputer, cela me ferait beaucoup de peine si je m'apercevais, Jean, que tu n'as pas de cœur. Michel est plus jeune, plus timide que toi, tu dois le protéger, l'aider, le soutenir. Tu me comprends, promets-moi que tu seras bon.

Les poings encore fermés, Jean regarde son père qui ne lui a jamais parlé aussi sévèrement. Depuis la mort de sa mère, Jean ne faisait que ce qu'il voulait. Il est étonné qu'on lui ait imposé silence, la main qui lui a servi de bâillon était énergique et résolue. Cette force et cette autorité font naître chez lui l'admiration. Jean, ce qu'il n'a pas fait jusqu'à présent, admire son père.

Et voilà que ce père, qui vient sans s'en douter de conquérir son fils, s'adresse à son cœur et un peu à son orgueil, il lui le demande de soutenir un petit, un timide : aide et protection.

Très fier, Jean accepte.

– Je te promets, papa, qu'on ne se disputera plus.

Il tend la main à Michel qui, tout saisi, ne la prend pas et se contente d'offrir sa joue, un baiser de paix est échangé.

Content, Pierre s'écrie :

– Michel, maintenant joue quelque chose, ce que tu voudras.

Marthe réclame « Au clair de la lune » et Marie « Malborough s'en va-t-en guerre » et Michel, avec une facilité qui étonne Pierre, passe de l'une à l'autre chanson, mélangeant les deux rythmes, improvisant sans s'en douter des variations charmantes.

Surpris, Pierre interroge le jeune musicien.

– Qui t'a fait travailler ? Tu joues très gentiment.

– Personne. Chez la dame où j'étais en pension il y avait un piano, un grand, alors je me suis amusé avec lui. C'était mon ami, mon seul, car elle n'avait pas d'enfant.

– Je te donnerai un piano, et je vais parler avec ta maman, nous te choisirons un professeur. Tu deviendras peut-être un jour un grand musicien.

Michel a des yeux pleins de lumière et en soupirant répond :

– Ah ! je voudrais bien, mais je suis en retard. Mozart avait quatre ans quand il a donné son premier concert et moi j’ai six ans depuis janvier.

Pierre ne peut s’empêcher de rire.

– Eh bien, mon petit Mozart, nous allons tâcher de te faire rattraper le temps perdu.

Il embrasse les enfants et se dirige vers la porte que Jean a fermée tout à l’heure si violemment.

Après avoir reçu la permission d’entrer, il pénètre dans cette chambre où il n’est pas venu une seule fois depuis que sa femme s’y est installée. La salle à manger, son bureau, c’est là que le ménage a passé les rares instants dont Pierre pouvait disposer.

En le voyant entrer, Armande est si surprise qu’elle fait un mouvement ; se lever, sourire, elle ne sait. Mais bien vite elle se ressaisit et d’un ton naturel demande :

– Vous avez achevé votre travail et, pour vous

reposer, vous êtes venu voir les enfants que vous avez trouvés en pleine dispute.

– En effet, pour me reposer je suis venu voir les enfants. Un peu honteux, il ajoute : et vous aussi, Armande. Je suis si absorbé par mes affaires que je ne fais ce que je veux, croyez-le.

Armande incline la tête, c'est une approbation, presque une absolution, mais sur ses lèvres il y a un sourire qui semble à Pierre un peu moqueur. Il se tait, elle aussi, mais ce silence ne les sépare pas, la porte est restée ouverte, ils entendent les rires et les jeux des petits.

Curieux, Pierre regarde autour de lui ; il reconnaît les quelques vieux meubles, des meubles de famille, qu'Armande avait dans ce petit appartement où il a été la chercher. De la cretonne claire, de jolies gravures, des coussins, des fleurs, la pièce est agréable, si différente des salons de l'hôtel, salons de réception et de parade.

– Ah ! dit-il presque malgré lui, qu'il fait bon chez vous, Armande, il faut avoir pitié du solitaire et l'y accueillir quelquefois.

La jeune femme répond avec sa bonne grâce habituelle :

– Ma porte est toujours ouverte, Marthe et Marie le savent bien, souvent elles délaissent la salle de jeux pour venir s’amuser ici.

Pierre prend la main qu’Armande a posée sur son bras, il la tient dans les siennes et dit :

– Vous êtes bonne, près de vous on a presque honte de s’être occupé si longtemps de soi-même ; vous donnez du courage à ceux qui n’en ont plus. Armande, professeur d’énergie, je viendrai souvent prendre des leçons.

En disant ces mots, il embrasse la main de la jeune femme.

Surprise, Armande a un geste brusque qui étonne Pierre.

– Ah ! dit-elle, furieuse de paraître gênée par cet hommage, que vous êtes cérémonieux. Des cousins, des amis se serrent la main, en camarades. Vous êtes protocolaire, vieux style, Pierre, et ces manières qui sont très jolies, mais d’un autre siècle, surprennent toujours un peu les

femmes d'aujourd'hui.

Pierre n'a pas le loisir de répondre, les quatre enfants entrent en courant dans la pièce. Ils s'irritent et Jean prend la parole :

– Papa, nous venons chercher le lit de Michel.

Papa, qui ne sait rien, ne comprend pas :

– Le lit de Michel, mais il est dans ta chambre.

Jean hésite, il regarde Armande avec un certain respect. Comment, la dame n'a rien raconté, elle ne s'est pas plainte, c'est vraiment bien ! Sincère, et puis son orgueil ne lui permet pas de devoir quelque chose à la dame, il avoue :

– Non, papa : quand on a voulu l'installer je me suis fâché, j'ai crié, alors on a eu peur et la dame l'a fait mettre ici, dans sa chambre.

Étonné, Pierre regarde Armande. Dès le premier jour, elle a supporté les insolences d'un gamin mal élevé et elle a oublié volontairement, il en est certain, de le prévenir.

Jean est coupable, mais son père par son indifférence l'est autant que lui.

– Armande, dit-il, pour mon fils, je vous demande pardon.

Le petit garçon l’interrompt :

– Papa, c’est fini, Michel et moi on est maintenant deux frères, jamais on ne se quittera. Et, se redressant, il ajoute très fier : il est plus petit que moi, je le protégerai, comme tu as dit.

Jean et ses sœurs se précipitent dans un coin de la chambre où un petit divan disparaît sous des coussins ; Michel ne les suit pas et s’approche de sa mère.

– Tu veux bien, maman, tu n’as pas de chagrin, on sera tout près de toi et Jean a promis d’être très gentil.

Maman permet et Michel va rejoindre ses amis.

– Armande, dit Pierre, nous ne devons pas nous opposer à ce déménagement, je vais envoyer le domestique aider ce petit monde et quand ce sera fini, voulez-vous venir dans mon bureau ? Il faut que nous parlions de Michel, des dons que j’ai découverts en lui et des vacances des enfants.

Armande accepte et Pierre s'en va après avoir jeté un dernier coup d'œil sur cette pièce charmante que les jeunes déménageurs sont en train de bouleverser.

## V

Armande et les enfants sont installés pour toutes les vacances près de la vieille ville d'Honfleur. Une grande maison en bordure de mer, face à l'estuaire, les a accueillis.

Armande et Michel ne connaissaient qu'un coin de la Bretagne aride et triste ; la campagne normande, toute fleurie, les a enchantés.

Le jardin de la villa louée par Pierre était, comme tous les jardins de la côte, bien entretenu et les fleurs les plus diverses s'y épanouissaient. Ce fut d'abord le jasmin, le seringa, si parfumé, et les roses, puis, les hortensias, qui sont en Normandie plus beaux que partout ailleurs, s'installèrent en maîtres pour de longs jours.

Sur la plage, tout en travaillant, Armande pensait et c'était sans inquiétude qu'elle envisageait l'avenir. Un avenir calme où la satisfaction du devoir accompli lui tiendrait lieu

de bonheur.

Les jumelles, Marthe et Marie, commençaient à l'aimer, leurs petits cœurs se donnaient à cette Mamie peu expansive, qui était toujours douce et de bonne humeur. Heureux comme il ne l'avait jamais été, Michel se fortifiait et sa timidité disparaissait, il osait maintenant parler de ses désirs où la musique tenait la première place.

Ce petit bonhomme, qui n'avait pas encore sept ans, se permettait d'avoir de grandes ambitions, et les heures qu'il passait au piano étaient pour lui les meilleures de la journée. Tout chez cet enfant indiquait qu'il pouvait devenir un artiste, et Armande, un peu exagérée comme toutes les mamans, en était déjà fière. Michel avait, il est vrai, de véritables dons et une nature passionnée et persévérante qui permettait tous les espoirs.

Le point noir, c'était Jean, Jean qui ne désarmait pas. Correct, pour faire plaisir à Michel, Armande, qui l'observait avec soin, sentait bien qu'aucune sympathie ne naissait entre eux ; Jean se méfiait, Armande restait la

dame, une dame qui ne lui était rien, venue pour le surveiller afin de raconter à son père tout ce qu'il n'avait pas besoin de savoir. Il l'appelait « la belle-mère » et, potins d'office entendus, il trouvait qu'on n'avait pas besoin d'elle et qu'avant sa venue on était bien plus heureux.

Jean, qui allait avoir huit ans, avait déjà une personnalité ; intelligent, violent, capable d'élans pour les bonnes comme pour les mauvaises choses, il était un enfant inquietant et Armande se demandait souvent si elle pourrait jamais avoir sur lui la plus légère influence. Il fallait le diriger sans en avoir l'air. Le père aurait dû essayer de connaître cette âme qui cherchait à cacher toutes ses impressions, mais le père, absorbé par son travail et son chagrin, semblait se désintéresser de ses enfants. Il avait fait pour eux ce qu'il devait ; une femme de tout repos, choisie par lui, avait accepté de les élever, il pouvait s'isoler tout à son aise, et se complaire dans ses souvenirs.

Depuis deux mois il s'était contenté d'écrire à Armande quelques courtes lettres demandant des nouvelles : santé, sagesse des enfants, une

formule. Armande répondait sur le même ton et leurs rapports restaient ce qu'ils avaient été dans le début. Elle ne s'en étonnait pas, c'était les conditions posées d'avance, acceptées par elle ; si Pierre avait été autre, cela l'eût surprise.

Un matin, dans la villa où tout le monde dort encore, la sonnerie du téléphone retentit. Les domestiques n'étant pas levés, Armande, qui est matinale, descend et est tout étonnée d'entendre la voix de Pierre. Il prévient qu'il arrive aujourd'hui, il sera là, dans la soirée.

Elle finit sa toilette, passe chez les enfants pour leur annoncer la bonne nouvelle, puis, descend à l'entresol afin d'examiner la pièce qui ce soir va être habitée.

La chambre fermée lui paraît triste, elle ouvre les volets, la lumière pénètre, montrant que cette pièce est la plus vilaine de la villa : ameublement peu soigné, fenêtre basse qui fait la pièce sombre. Armande donnera sa chambre pour que le travailleur puisse à son aise contempler la mer, l'estuaire et la vieille ville d'Honfleur si pittoresque. La résolution prise, le déménagement

est vite fait, et en transportant ses objets personnels elle a le sourire aux lèvres, heureuse d'offrir quelque chose à cet homme à qui elle doit le grand bonheur de vivre dans un merveilleux décor avec son petit Michel.

Toute la journée elle est joyeuse et comme les enfants, heureux d'attendre papa, refusent de descendre à la plage, elle se met sur la terrasse, face à l'estuaire, et avec un livre et un ouvrage, elle aussi attend.

Ses affaires l'ayant retenu jusqu'à l'heure du train qu'il devait prendre, Pierre s'est décidé à aller à Honfleur en auto.

Depuis deux mois il veut faire ce voyage, mais, absorbé par toutes les occupations qu'il a acceptées, il n'a jamais pu trouver quelques heures de liberté. Il aime cette vie de travail qui le prend entièrement, il n'a plus le temps de penser à autre chose qu'aux intérêts qu'on lui a confiés, c'est l'apaisement.

Aujourd'hui quoi qu'il arrive, il partira, le

téléphone peut sonner, son secrétaire lui rappeler qu'on l'espère à une soirée presque officielle, Pierre se libère, et, dès son déjeuner, emportant le courrier qu'il lira en route, il monte dans l'auto.

Depuis la mort de Colette, il n'a jamais eu le courage de s'éloigner de Paris, de ses affaires, la solitude lui faisait peur. Pour pouvoir vivre il faut oublier.

Là-bas, il ne retrouvera aucun souvenir, et puis ses enfants l'attendent, ses enfants qu'il doit aimer pour celle qui n'est plus, ses enfants qui seront la joie de son avenir, ses enfants dont il n'a pas le temps de s'occuper.

Cette constatation ne suscite en lui aucun remords, n'a-t-il pas mis près d'eux une femme remarquable qui les élèvera mieux qu'il ne saurait le faire ? Il ne pense pas une minute que la tâche peut être lourde et que Jean, si difficile, aurait besoin d'être guidé par une autorité qu'il accepterait. Non, Jean est un enfant. Pierre n'a pas compris que cet enfant sera demain un homme et que sa nature violente doit être dès à présent dirigée. Armande est là, c'est pour lui la

sécurité, une sécurité égoïste qui l'affranchit, croit-il, de ses devoirs.

Il ferme les yeux et se laisse emporter par cette machine qui semble se moquer de tous les obstacles, l'air le grise, l'engourdit, et il est tout étonné de s'apercevoir que la voiture ralentit et qu'elle pénètre doucement dans un jardin fleuri. Il a loué cette villa en une heure, et ne s'en souvient plus. Mais des cris d'enfants : Papa, papa, lui apprennent que le chauffeur ne s'est pas trompé.

Il descend, des petites mains s'accrochent après lui, quatre visages réclament des baisers. Il distribue des caresses, étonné de la joie que cet accueil lui cause, étonné de sentir qu'il a chaud au cœur.

Suivi des enfants. Pierre se dirige vers Armande, qui, souriante, s'avance vers lui.

A-t-il fait bon voyage ? Il doit être fatigué, vite, il faut dîner.

Dans un coin de la terrasse, que le mur de la maison garantit du vent, une petite table est

dressée ; au milieu, un vase de cristal où s'épanouissent trois roses, et, face à la terrasse, l'estuaire que le soleil qui commence à préparer son départ illumine féeriquement.

Pierre, qui vient de quitter Paris, un Paris chaud et poussiéreux, éprouve un bien-être dont il n'avait pas idée.

– Comme on est bien, murmure-t-il, c'est beau ! Ah ! que je suis content d'être venu !

Le dîner fini, il est tard, et il faut obéir à miss Gray qui vient chercher les enfants pour les coucher. Après des baisers, des rires, des promesses, ils s'en vont.

Pierre et Armande restent seuls, étonnés du grand silence qui s'est fait tout à coup. Les petits peuplaient cette terrasse, leurs cris, leurs bavardages avaient créé une atmosphère de joie. Eux partis, le calme, la solitude devant un horizon qui malgré vous, prend votre âme. Pierre allume une cigarette, la fumée est un refuge : joies, tristesses, inquiétudes, elle sert à masquer bien des choses. Pierre fume tout en regardant le soleil qui lentement descend vers la mer.

Les mains croisées sur sa robe blanche, immobile, comprenant qu'il y a des silences apaisants, Armande regarde ce spectacle, que depuis deux mois elle a vu si souvent. Pourtant il lui semble que ce soir le ciel et la mer n'ont jamais eu de si belles couleurs et que la brise est plus parfumée que d'habitude

– Armande, dit Pierre presque à voix basse, comme s'il craignait de troubler le repos de quelqu'un, je ne vous ai pas encore remerciée de l'accueil des enfants. Il faut que vous leur ayez beaucoup parlé du père absent pour que ma venue leur ait causé une telle joie. Deux mois, pour des petits, c'est si long, presque l'oubli. Autrefois, quand je m'absentais pour des voyages d'affaires, c'est à peine si Jean daignait me dire bonjour et les petites pleuraient quand je les embrassais.

– Ils grandissent, dit la jeune femme d'une voix douce, leurs âmes se développent et comprennent mieux.

– Vous les aidez à se développer et à comprendre.

Et, très simplement, sans aucune fausse

modestie, Armande reprend :

– Je fais ce que je peux, Marthe et Marie sont très faciles.

– Et Jean ?

Elle se recueille avant de répondre, mais le moment lui semble favorable ; Pierre, toujours si absorbé, paraît aujourd’hui vouloir s’occuper de ses enfants.

– Jean, dit-elle, m’inquiète. Je commence à le connaître, c’est un enfant qui cache tous ses sentiments. Déjà il sait se taire, écouter et observer : que de fois j’ai vu ses yeux interroger des visages avec une passion qui m’effraie. Il est violent, il peut être cruel ou très bon. Il n’a aucune mesure et s’enthousiasme facilement pour des choses qui n’en valent pas la peine. Vous savez qu’il faut éviter de le contredire et je m’efforce de ne jamais entrer en lutte avec lui. Quand il se met en colère, disant des méchancetés qui font de la peine, j’ai prié miss Gray de ne pas lui répondre et de le laisser seul : c’est, jusqu’à présent, ce qui réussit le mieux. La crise dure quelques heures, parfois un jour ;

quand il voit que personne ne s'en soucie, il revient.

Lentement, comme s'il découvrait une chose ignorée, Pierre constate :

– Il est très difficile, jusqu'à présent il a été privé de toute direction. Avant que vous vinssiez, Armande, on ne l'avait jamais contrarié. Il aimait beaucoup sa mère ; quand elle est morte, il a eu un désespoir qui n'était pas celui d'un enfant. Pour le consoler j'avais donné l'ordre de satisfaire toutes ses fantaisies. Je voulais qu'il oublie, lui qui était à l'âge où l'on peut oublier.

Armande ne répond pas, que pourrait-elle dire ? Lointain et doux le bruit des vagues vient jusqu'à eux. Le soleil a disparu, l'ombre commence à envahir la terre, l'ombre qui cache les visages qui donne aux cœurs le courage de parler.

Tout bas, si bas qu'Armande devine les paroles plus qu'elle ne les entend, Pierre demande :

– Dites-moi, est-ce que Jean parle quelquefois

de sa maman ?

Armande hésite, doit-elle dire la vérité, doit-elle apprendre à ce père que son fils se sert du nom de la morte pour insulter celle qui s'efforce de la remplacer ? Faut-il lui raconter qu'il y a à peine huit jours, parce qu'elle avait refusé la permission d'aller sur la mer, il est arrivé dans sa chambre en criant :

– Je ne vous obéirai pas, vous n'êtes rien ici, ma maman est morte, elle seule avait le droit de me défendre quelque chose. Vous qui avez volé sa place, vous n'avez qu'à vous taire.

Avec effort, d'une voix un peu rauque, elle répond :

– Il ne m'en parle pas, nous n'avons, je vous l'ai dit, aucune intimité, – et plus bas encore, comme si elle avait honte de ses paroles, elle ajoute : – Marthe et Marie font tous les soirs leur prière devant le portrait de leur maman et elles ne se coucheraient pas sans lui envoyer un baiser.

Pierre a un geste brusque, il saisit la main d'Armande et la serre avec violence.

– Merci, dit-il, merci. Ah, que vous êtes bonne !

Il se lève pour cacher des larmes que l'ombre qui a gagné la terre ne laisserait pas voir. Il fait quelques pas sur la terrasse et s'appuie sur la balustrade de pierre qui domine la mer.

Il reste là, sentant que l'immensité, le murmure des vagues l'apaisent.

D'autres que Pierre ont souffert, d'autres souffriront encore, il faut qu'il se résigne, et que le souvenir de la morte devienne un doux souvenir, Armande prie pour celui qui pense si peu à elle.

La nuit est complètement venue : enfin Pierre se souvient qu'Armande, sa femme, était, tout à l'heure, près de lui ; lasse de son mutisme, elle est sans doute partie. Il se retourne et voit qu'une ombre est encore là.

– Excusez-moi, je suis si fatigué que j'ai dormi, je crois, les yeux ouverts. La mer, malgré vous, vous emporte très loin, je suis le fils d'un marin, mon père m'a transmis, je crois, le grand

amour qu'il avait pour elle, je resterais des heures à l'écouter. Le bruit des vagues, ce murmure éternel, ce n'est rien pour les profanes, mais pour un Breton qui a vécu son enfance dans les rochers, c'est le rappel de toutes les joies d'une jeunesse heureuse. Armande, pardonnez-moi.

Et la voix grave, si tendre, la voix qui ne trouble pas le calme de la nuit, répond :

– Mais je n'ai rien à pardonner, moi aussi la mer m'a emportée.

Presque gaiement, Pierre conclut :

– C'est une charmeuse, une grande coquette, si terrible parfois. Disons-lui au-revoir, et montrez-moi ma chambre, car je vous avoue que je ne saurais me retrouver. C'est quelque part, au rez-de-chaussée, je crois.

Armande s'est levée, et simplement, comme elle fait toutes choses, pose sa main sur le bras de Pierre.

– Suivez-moi, dit-elle, car nous ne trouverons de lumière que dans le vestibule.

L'un près de l'autre, ils traversent le jardin ;

rafraîchis par la nuit, les fleurs embaument, là, l'héliotrope au parfum si discret, plus loin les roses. Ils marchent très lentement...

La maison. Ah ! comme il fait clair, c'est aveuglant ! Armande s'éloigne de Pierre.

– Votre chambre n'est pas au rez-de-chaussée, dit-elle, j'ai pensé que vous préféreriez être face à la mer.

– Oui, je préfère.

Armande passe la première. Pierre la suit. En ouvrant la porte, elle éclaire la pièce.

– Voilà, dit-elle, la fenêtre ouvre sur balcon qui domine tout l'estuaire. De votre lit, si vous êtes réveillé, vous pourrez saluer l'aurore. Le soleil se lève devant vous, c'est merveilleux.

– Votre chambre a la même situation ?

– Exactement. Bonsoir, et j'espère que vous dormirez bien.

– Dormir, ma pauvre Armande, il y a longtemps que je ne dors plus sans stupéfiant et je crains d'avoir oublié toutes ces drogues. Je voulais fuir Paris, les affaires, j'étais harassé, je

suis parti comme un feu, résultat : l'insomnie me guette et je la redoute.

– Ici, vous dormirez peut-être et, permettez-moi de vous donner un conseil. Vous devriez renoncer aux stupéfiants, ils ruinent les plus belles santés.

– Mais je ne dormirais pas. C'est au-dessus de mes forces.

– Vous préférez abréger votre vie, ne croyez pas que j'exagère.

La voix grave est devenue sévère et le visage d'Armande, le doux visage, a la même expression. Pierre sent qu'elle le blâme et, semblable à son fils, il ne l'admet pas. Violent, il répond :

– Si j'étais certain de ce que vous dites, j'augmenterais les doses.

La jeune femme a un brusque mouvement, elle s'éloigne de cet homme qui lui paraît coupable.

Il a un mauvais rire et s'écrie :

– Je vous fais peur !

– Non, dit-elle, je voudrais pouvoir vous plaindre, mais je ne vous comprends pas.

– En effet, je n’ai droit à aucune pitié, et une âme comme la vôtre ne peut admettre certaines douleurs.

Armande hésite à dire sa pensée, puis elle se décide, jugeant qu’il y a des vérités qui parfois font du bien.

– J’admets la douleur, répond-elle lentement, mais pas la lâcheté.

Ce mot, Pierre ne le tolérera pas.

Avec violence, il jette la chaise sur laquelle il s’appuyait à l’autre bout de la chambre, et menaçant, des mots méchants sur les lèvres, il s’avance vers cette femme qui le brave.

– Prenez garde, dit-elle en montrant une porte, les enfants dorment, il ne faut pas les réveiller. Elle ajoute doucement : Pierre, quand vous parlez d’abrégé votre vie, vous oubliez qu’il y a trois petits qui ont besoin de votre affection. Déjà ils n’ont plus de maman, que deviendront-ils si vous les abandonnez ?

Et, inconscient, égoïste, Pierre répond, subitement calmé :

– Mais vous êtes là, je suis tranquille, vous les élèverez mieux que moi.

– Qu'en savez-vous ? Somme toute, vous ne me connaissez pas, je peux être bonne aujourd'hui et mauvaise demain. Et avez-vous le droit de passer à une autre votre tâche ? J'ai prononcé tout à l'heure un mot qui vous a blessé, mais interrogez votre conscience : n'était-il pas rigoureusement exact ? Pourquoi vous imaginez-vous qu'une autre sera meilleure que vous ? La vie est longue et rude parfois, je peux connaître une de ces douleurs qui me laissera, moi aussi, sans forces ; alors que deviendront, je vous le demande, vos trois enfants ? Faudra-t-il qu'à mon tour je cherche quelqu'un pour lui passer le fardeau dont je ne voudrai plus ?

– Armande, s'écrie Pierre, je...

– Non, reprend-elle, laissez-moi tout vous dire, cela vaut mieux. Vous êtes venu chez moi parce que j'étais pauvre, je travaillais pour vivre, j'étais résignée, je devais accepter la situation que

vous m'offriez. L'idée que je pouvais refuser une telle aubaine, cette idée ne venait à personne, pas même à vous. Mais n'avez-vous donc jamais pensé, vous et M<sup>me</sup> Charnay, que la pauvreté n'empêche pas les gens d'avoir du cœur ? J'ai vingt-sept ans, Pierre, et si vous pleurez un amour qui vous a laissé de chers souvenirs, moi je pourrais pleurer parce que je n'ai pas de souvenirs et que je n'en aurai jamais. Ceci n'est pas un reproche.

« Pierre, je vous en prie, essayez d'être moins malheureux. Je ne vous dis pas d'oublier, mais Colette et votre cher passé doivent être de doux souvenirs. N'y songez pas avec regret et amertume, pensez à tous ceux qui passent sur la terre sans connaître la joie, Pierre, il faut aimer la vie, il faut l'aimer jusqu'à la dernière minute de votre existence. Regardez comme ce soir tout est beau.

Armande s'est approchée de la fenêtre et, lentement, l'ouvre.

Près d'Armande, Pierre est venu et, tout bas, comme s'il avouait une faute, il répond :

– Je prie déjà, je remercie Celui qui donne les joies et les peines d’avoir mis sur mon chemin une de ses créatures. Je Lui demande de me la laisser toujours et j’ose espérer que plus tard, quand je l’aurai mérité, elle voudra bien me donner un peu de cette affection qu’elle prodigue à mes enfants.

Armande se trouble. Pierre ne lui a jamais encore parlé ainsi. Elle n’est plus la femme vaillante qui parle d’énergie, de devoir, elle dissimule son émotion et essaie de sourire ; mais elle n’a plus qu’une idée, s’en aller !

En ouvrant la porte, toute confuse, elle avoue :

– Mon affection, mais dès le premier jour je vous l’ai donnée.

## VI

Armande s'est réveillée plus tard que de coutume. L'arrivée de Pierre, la conversation qu'elle a eue avec lui l'ont troublée, et des pensées nouvelles, des inquiétudes que la nuit exagère, ont hanté son cerveau.

Ce n'est que vers le matin qu'elle s'est endormie. Un peu fatiguée, elle se lève, regrettant d'être en retard. Elle aime à surveiller la toilette des enfants, la tenue de la maison : aujourd'hui, il faut que tout soit mieux que d'habitude.

Elle s'habille le plus vite possible, mais elle a soin de choisir une robe qui lui va bien. Prête, elle s'approche de la glace et constate avec plaisir qu'elle est agréable à regarder.

Gaie, comme elle ne l'a pas été depuis longtemps, le sourire aux lèvres, elle va dans le jardin. Il fait une délicieuse matinée, un léger brouillard déjà dissipé a laissé sur les fleurs des

gouttes d'eau que le soleil change en diamants, des roses se dressent sur les rosiers, ivres de lumière et de leur propre beauté. Armande hésite à les cueillir, mais hier Pierre a admiré celles qu'elle avait mises sur la table, le sacrifice est nécessaire.

Elle revient et en passant sur la terrasse elle lève les yeux vers la fenêtre de sa chambre. Ah ! elle est grande ouverte ; Pierre a dû admirer l'aurore, comme elle lui avait recommandé.

La cloche sonne, Armande est la première. Marthe et Marie arrivent fraîches et roses et se jettent dans les bras de leur Mamie qui n'est pas venue ce matin, la vilaine ! Michel suit, annonçant Jean qui, pour une fois, est exact.

La famille est réunie, les enfants attendent pour s'asseoir l'arrivée de leur père, et miss Gray, impassible, distribue sans arrêt les observations.

Cinq minutes passent ; cinq minutes, c'est terriblement long quand le déjeuner est sur la table et que des petits ont faim. Armande se tourne vers miss Gray et lui demande d'aller se renseigner afin de savoir si Monsieur descendra.

Miss Gray revient, suivie du valet de chambre.

– Monsieur, rappelé d’urgence, est parti ce matin de très bonne heure. Il n’a pas voulu réveiller madame et m’a prié de la prévenir. Je n’avais pas encore vu madame.

Armande remercie, puis, comme chaque matin, elle sert elle-même les enfants et répond à leurs questions. Aujourd’hui, une seule chose les intéresse : le départ de papa.

– Où est-il ?

– Pourquoi est-il parti ?

– Il avait promis de rester longtemps.

Armande hésite : que va-t-elle faire ? Elle se sent isolée, triste, pourquoi ?

Ce matin ressemble à tous les autres et elle ne définit pas ce qu’elle éprouve. Il fait beau, le ciel sans nuages et une brise douce sont un heureux présage. La journée sera agréable, les enfants pourront s’amuser. Aujourd’hui, aucune étude ; hier, papa a donné congé. Congé, pour Jean, c’est inventer les jeux les plus dangereux et tâcher d’échapper à toute surveillance ; congé pour

Michel, c'est employer le temps que Jean lui laisse libre à son cher piano. Armande, qui fait travailler les deux garçons, a donc congé aussi : que fera-t-elle de ses heures de liberté ?

Elle erre dans la maison comme une âme en peine : consciencieux, les domestiques font leur ouvrage, tout est en ordre, elle va dans sa chambre que Pierre, cette nuit, a occupée. Elle en reprend possession, et ses affaires personnelles rapportées, bibelots, photographies, elle est là de nouveau comme elle y était hier matin quand le téléphone a sonné.

Depuis Pierre est venu. Pierre ! Il est malheureux, elle en a pitié, elle voudrait partager sa peine, le consoler, mais il ne le permet pas ; c'est un orgueilleux qui veut souffrir seul. Elle se rappelle tout ce qu'il a dit, le mot le plus insignifiant le geste le plus banal. C'est un violent ; Jean lui ressemble, mais il peut aussi être très bon. Hier, deux fois, il lui a dit des choses bien gentilles, et quand ils se sont séparés, Pierre demandait un peu d'affection. La poignée de main qu'ils ont échangée, a dû lui faire

comprendre que ce peu lui avait été donné depuis longtemps.

Aujourd'hui, Armande s'avoue que, dès la première visite, Pierre, inconsolable lui avait été très sympathique, elle découvre que cette sympathie n'a fait que grandir. Oui, un jour elle aimera Pierre, elle aime déjà ce mari qui s'occupe si peu d'elle, elle l'aime sans se demander si c'est d'amour. Elle l'aime tout simplement, elle est prête à faire ce qu'elle pourra pour adoucir sa peine. Elle l'aime avec indulgence, dévouement, elle l'aime assez pour lui pardonner son insouciance et ce départ que bien des femmes considéreraient comme une insulte. Hier, il était triste mais confiant, et ses derniers mots permettaient tous les espoirs. Pourquoi est-il parti sans la revoir ? A-t-elle dit des choses qui l'ont froissé, a-t-il cru qu'elle voulait s'introduire dans un cœur qui appartient à une autre ? Non, Colette est l'aimée, elle a droit à la première place, et Armande n'a jamais pensé qu'il pourrait l'oublier.

Elle n'en a ressenti ni dépit ni rancune, avant

le mariage les conditions avaient été posées et acceptées. Mais un cœur de femme est toujours vulnérable, alors qu'Armande se croyait sûre du sien, en cachette, il se donnait, et maintenant il est trop tard pour le reprendre. Elle ne le regrette pas, elle en est même heureuse car elle devine que cette tendresse qu'elle a pour Pierre illuminera sa vie.

Sans doute son mari la fera souffrir, il sera parfois méchant, peut-être cruel, mais toujours elle pardonnera parce qu'elle aime et que le pardon est la rançon de l'amour.

## VII

Septembre s'achève, Armande et les enfants sont obligés de regagner Paris.

Non sans quelque regret les petits quittent la mer et le jardin et Mamie a bien du mal à obtenir qu'on parte à l'heure qu'elle a fixée. Les garçons, même Michel si raisonnable, ont des adieux à faire qui n'en finissent plus. Ce sont des camarades qui ne partiront que demain, c'est un vieux pêcheur qui les aimait, c'est la plage. C'est tout ce qui a fait la joie des vacances et qu'ils voudraient pouvoir emporter.

Enfin, à trois heures, Armande, ayant installé les enfants dans l'auto, monte à son tour avec miss Gray, et la voiture démarre.

Armande n'entend rien. Marthe s'est endormie sur ses genoux, et pour ne pas la réveiller elle ne fait aucun mouvement. Cette immobilité, la trépidation, l'engourdissent, elle dort, elle rêve. À

qui pense-t-elle ? à Paris ? à Pierre.

Il n'est pas revenu à Honfleur, et pour expliquer son départ, vraiment incompréhensible, il lui a écrit une lettre si bizarre, que, ne pouvant y répondre, elle a observé un silence qu'elle jugeait pour lui apaisant.

Armande s'imagine, c'est ridicule, qu'il lui en veut d'avoir accepté de prendre la place qu'une autre avait laissée vide.

Il disait dans cette lettre :

« Hier, je voulais vous écouter, essayer de croire que je pouvais encore être heureux ce matin, j'ai honte de cette pensée. Elle partie, il n'y a plus pour moi de bonheur possible, et je me rends compte que seul le travail me permet de vivre. Je vais reprendre une tâche lourde qui m'empêche de me souvenir. Pardonnez-moi, Armande, patientez jusqu'à mon retour, peut-être serai-je moins malade qu'à présent. »

Patientez. Elle n'a pas besoin d'avoir de la patience, sa vie sera ce que Pierre voudra : une institutrice que nul ne verra ou une compagne qui

tâchera d'adoucir une grande peine !

Armande trouve que l'auto va trop vite. La pensée de rentrer dans cet hôtel où elle se sent si peu chez elle l'effraie, elle a toujours peur d'y faire un geste ou de dire une parole qui éveillera un passé douloureux. Colette est restée la maîtresse de la maison.

Qu'avait donc de particulier cette Colette qui a été et qui est encore si fidèlement aimée ? Armande n'a gardé d'elle aucun souvenir précis.

Elle se rappelle seulement qu'elle était jolie et riieuse, le rire lui allait bien, et elle savait s'habiller avec un art qui l'embellissait encore. Armande ne peut lutter avec elle, elle n'en a ni les moyens ni le désir.

Le jour baisse, en octobre le soir bientôt vient, l'auto traverse la forêt de Saint-Germain dont les arbres commencent à jaunir. Armande regarde pour ne plus penser...

Fatigués, les enfants commencent à être insupportables, et jusqu'à Paris Armande ne cesse de s'en occuper. Il faut des histoires et des

chansons pour que le voyage se termine sans punitions.

Il fait nuit tout à fait quand l'auto s'arrête devant l'hôtel ; Jean descend le premier sans s'occuper des autres. Armande le suit avec les petites filles et Michel.

Dans le hall, Pierre attend les voyageurs, Jean s'empare de son père et serait très heureux s'il ne s'occupait que de lui, mais, bien que fatiguées, Marthe et Marie réclament des baisers.

Patiente, Armande attend qu'on se souvienne d'elle.

– Bonsoir, dit Pierre en lui tendant la main, vous me ramenez des enfants qui sont superbes, j'espère que leur sagesse est en rapport avec leur santé, et que vous n'avez à vous plaindre d'aucun d'eux.

Réunis dans la salle à manger, ils parlent peu. Les garçons s'efforcent de ne pas s'endormir, et Armande paraît ne s'occuper que des enfants. Elle n'ose regarder Pierre, il y a entre eux un souvenir ; Honfleur et la nuit étoilée, la nuit où

Armande a dit des choses que la situation qu'elle avait acceptée ne lui permettait pas de dire. L'ombre qui les entourait lui a donné une audace dont elle s'étonne aujourd'hui. Pierre se souvient-il de ses propos, de ses conseils ? Ah ! comme elle aimerait le savoir.

Le dîner fini, Armande se lève ; avec Jean et Michel elle quitte la salle à manger. Elle traverse le hall ; comme elle se dirige vers l'escalier, la voix de Pierre l'arrête :

– Armande, voulez-vous laisser les enfants monter seuls, je voudrais causer avec vous.

Émue, déjà inquiète, elle se retourne. C'est la première fois depuis leur mariage que Pierre manifeste ce désir. Que va-t-il lui apprendre, qu'a-t-il décidé pendant son absence ? Elle a peur de toute résolution, peut-être qu'il ne peut plus supporter qu'une femme vive là où Colette a vécu. Armande a peur. Ah ! comme elle aime déjà pour avoir cette angoisse qui lui étreint le cœur. Il bat si fort, ce pauvre cœur, qu'elle craint que sa voix ne trahisse son trouble. Elle dit, s'efforçant de sourire :

– Avez-vous quelque chose de grave à m'apprendre ?

Il ouvre la porte de son bureau et répond :

– Nous serons bien ici. Voyez, le feu est allumé, les soirées sont déjà fraîches, vous avez dû vous avoir froid en auto car vous êtes toute pâle.

Cette remarque surprend la jeune femme ; son visage devient rose instantanément.

– En effet, dit-elle en s'asseyant près de la cheminée, j'ai froid.

C'est la vérité, elle grelotte, mais le froid n'en est pas la cause.

Pierre s'assied en face d'elle, tous les deux, pendant quelques instants, regardent les flammes qui montent, qui dansent illuminant la pièce.

– Armande, dit Pierre, pendant votre absence j'ai fait des changements, et si je ne vous ai pas laissé monter, c'est que je voulais moi-même vous en expliquer la nécessité.

« Depuis Honfleur, j'ai bien souvent pensé à vous et j'ai essayé de suivre les conseils que vous

m'avez donnés. Je ne sais si la résignation viendra, de toutes mes forces je souhaite que mes souvenirs, comme vous me le disiez, ne soient plus douloureux. Je ne veux pas, ajoute-t-il avec un sourire presque tendre, laisser à une autre tout le fardeau. Vous voyez que je me souviens, j'accepte ma tâche et je remercie celle qui est venue pour m'aider. Maintenant, il faut qu'elle cesse d'être craintive et timide, il faut qu'elle soit gaie comme elle peut être gaie, elle est ici chez elle, et celui qui déjà l'a fait souffrir s'efforcera de réparer. Elle ne se sentira plus seule, elle sera une maman aimée et respectée, et aussi une femme à qui on demandera secours, car les hommes, Armande, les plus forts ont leurs heures de faiblesse, des heures où ils sont heureux d'avoir près d'eux une amie à qui on peut tout dire, certain qu'elle comprendra et pardonnera.

Bas, si bas que sa réponse parvient à peine à Pierre, elle promet :

– Je pardonnerai toujours.

Il tend la main, demandant une étreinte qui sera un nouvel engagement. Il devine que le cœur

de cette femme lui appartient et il en a presque honte. Il n'a rien fait pour le prendre, seulement ce cœur était tendre et pitoyable, son malheur le lui a donné.

Il sent cela confusément, impression très vague, mais c'est le premier jour où il n'éprouve pas le désir de voir se terminer une soirée trop longue. Les yeux clairs qui le regardent savent consoler, les lèvres tremblantes qui s'efforcent de lui sourire sont pleines de promesses. Avec cette affection-là, il peut encore être heureux.

Il va dire des mots qui rôdent dans son cerveau, des mots qui vont les unir définitivement, quand la porte du bureau s'ouvre avec une violence qui fait tressaillir les deux êtres prêts à s'entendre.

Jean est là, les cheveux emmêlés, rouge, furieux.

Sur le seuil du bureau il s'est arrêté et regarde son père et sa belle-mère qui, devant la cheminée, ont l'air en si parfait accord.

Son hésitation dure à peine quelques secondes,

il se dirige vers Pierre, et tournant le dos à Armande, se met face à lui.

– Papa, crie-t-il, tu sais qu'on nous a mis dans sa chambre, et qu'elle a pris celle de maman. Tu ne permettras pas cela, dis, tu ne le permettras pas ?

Immédiatement Pierre comprend, une de ses mains saisit le bras de Jean et l'autre essaie de se poser sur cette petite bouche crispée, mais l'enfant en colère est très fort, il échappe à l'étreinte et crie :

– J'ai été dans la chambre de maman, tout est changé, on y a mis ses affaires à elle, pourquoi ? Tu m'avais promis que, plus tard, quand je serais grand, tu me donnerais tout ce qui était à maman, son bureau, la petite chaise sur laquelle je m'asseyais. On a tout emporté, je ne veux pas, c'est à moi. Tu avais dit à M<sup>me</sup> Charnay, et je l'ai entendu : « Il faut qu'elle comprenne qu'elle ne sera jamais ici qu'une institutrice portant mon nom. » Eh bien, une institutrice ne doit pas prendre la place de maman.

Immobile, les mains croisées sur les genoux,

Armande a écouté, aucun mouvement ne l'a trahie, seulement son visage est devenu très pâle. Calme, sans regarder Pierre qui, honteux, a baissé la tête, elle s'adresse à Jean :

– C'est tout ce que vous avez à dire ?

Le petit garçon ne s'attendait pas à cette question. Il croyait qu'on allait le gronder, le punir, il était heureux d'insulter sa belle-mère, et pensait que tout de suite son père allait céder ; mais son père ne parle pas et semble très ennuyé. Jean ne sait que faire, que répondre. Le calme d'Armande, c'est un verre d'eau froide qu'on lui a jeté en pleine figure.

La jeune femme répète :

– M'entendez-vous, c'est bien tout ce que vous avez à dire ?

Et comme le petit garçon continue à se taire, elle reprend toujours aussi calme ;

– Les changements faits ici ont été ordonnés par votre père, vous n'avez pas à les discuter ; vous les accepterez comme je les accepte, à votre âge on n'impose à personne sa volonté et on ne se

permet jamais de discuter avec ses parents. Vous allez remonter dans votre chambre immédiatement.

Jean a été surpris, mais il se ressaisit :

– Vous n’avez pas le droit de me donner des ordres, je ferai ce que papa voudra ; vous, ici, vous ne comptez pas.

Cette dernière insolence a raison de l’embarras de Pierre, il se précipite vers son fils, la main levée.

– Tais-toi, Jean, ou, pour la première fois de ta vie, tu vas recevoir une correction que tu as bien méritée.

Le petit garçon est stupéfait et s’éloigne ; jamais son père ne lui a parlé ainsi. Il regarde sa belle-mère et son jeune visage a une expression féroce. Face à son père, à reculons, il gagne la porte en criant :

– C’est à cause de vous que papa veut me battre, je me vengerai, je me vengerai.

Et tout en s’en allant, Jean répète ces paroles qui sont une menace :

« Je me vengerai, je me vengerai ! »

Immobiles, Armande et Pierre écoutent les cris qui s'éloignent, puis, quand une porte fermée avec force leur apprend que Jean a regagné sa chambre, ils se regardent et ne savent que dire.

Quelque chose maintenant les sépare, Armande se souvient qu'elle n'est qu'une institutrice portant le nom de Pierre, et Pierre se rappelle qu'il n'avait jamais pensé que cette femme, choisie pour ses enfants, pourrait devenir une compagne à laquelle il finirait par s'attacher.

Les paroles que Jean a entendues et répétées sont exactes ; il les a dites, et il ne les a pas encore oubliées. Pourtant tout à l'heure, il voulait qu'Armande devînt son amie, il le souhaitait avec toutes ses forces d'homme, las de souffrir.

Le silence devient pénible, Pierre doit excuser son fils qui s'est servi de son nom pour être cruel, il veut essayer de réparer le mal que l'enfant a fait.

– Jean est insupportable, quand il est en colère il ne sait plus ce qu'il dit. Je vous demande

pardon pour lui. Demain, Armande, il vous dira ses regrets ; aujourd'hui, je n'aurais rien obtenu, il n'avait pas sa raison.

Armande fait un effort pour répondre. Elle souffre et elle s'étonne de souffrir autant.

– Il est excusable, dit-elle, il aimait beaucoup sa mère. Pourquoi avez-vous fait des changements pendant notre absence, des changements qui pouvaient amener une scène comme celle que nous venons de supporter ?

Pierre se redresse, il est aussi violent que son fils et n'aime pas à être blâmé.

– Je suis chez moi, et je prétends pouvoir arranger ma maison, notre vie, sans être obligé de consulter mon fils. Jean ne sera pas ici le maître, j'entends qu'il s'en souviene.

– Il l'est depuis quelque temps déjà, reprend Armande, et vous ne pouvez pas, du jour au lendemain, lui retirer ce titre dont il est si fier. Il dit toujours : « Papa fait tout ce que je veux, jamais on ne me contrarie, papa a défendu qu'on me fasse de la peine. » La peine pour lui c'est le

faire obéir. Mon pauvre ami, c'est toute une éducation à refaire et je crains que cet enfant, qui a des qualités si brillantes, ne nous fasse peut-être beaucoup souffrir.

Pierre reprend vivement :

– Nous ! Armande, vous voudrez donc encore vous occuper de ce gamin mal élevé, vous lui pardonnerez ?

– Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que je pardonnerais toujours ; avez-vous déjà oublié ma promesse ? Et puis, une institutrice, Pierre, ne doit jamais se froisser, seulement son cœur a très froid quand un méchant petit lui crie : « Je me vengerai. »

Pierre rougit et répond :

– Vous voyez, vous n'avez pas pardonné.

– Si, mais il faut bien remettre chacun à sa place, et Jean m'a rappelé, un peu brutalement, pourquoi j'étais venue ici.

Sincère, Pierre ajoute :

– Armande, Jean a dit la vérité. C'est vrai, je ne voulais pas que dans cette maison, qui est celle

de Colette, une femme vînt pour la remplacer, pour vivre là où elle avait vécu. Je craignais de la haïr, vous entendez, et que cet affreux sentiment fût plus fort que ma volonté. Votre discrétion, votre douceur, votre bonté ont permis que toutes ces choses qui me semblaient devoir être si pénibles s'arrangeassent toutes seules ; je n'ai jamais souffert de votre présence ici, au contraire. Je vais vous conduire, si vous le permettez, dans sa chambre, avec la certitude que si elle vous avait connue elle vous aurait choisie pour être près de ses enfants.

Brusquement, Armande s'est levée. La chambre de Colette, c'est vrai, tout à l'heure Jean a crié qu'on avait mis ses affaires dans la chambre de maman.

Pierre a donc eu le courage de toucher à cette pièce qu'il considérait comme un sanctuaire et où il venait se réfugier quand ses occupations lui laissaient un peu de liberté.

Elle devine que ce n'est pas sans regret qu'il a fait emporter tout ce qui avait appartenu à la jeune femme, ce n'est pas sans douleur qu'il a

détruit le nid. C'est pour elle qu'il a cherché à effacer un passé qui lui était si cher, pour elle ! Son cœur est plein de gratitude et dans ces yeux aimants il y a quelques larmes.

Pierre, qui s'aperçoit de l'émotion de la jeune femme, ne la comprend pas.

– Allons, venez voir votre installation, oubliez les méchantes paroles de Jean et pensez que je suis très heureux d'avoir près de moi mon amie. Armande, je vous rappelle que vous m'avez promis votre amitié. Et je serai un ami exigeant, autoritaire, et aussi un ami qui viendra vous demander secours quand il se sentira faible, un ami qui parfois déposera ce masque de force et de volonté dont la nature l'a gratifié. Armande, venez.

Sans répondre à ces paroles qui ont été dites d'une voix chaude, presque tendre, la jeune femme se laisse entraîner, et, avec une anxiété qui l'opprime, elle épie le visage de Pierre. Il a ce soir son masque de force et de volonté. Elle ne surprendra pas les sentiments qu'il veut cacher.

Devant la chambre, Pierre a une courte

hésitation puis, d'un mouvement brusque presque violent, il ouvre la porte, et Armande, saisie, aperçoit reconstitué, grandi, son petit salon de Neuilly.

Elle va remercier, dire combien ces attentions la touchent, Pierre ne lui en laisse pas le temps. Nerveux, fébrile, à bout d'effort, il s'écrie :

– Installez-vous, j'espère que vous vous y trouverez bien. Je suis harassé, il faut encore que je travaille, les affaires sont difficiles, l'époque n'est pas commode à vivre, et vous, vous devez être fatiguée. Quatre enfants enfermés dans une boîte pendant deux cents kilomètres, c'est effrayant ! Bonsoir, et tachez de vous bien reposer.

Il tend la main, Armande donne la sienne, et grave, essayant de mettre dans ce seul mot la tendresse qu'il y a dans son cœur, elle dit :

– Bonsoir et... merci.

## VIII

Les années ont passé, Pierre et Armande vont vers la vieillesse, Jean et Michel, Marthe et Marie vivent leur jeunesse.

Jean et Michel ont vingt ans. Jean est un avocat plein d'avenir ; ambitieux, audacieux, égoïste, il a toutes les qualités requises pour faire de la politique, elle le prendra d'ici peu. Michel est un artiste, musicien fervent, qui travaille, et ses maîtres le désignent comme le lauréat du prochain concours pour le prix de Rome.

Marthe et Marie ont seize ans, et leur éducation n'est pas terminée.

Tout petits, les quatre enfants se sont aimés et les années vécues ensemble n'ont fait que resserrer l'affection de leur enfance. Bien que Jean se vante de ne pas avoir de cœur, il ne peut se passer de Michel et est fier de ses succès. Nul n'a le droit devant lui de critiquer les œuvres de

ce débutant.

La plus grande joie des jeunes gens c'est d'être réunis, et cette joie est rare, car les études, les ambitions de chacun rendent la chose difficile. Aussi les dimanches sont attendus par eux avec impatience, car les dimanches ils sont ensemble et n'admettent pas d'être séparés.

Un dimanche d'octobre, un de ces dimanches gris et pluvieux qui annonce l'hiver, dans une grande pièce, sorte d'atelier qu'Armande a fait arranger pour les enfants, Marthe et Marie attendent leurs frères (Michel, depuis longtemps a reçu ce titre).

Elles sont de même taille et portent la même robe, une robe simple et charmante, mais là s'arrête leur ressemblance. Marthe est brune, Marie blonde. Marthe est sérieuse et presque trop grave pour ses seize ans. Marie est une enfant rieuse qui entend prendre dans la vie tout ce qu'il y a de bon. L'influence de Mamie n'a pu changer leur nature, il faut attendre pour les juger.

Elles bavardent devant la cheminée où flambe un feu de bois. Marthe déplace quelques bibelots

et Marie a un livre sur les genoux.

– Mamie ne vient pas, dit Marie, que fait-elle donc aujourd’hui ?

– La correspondance en retard, tu sais qu’il y a certaines lettres que papa ne confie qu’à elle.

– Ah, Mamie est trop bonne, jamais de repos, jamais de répit ; papa est très exigeant.

Un soupir est la réponse de Marthe.

– Mamie est trop bonne, trop patiente, reprend l’enfant rieuse. Elle supporte tout sans jamais se plaindre et papa ne s’aperçoit même pas que si Mamie venait à manquer, ici ce serait la débâcle, Et dire qu’elle se dévoue ainsi pour des enfants qui ne lui sont rien et qui la récompenseront par de l’ingratitude.

Marthe proteste.

– Non, non, moi je l’aimerai toujours, jamais je n’oublierai la maman qu’elle est pour nous.

Marie secoue la tête avec énergie :

– Non, tu n’oublieras pas. C’est une maman et la meilleure, seulement, ni toi ni moi, nous

n'osons lui donner ce nom qui serait pourtant une juste récompense.

Marthe répond tristement :

– Ce n'est pas possible.

– Naturellement, papa et Jean ne nous le permettraient pas, Jean est si peu gentil avec Mamie, sa politesse froide est plus terrible que n'importe quelle méchanceté, et on ne peut rien lui dire, c'est une antipathie, prétend-il, d'enfance. Miss Gray m'a raconté que, tout petit, ne pouvant supporter la présence de sa belle-mère, il demandait à être pensionnaire pour ne plus la voir.

– Papa ne lui a pas cédé et il est resté à la maison.

– Oui, mais papa ne pouvait exiger que Jean aimât Mamie ; les cœurs n'obéissent pas.

– Non, ma chère Sagesse, les cœurs n'obéissent pas, Mamie voudrait que je sois un modèle de toutes les vertus, et malgré la tendresse que j'ai pour elle je n'essaierai jamais. Et en riant elle ajoute : j'ai la faiblesse d'aimer

mon genre.

La porte s'ouvre et Jean et Michel paraissent.

Ils sont grands tous les deux et très minces. Jean ressemble à son père, mais les traits sont plus accusés et l'allure est différente. Il porte la tête en arrière, il a une attitude qui manque de simplicité. On dit de lui qu'il sera quelqu'un, il le sait, et il en est très fier.

Michel a le doux visage de sa mère et ses yeux clairs ont la même expression que lorsqu'il était enfant. Ses gestes sont doux, on le devine timide, c'est un artiste qui ne saura pas s'imposer.

Ils sont accueillis avec joie.

– Enfin, s'écrie Marie, vous daignez penser à nous.

Et Jean répond en riant, bon prince :

– Nous daignons.

Avant qu'ils soient installés la porte s'ouvre de nouveau, et cette fois c'est une jeune fille, Armelle, l'amie la plus chère des frères et sœurs. Elle est entourée, embrassée par Marthe et Marie. Des questions sont posées et les quatre ne lui

laissent pas le temps de répondre.

– Tu as pu venir ?

– As-tu apporté ton violon ?

– Non.

– Michel n'est pas content.

– Bah, on bavardera, il y a longtemps que nous ne nous sommes vus.

– Quinze jours !

Ils font cercle autour de la cheminée, Jean a pris le fauteuil, le meilleur, on sent qu'il est le maître, le chef de cette petite bande, et que les autres ont accepté cette sorte de suzeraineté. C'est lui qui commande, qui dirige.

– Alors, dit-il à Armelle, nous n'aurons pas de concert aujourd'hui. Est-ce volontairement que vous avez laissé votre violon chez vous ?

– Oui, c'est volontairement.

– Vous nous privez d'un grand plaisir.

– Je n'étais pas en train, j'aurais mal joué.

– Le cafard, s'écrie Marie, voilà une chose que

je ne connais pas.

Armelle essaie de sourire, mais ses lèvres se refusent à simuler la joie. On la sent triste, d'une tristesse profonde, les quatre s'émeuvent et questionnent de nouveau.

Armelle regarde ses amis, elle les connaît depuis qu'elle est toute petite, ils ont remplacé les frères et sœurs qu'elle n'avait pas ; elle les aime, elle a confiance en eux.

– C'est grave, fait-elle, et dans ses yeux sombres montent des larmes qu'elle n'essaie pas de cacher.

Brusquement, Jean lui a pris la main.

– Après, demanda-t-il.

Et inconsciemment Armelle obéit à cette voix qui commande.

– Les affaires de papa. Il paraît que la situation politique le ruine et que si cela continue il faudra nous en aller et laisser aux créanciers tout ce que nous possédons. La fortune, l'argent, ça m'est bien égal, mais l'exil en Amérique, papa en parle pour moi, c'est affreux. Quitter la France, ne plus

vous voir, je ne peux pas croire que cette chose-là arrivera.

Les quatre sont atterrés : la ruine, la pauvreté, y ont-ils jamais pensé pour eux ou leurs amis ?

Jean lève les épaules, comme s'il voulait rejeter un fardeau, et déclare :

– Non, cela n'arrivera pas. C'est impossible, votre père est un industriel des plus connus, des plus cotés, on l'aidera.

– Il paraît, répond Armelle, qu'on l'a déjà beaucoup aidé. Il ne veut plus rien accepter. Comprenez, Jean, ce n'est pas la ruine qui m'effraie, je pourrais travailler, je joue du violon, aussi bien qu'une professionnelle, Michel me l'a dit souvent, mais maman ne me le permettra pas, à cause de ma figure. Sincère, elle ajoute ; Ah ! si je pouvais en changer.

Jean, Michel, Marthe et Marie la regardent attentivement, ils sont tellement habitués à sa beauté qu'ils ne la remarquent plus, pourtant Michel conclut, avec un soupir plein de regret :

– C'est vrai, vous êtes trop jolie.

Et Armelle, très simplement, répond :

– Je ne comprends pas pourquoi c'est un obstacle.

Violent, Jean l'interrompt ;

– Vous ne pouvez comprendre et votre mère a raison.

– Ah ! vous trouvez aussi que je ne suis bonne à rien.

Et pour dissimuler un chagrin réel, Armelle baisse la tête, toute honteuse d'être ce qu'elle est.

Marthe intervient :

– Ma chérie, n'aie pas de peine, Jean te sait courageuse et il est certain que tu pourrais tirer profit de ton talent de musicienne, mais je veux espérer que les choses n'en sont pas là.

– Oh, reprend Armelle avec énergie, papa m'a dit la vérité, si la politique ne change pas, si les mêmes hommes gardent le pouvoir, la France est perdue et nous aussi.

– La politique, la politique, s'écrie Jean, ce qu'on lui met de choses sur le dos.

– Ce n’est pas parce que tu veux être député que tu vas la défendre, riposte Marie ; tout le monde sait que les députés, la plupart des avocats sans causes, ne sont que des bavards et des profiteurs. Ils perdent notre pays, papa l’a dit l’autre jour.

Jean n’aime pas être attaqué, et Marie est la seule du petit groupe qui ose lui tenir tête. Il lève dédaigneusement les épaules et répond :

– Tu es une enfant qui répète les choses qu’elle entend sans en comprendre l’importance. Tu devrais te souvenir que papa avant d’être un financier était un avocat.

– Un avocat, peut-être, répond Marie furieuse, mais jamais un député, il est bien trop honnête ! Et il n’est pas, comme toi, étouffé par l’ambition. Ta politique, tiens, elle te conduira à la prison.

Politique, avocat, député, des mots pour Michel qui n’ont aucun sens. Il ne prend pas part à la discussion, il observe Armelle, et sa pensée est entièrement prise par les paroles qu’elle a dites tout à l’heure.

C'est vrai qu'elle est jolie, trop jolie et si bonne, si simple, ne se doutant pas du talent qu'elle possède. C'est une artiste, et Michel le sait mieux que personne, puisque depuis des années ils travaillent ensemble. Elle joue tout ce qu'il compose et elle comprend sa musique aussi bien que lui, mieux peut-être.

– Michel, reviens sur la terre, s'écrie Marie ; toute sa vie il manquera le train.

Gentiment, Marthe explique :

– Nous parlions d'un sujet grave : politique.

– Ah ! je n'y comprends rien, avoue l'artiste, c'est un mot, pour moi, dénué de tout sens !

Sérieuse, Armelle reprend :

– Vous avez tort, Michel, personne n'a le droit d'être un indifférent, la lutte est commencée. Il faut être d'un parti ou d'un autre.

– Mais, fait-il avec embarras, je suis du bon parti.

– Comment s'appelle-t-il ? demande-t-elle en riant.

– Je n’en sais rien, mais en réfléchissant je pense que le mot de ralliement doit être : France.

– Bravo, s’écrie Marie. Qu’en dis-tu, monsieur l’avocat ? Voilà une âme simple qui, d’un seul mot, remet tout à sa place.

– Peut-être, mais cette âme simple n’est pas faite pour la lutte, et aucun parti ne la réclamera.

Le dédain de Jean rend Marie agressive.

– Tu entends, Michel, la sentence d’un futur député ?

– Il a raison.

– Et cela ne vous humilie pas, dit Armelle ; moi qui regrette tous les jours d’être une femme et de ne pouvoir m’enrôler.

– Et peut-on savoir, interroge Jean, à quel parti vous offririez votre jeunesse et votre ardeur ?

– À la bonne cause, naturellement.

– Comment l’appellez-vous ?

– Je ne sais au juste, mais ce serait le parti qui demande qu’on respecte nos croyances et nos traditions.

– Vieux nom, vieille race, vieilles idées, c'est fatal.

Michel qui a écouté Armelle avec attention, demande presque avec crainte :

– Mais Jean, ces vieilles idées-là ne sont donc pas les tiennes ?

– Non.

Le mot a été dit d'une voix dure et violente, un silence succède à la conversation si animée quelques instants auparavant. Il semble qu'un mauvais vent vient d'entrer dans la pièce close et intime, il semble que quelque chose va séparer ces amis profondément unis.

La réponse de Jean si brutale fait se dresser devant la figure douloureuse de son père, ce masque d'homme étreint par d'angoissants soucis.

Armelle regarde Jean ; il s'est levé, content de l'effet produit, il a sur les lèvres un dédaigneux sourire, et il s'amuse de ce silence que personne n'ose rompre. Malgré toute son intelligence, il ne comprend pas que ce silence travaille contre lui et

que ces êtres jeunes, qui l'admirent, sont en train de se demander si leur admiration est bien justifiée. La porte s'est ouverte sans bruit et Armande vient d'entrer.

– Bonjour, madame, enfin vous voilà !

– Mamie, pourquoi venez-vous si tard ?

– Maman, il y a des heures que je ne t'ai pas vue.

Seul, Jean ne dit rien, un avocat n'aime jamais qu'on l'interrompe.

Armande sourit et accepte le fauteuil que Marthe lui avance.

– De quoi parliez-vous, vous aviez l'air bien sérieux ?

– Madame, s'écrie Armelle, nous essayons de faire comprendre à Michel, si souvent absent de la terre, ce qui s'y passe. N'est-ce pas qu'il doit être d'un parti, lutter avec tous ceux qui veulent que leur pays soit sauvé ? dites-lui, il vous écoutera.

Armande regarde tour à tour les jeunes visages ; l'attitude de Jean quand elle est entrée

lui fait deviner que l'avocat s'est amusé de troubler ces consciences. Jean peut être un danger.

– Vous avez raison, Armelle, fit-elle avec une gravité qui ne lui est pas habituelle, Michel doit être d'un parti. Bien qu'il soit souvent absent de la terre, comme vous dites si justement, il a nos croyances, nos idées, et je suis certaine qu'il les défendra.

Une flamme passe dans les yeux rêveurs de Michel et se tournant vers sa mère avec une conviction qui est une promesse, il s'écrie :

– Oui, je les défendrai.

## IX

Dans le bureau de Pierre, Armande travaille. Après avoir dîné rapidement avec les enfants, elle est venue faire un résumé du discours que son mari prononce ce soir à une réunion.

Ce résumé doit être fini dans une heure afin que les journaux puissent le publier demain matin.

Elle est habituée à ce genre de travail ; depuis des années elle est une secrétaire intelligente et si dévouée que Pierre ne pourrait plus se passer d'elle.

Actuellement, Pierre est une force. Le gouvernement compte sur lui pour dénouer la crise économique, ses rendez-vous se succèdent les uns aux autres, ses avis font loi.

Penchée sur le bureau, écrivant avec rapidité, Armande n'entend pas que la porte s'est ouverte

derrière elle, et Michel peut s'approcher sans qu'elle s'en rende compte.

– Maman, dit-il, tu ne me gronderas plus quand je serai distrait ; tu travailles, et toi aussi tu n'entends rien.

Armande relève la tête et regarde son fils. Un sourire tendre éclaire son visage que les années n'ont guère changé.

– Étant pressée, j'étais très absorbée.

– C'est fini ?

– Presque, quelques lignes encore, le secrétaire vient à neuf heures, je serai prête.

– Quel mal tu te donnes, cela ne te fatigue pas ?

– Aucunement, c'est une si grande joie de me sentir utile.

– On peut dire que cette joie tu la connais ; que deviendrions-nous sans toi ?

– Question d'habitude.

– Maman !

Ce nom, dit avec tendresse, est un cri de

reproche, la mère et le fils se regardent et se comprennent.

– Je sais, reprend Armande en souriant, que mon musicien ne se passerait qu’avec peine de la sévérité de son critique. Alors ce soir tu ne travailles pas ?

Michel qui est assis sur une chaise près du bureau, se lève précipitamment.

– Non, répond-il, aujourd’hui nous avons une réunion, et notre chef doit prendre la parole. Il nous a demandé de venir aussi nombreux que possible, nous obéissons.

– Te voilà enrôlé, ce chef a fait de mon rêveur un homme d’action.

Debout, les yeux à moitié clos comme s’il voyait l’être dont il vient de parler. Michel répond :

– Oui, c’est vraiment un chef. Le vrai visage du communisme, il nous l’a montré. La haine, le mensonge, l’orgueil, la paresse, voilà ce qu’on veut introduire chez nous. Maman, je te remercie de m’avoir dit qu’il fallait combattre, si je suis

devenu un homme d'action, c'est à toi et aussi à Armelle que je le dois. Je vivais sans réfléchir, sans comprendre, sans me douter que j'appartenais à un pays que je devais défendre contre les mauvais bergers. Merci.

Michel a saisi la main de sa mère et, avec une émotion qui les étonne tous deux, il la porte à ses lèvres.

– Allons, dit-il, voilà que je fais l'avocat et que mes propres paroles m'émeuvent. L'éloquence, les mots, comme il faut s'en méfier. Au revoir, maman, la réunion est à neuf heures et je veux être exact.

Michel s'en va, suivi des yeux de sa mère.

Les yeux d'Armande s'abaissent sur le papier qui n'attend plus que les deux lignes qu'elle a encore à recopier. Vite, elle termine, et contente d'avoir fini avant l'heure, elle pose son stylo. En cherchant à atteindre une enveloppe où elle enfermera sa copie, sa main heurte un vase où deux roses épanouies menacent de s'effeuiller.

C'est elle qui, chaque matin, range les papiers

de son mari, c'est elle qui apporte des fleurs, Colette n'a jamais été oubliée, et celle qui la remplace a voulu que son souvenir plane au-dessus de cette maison dont elle est partie trop tôt. Armande possède une âme qui ignore les petits sentiments qui avilissent, l'amour qu'elle éprouve pour son mari lui fait tout prendre, tout accepter, tout pardonner.

Comme neuf heures sonnent, le secrétaire de Pierre est introduit dans le bureau, il emporte la copie et recommande à M<sup>me</sup> Durnal de téléphoner aux journaux avant minuit si « le patron » avait quelque changement à faire ou quelque mot à ajouter.

Armande attendra son mari, c'est une habitude. Le jour appartient aux enfants, le soir elle est la camarade, l'associée, l'amie de Pierre ; près d'elle il dépose le masque qu'un homme aussi en vue que lui doit toujours porter.

Seule, Armande connaît les défaillances, les inquiétudes qui assaillent parfois le lutteur ; seule, elle sait trouver les mots qui apaisent et qui redonnent la foi à cet homme qui souvent doute.

Ces heures d'intimité, ces heures où Pierre demande secours sont pour Armande des heures de bonheur.

Un peu lasse, craignant de s'endormir si elle ne s'occupe pas, Armande prend un livre que Jean, avec un mauvais sourire, lui a offert pour la mettre au courant des idées modernes.

Jean, que fera-t-il, que fait-il ? le père ne se doute pas que son fils n'est plus un enfant, il croit que Jean suit le chemin tracé et qu'il sera son successeur, acceptant l'héritage paternel avec ses lourdes charges. Pierre ne s'imagine pas que la mauvaise graine jetée au vent germe et que les cerveaux des jeunes, ces cerveaux si aptes à tout recueillir, peuvent être contaminés. Entièrement pris par sa tâche, croyant à l'hérédité du bien, Pierre a confiance en son fils qu'il adore.

Armande n'a jamais osé lui parler de Jean ; que dirait-elle ? Son inquiétude ne repose sur aucun fait précis, elle a remarqué bien des choses qui ne sont pas intéressantes quand on les répète, mais qui indiquent les tendances du jeune homme : journaux, livres, brochures du nouveau

parti arrivent pour lui chaque jour. Certains sourires, que son père ne voit pas, errent sur ses lèvres quand Michel ou ses jeunes sœurs parlent de leurs croyances. Souvent, et particulièrement quand Pierre est absent, il émet des idées qu'Armande condamne. Il les glorifie, il les défend avec passion.

Une politesse sarcastique a remplacé la grossièreté que Jean enfant avait vis-à-vis d'elle, mais cette politesse la fait souffrir. Jean a deviné cette souffrance et parfois elle aperçoit sur ses lèvres un méchant sourire qui la fait trembler. Jean pourrait-il la haïr ?

Pierre ne se doute pas de cette situation et, depuis quatorze ans, Armande s'est efforcée de la lui cacher, craignant toujours de l'attrister. Pierre accepte la grande affection dont sa femme l'entoure sans se demander si cette affection prévoyante et si dévouée ne porte pas un autre nom.

Un bruit qui trouble le silence de la nuit, une porte qui se ferme : Pierre.

Éveillée, souriante, comme si de mauvais

rêves ne l'avaient pas troublée, Armande reçoit son mari.

– Enfin, vous voilà, finie la corvée, êtes-vous content ?

Prenant la main qu'elle lui tend et la retenant un peu dans la sienne, il s'écrie :

– Minuit, et vous êtes encore là, fraîche comme si vous commenciez votre journée. Quel repos, quel plaisir de vous retrouver toujours de bonne humeur. Ma chère amie, une soirée odieuse, des gens qui veulent discuter et qui n'ont étudié aucune des questions qu'ils vous posent. Les députés ! Ah ! ma pauvre Armande, comme ils feraient mieux d'aller planter des choux dans leurs départements.

Ce soir, je suis tout prêt à comprendre Jean qui disait l'autre jour qu'un coup de balai devenait nécessaire.

En entendant ces paroles, Armande tressaille et elle ne peut s'empêcher de murmurer :

– Peut-être, mais qui donnerait ce coup de balai et qui en profiterait ? J'ai peur que pour ce

jour-là toutes les ambitions soient déchaînées ; j'ai peur mon ami, que les hommes oublient encore qu'ils ont une conscience. Non, Pierre, ne souhaitez pas que l'ordre soit troublé, il y a toujours des victimes et ce sont souvent les meilleurs qui tombent.

– J'ai tort, c'est l'incapacité d'un ministre qui m'a donné des idées noires. Parlez-moi de vous, des enfants, les garçons sont-ils sortis ce soir ?

– Michel est à une réunion de son groupe et Jean dînait en ville.

– Où ?

– Je ne sais, je croyais qu'il vous l'avait dit.

– Peut-être, je ne m'en souviens plus, mais j'aimerais les savoir rentrés. Ce soir le boulevard était encombré, on attendait le résultat d'une élection, il peut se produire des bagarres, Jean est violent et Michel si distrait !

Le visage d'Armande change, un pli se creuse près de sa bouche restée si fraîche.

– Michel était convoqué, dit-elle, il devait y aller,

– Oui, femme de devoir, répond Pierre gaiement, il devait, mais vous me permettrez de dire que je serai heureux de son retour.

Avec un sourire où il y a un peu d'angoisse, Armande conclut :

– Moi aussi.

– Attendons-les, mais je ne comprends pas qu'une réunion se prolonge ainsi, c'est ridicule, mal organisé probablement.

– Non. Michel, m'a dit que l'ordre et la discipline étaient des règles qu'on y observait. D'habitude cela finit beaucoup plus tôt. Le boulevard encombré est probablement la cause de son retard.

– Et Jean !

– Je ne sais rien.

Pierre se lève et se met à marcher dans son bureau.

– C'est insupportable d'attendre, on est inquiet, stupidement, quand ce serait si facile à ceux qui sont la cause de cette inquiétude de nous prévenir. Le téléphone est partout, seulement il

faut y penser et ces gamins, l'un comme l'autre, se moquent de leurs parents. Je vous assure que je les recevrai bien quand ils vont revenir.

– Vous aurez peut-être raison.

– Peut-être, éternelle indulgente, mais j'aurai sûrement raison. C'est votre bonté qui autorise Jean et Michel à oublier que nous existons.

Armande ne répond pas, Pierre est tout prêt à se mettre en colère contre la première personne qui le contredira, et puis elle commence à s'inquiéter.

Une heure va sonner et Michel n'est jamais rentré aussi tard sans la prévenir, elle est toute prête à croire qu'il doit s'être passé quelque chose qui a obligé son fils à suivre ses camarades.

– Si je téléphonais au ministère de l'Intérieur, s'écrie Pierre, nous saurions ce qui se passe. Ici on est au bout de Paris, on peut se tuer place de l'Opéra, nous ne l'apprendrons que demain matin par les journaux. Que pensez-vous, Armande, dois-je téléphoner ?

– Je crois que c'est inutile ; s'il y a des

bagarres, on ne nous dira pas les gens qui les ont provoquées, et c'est pour le moment ce qui nous intéresse.

– C'est juste, attendons, mais tous deux paieront cher cette heure d'inquiétude.

Rageusement Pierre prend un journal et Armande un ouvrage. Un long moment passe, l'inquiétude du père et de la mère est devenue une angoisse. Ils n'osent parler, les mots leur font peur. Ils guettent, tout leur être écoute.

L'avenue du Bois est déserte, aucune voiture ne passe, la nuit reste silencieuse. Tout à coup Pierre se lève brusquement, il va à la fenêtre et l'ouvre toute grande.

– C'est fini, dit-il, je ne peux plus attendre ainsi, je vais prendre l'auto et descendre dans Paris. Je veux savoir, je veux...

Vivement, Armande, s'est rapprochée. Il lui semble entendre dans le lointain le bruit d'un moteur, c'est peut-être Jean ou Michel : celui qui rentre apportera des nouvelles.

– Écoutez, dit-elle, je crois, oui, c'est une auto,

voyez, là-bas, les lumières. Elle vient par ici, j'en suis certaine maintenant, c'est Jean ou Michel, venez.

Rapidement, Armande et Pierre descendent l'escalier, ils ouvrent la porte et s'avancent devant l'hôtel sur le trottoir désert. La voiture a quitté la large avenue et pris le bas-côté, elle est tout près, passera-t-elle ? Non, elle s'arrête.

Fébrile, pris par une inquiétude que rien ne justifie, Pierre ouvre brusquement la portière. Jean descend, tête nue, la nuit ne permet pas de voir son visage. Il ne s'étonne nullement de trouver son père.

– C'est toi, papa, dit-il d'une voix rauque, oui, il est là. Vite, aide-moi à le descendre et donne au chauffeur l'adresse du médecin, il va partir le chercher.

Pierre saisit le bras de son fils et, le serrant avec force, impératif, violent il demande :

– Mais qui donc est là ?

– Michel, blessé.

Un cri dans la nuit, un cri si proche que Jean

se retourne, mais il ne s'arrête pas. Aidé par son père, il a pris le corps qu'il ramène, un corps qui semble privé de vie.

Lentement, le triste cortège rentre dans l'hôtel que Michel a quitté il y a quelques heures plein de vie. La lumière du hall tombe sur son visage tuméfié, il est méconnaissable, Jean et Pierre le posent sur un divan et Jean, avec des gestes doux, presque maternels, essaie de maintenir avec des coussins la tête d'où le sang coule, puis il se redresse et, d'une voix pleine de fièvre et d'inquiétude, il crie à son père :

– Va chercher le médecin, moi, je reste, je ne veux pas le quitter, on ne peut rien faire pour le moment. On me l'a dit là-bas, il faut attendre qu'il sorte de cet évanouissement. C'est terrible ! Va, je te dirai tout... tout, mais le médecin d'abord, le médecin.

Pierre comprend que c'est la seule chose à faire et il quitte le hall après avoir regardé Armande qui, agenouillée près du divan, cherche sur ce visage déformé la preuve que son enfant vit encore.

Dans le hall éclairé comme pour une fête (inconsciemment Pierre a allumé toutes lumières) Armande et Jean restent avec Michel qui semble déjà ne plus appartenir à la terre.

Le départ de son père n'a pas calmé Jean, il continue à parler au blessé :

– Mon Michel, dis-moi quelque chose, réponds, ce n'est pas possible que tu sois si mal... Les blessures à la tête, on le dit toujours, ne sont pas mortelles, réponds, mais réponds donc. Je t'aime tant, rappelle-toi, quand nous étions petits, je te défendais toujours, je ne voulais pas qu'on te fît mal, tu étais si peu fait pour te battre. Non, je t'assure, je te promets, je te jure que je ne savais pas. J'ai tapé, tapé, nous étions ivres, et puis ce drapeau tricolore me narguait, je voulais le remplacer par le drapeau rouge, le drapeau du sang, et je n'ai vu que du sang autour de moi. Pourquoi était-ce toi, mon ami, qui portais l'emblème ? pourquoi t'avait-on choisi, toi le plus faible ? Comment n'ai-je pas reconnu celui qui chantait la « Marseillaise » avec une ferveur d'enfant, cette voix, la tienne, je l'aimais tant, et

j'ai pu l'oublier ? Michel, dis-moi que tu vivras et que tu me pardonneras.

Armande a entendu cette confession que l'ivresse et la douleur ont arrachée au jeune homme. Armande s'est dressée près de son fils, Armande est envahie par un sentiment affreux ; la haine. Son cœur, ce cœur de mère qui agonise se révolte.

Jean s'est relevé, il voit cette femme, qui est presque aussi pâle que le blessé, il voit ce visage bouleversé, ces yeux qui semblent fouiller son âme.

– Oui, dit-il, c'est moi, madame, moi qui ai fait cela, sans savoir, mais c'est bien moi. Il était d'un parti, moi d'un autre, on s'est rencontré au cours d'une bagarre, j'ai tapé sur celui qui portait le drapeau, j'ai tapé comme une brute, avec une matraque qu'on m'avait prêtée. C'était Michel, votre enfant. Maintenant vous pouvez me haïr, c'est votre tour mais vous serez bientôt vengée. Si Michel meurt, si le médecin qui va venir nous dit qu'il n'y a rien à faire, je mourrai aussi, je vous le jure, et vous savez que je ne mens pas.

Armande regarde Jean, ses mains y sont crispées sur sa poitrine, elle touche le fond de la douleur humaine, elle ne sent plus son corps, elle ne sait si elle vit encore, et pourtant elle continue à regarder celui qui a frappé son enfant.

À l'extrémité du hall, des pas précipités, c'est Pierre et le médecin. Armande ne bouge pas, ses mains déchirent son corsage. Ses lèvres s'entrouvrent et d'une voix basse qui est un sanglot elle dit au meurtrier :

– Je vous ordonne, vous entendez, je vous ordonne de vous taire. Votre père doit ignorer le nom de celui qui a tué.

Le médecin est là, il se penche sur le corps inanimé, il regarde le visage, Les yeux, longuement, puis il tâte le pouls, ausculte le cœur, examen minutieux et qui semble ne pas devoir finir. Quand il se relève, à ceux qui attendent avec une anxiété qu'il devine, il dit tristement :

– Commotion cérébrale causée par un coup qui devait être mortel ; professionnel du crime

celui qui a tapé ainsi ou une brute ivre. J'espère qu'il vivra, mais...

## X

Pendant trois semaines Michel a lutté avec la mort. Un matin, elle paraissait s'éloigner, la fièvre semblait abandonner ce corps qu'elle torturait ; le soir, elle revenait menaçante, faisant frissonner le malade qui suppliait ceux qui le soignaient de le soulager.

Armande n'a pas quitté son enfant ; trois semaines, jour et nuit, elle était là, attentive au moindre geste, sans que son énergie l'abandonnât. Dieu donne aux mères la force dont elles ont besoin.

Dans l'ombre, se cachant, guettant les gestes du malade, écoutant ses plaintes et ses cris, Jean aussi était là. Tapi dans un coin de la chambre, comme un malfaiteur, il regardait Michel souffrir sans oser l'approcher. Trois semaines, la mère et le meurtrier sont restés dans cette pièce obscure, torturés par la même angoisse, mais si séparés

que la douleur ne les a pas rapprochés. Armande s'efforçait d'oublier qu'il était là ; mais quand la fièvre reprenait, et que le délire succédait aux périodes d'apaisement, quand les cris de Michel, ces cris affreux retentissaient, elle se tournait vers le coin où se trouvait le responsable et semblait lui dire :

– C'est vous qui avez fait cela, vous qui êtes la cause des souffrances de mon enfant.

Alors Jean baissait la tête, ses lèvres s'entrouvraient et un mot, un seul, toujours le même, sortait de sa gorge contractée : Pardon, pardon ! Pouvait-il dire autre chose ?

Enfin, la maladie a semblé abandonner définitivement Michel, et un soir le médecin est parti en disant : « Il est sauvé, je viendrai demain avec le professeur Lasse. »

Le professeur est là, il parle avec Michel qui, depuis ce matin, semble avoir retrouvé complètement son équilibre. Avec une patience presque tendre, le maître explique qu'il faut suivre scrupuleusement ses instructions. Loin de la chambre de Michel il dit à la pauvre mère toute

la vérité.

Elle gardera son fils, dans quelques semaines il sera complètement rétabli, mais l'hémorragie causée par la violence du coup a atteint le nerf optique, paralysie de la rétine ! Michel, dans quelques semaines ne verra plus : déjà, c'est à peine s'il reconnaît les gens et pas du tout les choses.

Aveugle, aveugle. Est-ce cela qu'il est venu chercher dans cet hôtel somptueux alors que petit il venait y retrouver sa maman, tout heureux d'avoir un frère, des sœurs et presque un papa ?

Comme il va souffrir quand il saura la menace qui deviendra si vite une réalité, qui le préparera, qui le lui dira ? Elle, elle, il faudra qu'elle suive sur ce visage si tendrement aîné les signes de la guérison. Il faudra qu'elle choisisse l'instant où elle pourra porter le coup qui fera tant de mal. C'est affreux ! Vraiment tout courage l'abandonne, elle pense à la mort, quel égoïsme ! A-t-elle le droit de vouloir s'en aller quand son petit a tant besoin d'elle, maintenant, et pour si longtemps ?

Une porte qui se ferme avec bruit, des pas précipités : Pierre.

– Armande, vous m’attendez, je n’ai pu être là pour la consultation, quelles nouvelles, que dit le professeur ?

Elle ne fait pas un mouvement, elle n’en a plus la force, mais elle répond :

– Il est sauvé, il vivra, question de jours, la convalescence est commencée.

– Et maintenant que Michel est hors de danger vous n’en pouvez plus, la réaction inévitable, vous avez un visage effrayant. Il faut vous reposer, je l’exige, pensez à votre mari et à vos autres enfants.

Armande ne bouge pas.

– Ce n’est pas tout, ajoute-t-elle.

L’attitude de sa femme, le regard fixe, si douloureux, effraient Pierre plus que les paroles qu’elle vient de prononcer.

– Qu’y a-t-il, vous avez quelque mauvaise nouvelle à m’apprendre ?

– Oui, une affreuse nouvelle, affreuse. Michel est guéri, mais nous ne pouvons nous réjouir, car sa maladie, ce coup donné au bon endroit, avec tant de précision, ce coup qui devait le tuer, le laissera aveugle.

– Aveugle ! Pierre répète, comme s’il ne pouvait croire ce qu’il vient d’entendre, le mot terrible, le mot qui condamne.

– Aveugle, répète-t-il, c’est épouvantable. Comment une pareille chose peut-elle arriver ? Et vous n’avez pas permis que je fasse faire une enquête, vous vouliez ignorer le coupable, il fallait pardonner... Pardonner, c’est bien, mais on doit châtier d’abord. Je pense que cette fois vous serez de mon avis. L’enquête sera plus difficile à mener, à moins que Michel puisse nous donner des précisions.

Armande ne bouge toujours pas, les yeux fixes, les mains jointes, elle répond d’une voix brisée, c’est à peine si Pierre l’entend :

– Non, il ne faut pas rappeler à Michel la soirée, la bataille, la lutte, je veux qu’il oublie. Pourquoi lui apprendre la haine et pourrait-il ne

pas haïr celui qui, n'ayant pu le tuer, a fait de lui un malheureux ? Il vient d'avoir vingt ans, vingt ans !

– Ma pauvre amie, croyez-vous vraiment qu'on ne puisse rien essayer, les médecins, même les plus grands maîtres, se trompent, on peut encore espérer. Nous appellerons d'autres professeurs, ils tenteront peut-être une opération, que sais-je, il a vingt ans, à cet âge tous les espoirs sont permis.

– Non, répond-elle sans regarder Pierre, c'est inutile, si les médecins avaient eu un doute, ils ne m'auraient pas prévenu ! Ils ont été bons et pitoyables. Il faut dès à présent préparer Michel, dans peu de jours il réclamera la vérité. J'ai peur du mal que je vais lui faire, je souffre de sa souffrance, non de la mienne, et je crois que je n'aurai pas la force de lui dire ce que va être sa vie désormais. Je suis seule... seule.

Cette plainte bouleverse Pierre : depuis quatorze ans jamais il n'a entendu Armande se plaindre, elle était toujours douce et souriante. Quand il pensait à elle, quelquefois, pas souvent

(ses occupations ne lui en laissaient guère le loisir) il se disait que certaines femmes naissent dévouées, d'autres méchantes, et qu'il était heureux d'avoir rencontré sur son chemin, pour lui et les siens, une de celles semblent n'avoir dans la vie d'autre but que le bonheur des autres.

Qu'a-t-il donné, lui et ses enfants, à cette créature qui n'a vécu que pour eux, l'a-t-il seulement aimée, l'aime-t-il ? Pendant des années, son amour pour Colette a refoulé en lui tout sentiment tendre ; aimer, c'était oublier et il ne le voulait pas. Peu à peu la douceur d'Armande, son tact, son culte pour celle qu'elle remplaçait avaient aplani bien des choses, elle était devenue le compagnon, l'amie dont on ne peut se passer, « l'habitude ». Mais, ce soir, Pierre a conscience d'avoir accepté le dévouement de cette femme, le don total de sa vie, sans donner rien de lui-même. N'a-t-il donc été qu'un égoïste qui, pour s'absoudre, se réfugie dans un passé douloureux ? Il a honte, honte que sa femme ait pu dire près de lui qu'elle était seule. Il proteste avec une émotion qui l'étonne lui-même.

– Armande, vous oubliez qu’il y a longtemps, quatorze ans je crois, que j’ai adopté Michel, il est aussi un peu mon enfant. Je vous aiderai, nous tâcherons d’arranger sa vie pour qu’elle soit aussi douce que possible, et puis un autre nous aidera, un autre qui aime passionnément votre fils. Rappelez-vous le visage de Jean lorsqu’il nous l’a ramené, la douleur en avait fait un fou, il était incapable de nous donner un renseignement, il ne savait que répéter : « Il ne va pas mourir, mon Michel, mon petit Michel. » Et, depuis trois semaines, il ne quitte guère la chambre de son ami, quand il se décide à venir prendre ses repas, il me fait pitié. J’essaie de le consoler, il ne me répond pas, on sent que sa pensée est restée près du malade. Jean saura lui parler, vous verrez avec quelle douceur ce brutal le préparera. Vous ne l’en croyez pas capable. Vous vous rappelez l’enfant grossier et méchant qui cherchait toujours à vous faire de la peine, vous oubliez qu’il a pu changer et que ses défauts, qui vous ont fait souffrir, sont devenus des qualités. Vous pardonnerez, parce que Jean sera l’ami le meilleur, le plus tendre, le plus fidèle.

Le visage d'Armande est devenu si pâle qu'il semble que le sang ne circule plus dans cette face de marbre, c'est presque une morte qui est assise sur la banquette de bois au haut dossier.

Effrayé, Pierre la regarde, il ne comprend pas que cette femme vit une agonie et qu'elle a conscience de la vivre. Elle est la proie d'une révolte soudaine, elle est mère avant tout et ne peut supporter d'entendre l'éloge du meurtrier de son enfant. Elle va crier à cet homme qui depuis quatorze ans a accepté son dévouement et son amour, la vérité, une vérité qui, à son tour, va le faire souffrir. Pourquoi a-t-elle empêché Jean de parler, pourquoi lui a-t-elle ordonné de se taire avec une autorité que sa douleur lui donnait ? Pourquoi ? Elle aimait, elle se croyait assez forte pour pardonner. Mais non, elle s'est cru trop parfaite, la vengeance est là, quelques mots précis, et cet homme qui la regarde avec une pitié presque tendre va baisser la tête et, à son tour, savoir ce que c'est que de souffrir. Elle est prête à faire le mal, le tumulte de ses pensées la rend presque inconsciente, une seule idée est en elle : venger son fils.

Pierre, qui ne comprend pas ce silence, tient toujours les mains glacées, il les serre et, doucement, avec une affection respectueuse, il les porte à ses lèvres, les embrassant pour les réchauffer. Il ne sait que faire, il sent que cette femme n'est que douleur, tous les mots qu'il pourrait dire lui feront encore du mal.

Et voilà que ce geste affectueux, ces baisers apaisent la révolte qui grondait dans ce cœur maternel, la vengeance lui apparaît ce qu'elle est réellement : un sentiment affreux. Non, elle ne fera souffrir personne, elle ne veut pas que celui qu'elle a tant aimé, qu'elle aime encore ait honte devant elle. Elle lui rend son amour qu'elle avait cru pouvoir lui enlever. D'une voix qui n'a plus rien de terrestre, elle dit enfin, répondant à la demande que son mari lui a faite il y a un long moment :

– Oui, Pierre, je pardonnerai.

## XI

La convalescence de Michel s'achève ; demain il doit sortir. Pour reposer sa vue éprouvée par la maladie, le médecin a défendu qu'on ouvrît les persiennes. Demain il verra la lumière, le soleil, les arbres, les fleurs, les visages qu'il aime, demain il ne sera plus enfermé vivant dans une tombe.

Avec quelle impatience il vit cette dernière journée, la plus longue. Et pourtant toute sa famille cherche à le distraire. Marthe et Marie sont venues après le déjeuner voir leur Michel, ce Michel qu'elles ont eu si peur de perdre. Marthe était grave, plus grave peut-être que d'habitude et Marie, l'insouciant, n'était que tendresse.

Marthe lui a dit avec cette voix profonde qui donne de la valeur aux mots les plus simples :

– Michel, nous sommes tous si heureux de t'avoir gardé. Aussi, quoi que l'avenir te réserve,

il ne faudra jamais regretter d'être resté avec nous. Tu es notre frère chéri. Sans toi, il n'y avait plus ici de bonheur pour aucun de nous.

Et Marie a ajouté :

– Mon Michel, tu penseras toujours que ta poupée, comme tu m'appelais quand j'étais petite, t'aime tant, tant qu'elle ne trouve aucune comparaison pour te le faire comprendre. Mon Michel, maintenant, et quand je serai bien plus vieille, je ne saurai jamais me passer de ton affection. Tu es mon grand frère, mon conseiller, mon protecteur, et, n'étant pas sage comme Marthe, j'aurai toujours besoin d'être protégée.

Surpris, Michel n'a pas su remercier, et les jeunes filles étaient parties avant qu'il fût revenu de l'étonnement que ces paroles lui avaient causé.

Il n'a pas le temps d'y réfléchir, car sa mère, infirmière modèle, vient reprendre près de lui sa place habituelle. Elle s'assied dans la pièce sombre tout près de son fils, et elle, qui d'habitude parle peu, commence à lui conter les plus petits incidents de la vie familiale.

Marthe et Marie travaillent sans entrain, elle les croit fatiguées, elles ont besoin de repos, de changement d'air.

Michel approuve, les petites, il les appelle ainsi depuis bien longtemps, ont besoin d'air pur pour renouveler leur activité physique, c'est une théorie agréable. Pourquoi leur Mamie ne les amène-t-elle pas à Honfleur pour quelques jours, dans cette maison où, depuis tant d'années, les vacances les amènent ?

– Oui, je crois que nous devrions partir, mais cela m'ennuie de te laisser, tu n'es encore qu'un convalescent qui ne supporterait pas une imprudence.

Un rire plein de joie, de jeunesse, de confiance, la fait tressaillir.

– Convalescent ! Ah ! maman, tu te trompes. Je t'affirme, entends-tu, que je me sens aussi fort qu'avant mon accident, et si le médecin n'avait pas exigé ces dix jours de repos dans une chambre qu'il a fait transformer en cave, il y a longtemps que j'aurais repris tous mes travaux.

Quand je sortirai demain, la première chose que je vais regarder, c'est le ciel, il me semble que j'en ai oublié la couleur. Maman, je voudrais que demain le ciel fût un ciel de fête Après ma promenade je reviendrai grisé, j'ouvrirai alors le piano que tu as fait mettre dans cette tombe et le chant, qui sortira de mon âme de prisonnier, sera un hymne d'allégresse, de délivrance, de reconnaissance aussi pour ceux et celle surtout qui, par ses soins, m'a rendu à la vie, à la jeunesse, à la musique, à tout ce que j'aime. Maman, ce bonheur si proche m'étourdit, je suis à moitié fou.

Maman ne répond pas, l'ombre lui permet de se cacher, et pourquoi se cache-t-elle, puisque celui qui parle ainsi ne verra plus jamais aucun visage ?

Armande s'est imposé un délai de dix jours, elle voulait que Michel fût tout à fait remis pour supporter la douloureuse épreuve.

Les dix jours se terminent ce soir. C'est aujourd'hui que Michel va connaître la vérité. Il n'est plus possible de le tenir enfermé dans une

chambre qu'il croit obscure.

Dans la grande pièce où les quatre enfants ont été si joyeux, Marthe et Marie attendent avec anxiété l'appel de leur Mamie. Elles veulent embrasser Michel dès qu'il saura. Leurs jeunes cœurs rêvent de se dévouer, elles promettent des choses qu'elles ne tiendront pas, avec une sincérité qui sera pleine de tendresse.

Pierre est dans son bureau. Armande a voulu être seule avec son fils ; il a respecté ce désir, mais il n'a pas quitté la maison, sachant que sa présence était, pour la mère douloureuse, un réconfort. Sa pensée est près de cette compagne qui a été si bonne pour lui et qu'il n'a pas assez aimée. Il écoute, lui aussi, le moindre bruit, prêt à répondre à un appel. Et Jean, que fait-il, où est-il, a-t-il quitté cette maison où l'angoisse rôde, a-t-il déserté le jour où sa victime va souffrir plus encore qu'elle n'a souffert ?

Non, Jean est là, comme un malfaiteur qui se cache, il se tient contre la porte de la chambre de Michel ; haletant, il écoute, prêt à faire n'importe quelle folie.

Et, dans la pièce où, tout à l'heure, le jeune homme criait son bonheur et la longueur de l'attente, le silence s'est fait. Michel se lève et, à tâtons, il s'approche de ce fameux piano qu'il ne veut pas toucher avant qu'il y ait, autour de lui, de la lumière. D'une main sûre il l'ouvre, puis, nerveux, un de ses doigts s'abat sur une touche ; un son pur trouble le silence.

– Il est juste, s'écrie-t-il, c'est parfait, tout est prêt pour la fête.

Et pour dire quelque chose, car il faut bien parler, Armande ne veut plus attendre, elle demande :

– Quelle fête ?

De nouveau la voix joyeuse, cette voix qui la torture, lui répond :

– Maman, as-tu donc oublié que c'est demain que tu ouvres la porte de la cage et que l'oiseau s'envole. Mais tu ne te réjouis pas avec moi, je te sens triste, on dirait que tu as peur que l'oiseau parti ne revienne plus.

– Michel, mon enfant !

– Oui, ton enfant auquel tu ne veux pas sourire. Je ne puis voir ton cher visage, mais je le devine soucieux ; dans ta voix il y a de la peine, une peine que tu as envie de me dire ; mais tu n’oses, car tu crains que ma joie ne la comprenne pas. Maman, veux-tu que je la devine, autrefois je savais toujours te consoler. Voyons, est-ce qu’il s’agit encore du méchant qui si souvent t’a fait pleurer ? Tu ne réponds pas, sûrement Jean en est la cause. Je ne puis comprendre ce désaccord, il est violent, mais si bon. Si tu savais comme il est gentil pour moi, quand tu es là, il se tait, on dirait qu’il a honte de montrer sa tendresse, mais dès que nous sommes seuls, tu ne peux t’imaginer le compagnon qu’il devient. Il est gai, il sait tout, il raconte avec une verve qui n’appartient qu’à lui, il me charme comme il charmera n’importe quel auditoire, et pour l’humble auditeur que je suis, il ne se ménage pas. Quand il est là, le temps passe vite, j’oublie la chambre obscure, la prison, il me transporte où il veut. Quel beau don que la parole ; Jean, crois-moi, est un futur maître du barreau.

Avec une rancune qu’elle ne peut dissimuler.

Armande répond :

– J'en ai peur.

Vivement, Michel proteste :

– Maman, c'est toi, si bonne, si indulgente pour tous, qui juges avec tant de sévérité mon pauvre Jean. Il faut qu'il t'ait profondément blessée, car je t'ai toujours vu l'excuser.

Armande se reprend et essaie de s'expliquer :

– Ce sont ses opinions qui m'effraient, si son père...

– Ses opinions ! Ah ! maman, s'il n'y a que cela pour t'inquiéter, je vais te rassurer. Par curiosité, orgueil, désir d'être d'un parti nouveau, Jean a été chez nos ennemis, il y a trouvé installés la haine, la paresse, le désordre et le désir, qui est une loi, de s'approprier le bien des autres. Jean n'y est pas resté. Tu peux dire qu'il n'est pas toujours facile, mais tu sais qu'il est un honnête homme... Il paraît que, chez ces gens-là, l'honnêteté est un mot qu'on ne connaît pas. Et puis tu oublies que c'est un de ceux qui se promènent avec le drapeau rouge qui m'a frappé.

Crois-tu qu'il puisse pardonner à ces gens qui, prêchant la guerre civile, ne se soucient pas des victimes qu'elle peut faire ! Maman, tu es injuste pour Jean.

Encore une fois, le silence se glisse dans la chambre close ; Armande ne sait que dire et Michel nerveux, irritable, en veut à sa mère de sa méfiance vis-à-vis de Jean, ce Jean qu'il aime comme s'il était un frère de chair et de sang.

Un long moment passe ; en grand enfant qu'il est encore, Michel boude, et Armande se dit que maintenant elle ne peut plus tarder, qu'il faut qu'elle parle. Lorsque cinq heures sonnera à la pendule (elle s'accorde ce dernier délai) elle préparera Michel à trouver demain, quand il sortira de cette chambre, la nuit autour de lui.

Armande attend. Impitoyable, le balancier continue à marcher et le cœur de la mère bat avec une force douloureuse.

Les cinq coups résonnent dans la pièce silencieuse. Pour Armande, ces cinq coups sont un glas. C'est fini, jamais Michel ne rira comme il riait tout à l'heure, insouciance, confiance, joie,

des sentiments qu'il ne connaîtra plus. Allons, il faut parler et aucun mot ne vient à si pensée ; tous ceux qui se rapprochent de la vérité sont des mots cruels, des mots qui feraient du mal.

– Mon petit...

Cette appellation d'autrefois, ce nom de tendresse dit par une voix pleine de sanglots, amène Michel aux genoux de sa mère.

– Écoute-moi... Il faut que je te dise quelque chose. Tu as deviné, j'ai beaucoup de peine...

– Ah ! je le savais bien ! s'écrie Michel vivement, tu ne peux rien me cacher, et s'il faisait clair ici...

– Je vais... je veux... je dois te parler de cette peine, car, mon petit, mon enfant chéri, c'est toi qui en es la cause.

– Moi !

– Oui, je crains, j'ai peur que tu ne te rendes pas compte que tu as été malade, très malade. Tu devais mourir, mon Michel, et c'est un miracle que tu sois resté parmi nous avec un cerveau lucide. Te vois-tu privé pour le restant de ta vie

de ton intelligence, de ce don que Dieu a mis en toi et qui peut-être s'appellera un jour : génie ! Cette hémorragie, cet affreux traumatisme, devait t'enlever l'ouïe. Te vois-tu sourd, ne pouvant plus entendre la musique et toutes ces harmonies, la nature que les musiciens savent si bien capter ! Michel, Dieu t'a épargné, mais il te demande... un sacrifice... tu dois te résigner... accepter l'épreuve. Michel, mon petit, tes yeux ne sont pas guéris, et demain tu ne pourras voir comme tu l'espérais, la lumière, le ciel, les fleurs et les visages de ceux que tu aimes.

Les mains du jeune homme ont saisi celles d'Armande et les serrent avec une violence dont il n'est pas maître,

– Qu'est-ce que tu dis ? Je ne comprends pas. Il va falloir continuer à vivre ici, privé de tout, et pendant combien de jours encore ? Non, ce n'est pas possible, je deviendrai fou si cela doit durer.

– Il n'est pas question de vivre ici, demain tu pourras sortir ; mais, pour toi, mon enfant chéri... pendant quelque temps encore toutes les pièces seront sombres. Il faut que tu aies de la patience,

tes pauvres yeux ne pourront voir la lumière, ils sont malades, très malades.

Michel se dresse et, les bras étendus devant lui, il crie :

– Maman... maman... que dis-tu ? aveugle ? Oh ! non, ce n'est pas possible, ce serait trop affreux !

Armande s'est levée et cherche à saisir son fils, qui se dirige en courant vers la fenêtre. Le jeune homme la repousse brutalement et d'une main aussi sûre que s'il voyait, il arrache les rideaux, ouvre la croisée et pousse les volets.

– Ah ! s'écrie-t-il, je comprends pourquoi vous fermiez ces fenêtres avec tant de précaution. Il fallait mentir à l'aveugle, gagner des jours, le voir bercer avec des illusions, des mensonges, et lui parler de convalescence, de guérison, de patience. Et je vous ai écoutés, je vous ai crus ; et maintenant que vous ne pouvez plus me tenir en prison, tu m'avertis que toutes les chambres pour moi seront sombres. Allons, avoue, dis-moi donc la vérité, dis-moi ce mot que tu n'as pas osé prononcer ; crie-le, il te fera autant de mal qu'à

moi. Ton fils n'est plus qu'un aveugle, un aveugle, entends-tu ? Qu'attendez-vous pour lui offrir un chien ou un infirmier qui ne le quittera plus ? As-tu pensé à ce que serait ma vie d'infirmier ? Crois-tu que je vais l'accepter ? donne-moi un revolver ou une trop forte dose de véronal et n'en parlons plus !

Un secours vient ; la porte s'ouvre doucement, comme si celui qui l'ouvrirait hésitait à entrer. Si léger qu'ait été le bruit, Michel le perçoit et, furieux, demande qui est là ?

– Jean.

– Ah ! tu arrives bien, mon cher, je vais t'apprendre une nouvelle que probablement tu connais déjà. Je suis aveugle, aveugle, tu entends. J'attends des compliments de condoléance, c'est l'usage, seulement c'est le mort qui les reçoit lui-même ! Très drôle, n'est-ce pas ?

– Michel !

– Tu ne me reconnais pas. Le doux Michel, comme mes sœurs m'appellent, fût devenu une brute qui va chercher l'oubli, la consolation dans

n'importe quel plaisir. Ne comptez pas me faire vivre comme un saint, je n'ai aucune des qualités requises pour cela.

– Michel, est-ce que tu voudrais m'écouter et penser que ta maman est là ? Si tu pouvais la voir, mon petit frère, comme je la vois, tu ne dirais plus d'aussi méchantes paroles. Elle est contre le mur, si pâle, que j'ai peur. De ses yeux tombent de grosses larmes ; ses mains, ses pauvres mains qui t'ont bercé, caressé, soigné, sont crispées comme si on la torturait, et c'est toi qui la tortures. Michel, aie pitié d'elle. Rappelle-toi sa tendresse, sa bonté ; rappelle-toi qu'il n'y a qu'un coupable, c'est celui qui t'a frappé. Celui-là, Michel, s'il pouvait te parler, te dirait : « Pardonne-moi d'abord le mal que je t'ai fait, pardonne-moi. » Mais quand tu auras prononcé ce mot qui absout, il faut que tu saches que ta souffrance, ton infirmité si douloureuse, a sauvé un être, une âme ! Celui qui t'a frappé, Michel, je le connais ; il était perdu, parti pour faire un de ces inutiles qui marchent sur tout, principes, famille, traditions, patrie. L'ambition le dévorait, l'orgueil était son maître. Et maintenant il est

humble, plein de tendresse, désireux de l'aider à porter ta croix, et sera toujours près de toi. Le camarade, l'ami, le secrétaire fidèle ; car tu vas travailler, Michel, tu vas reprendre cette musique qui a été la joie de ton enfance et qui sera la consolation de ta jeunesse. N' imagine pas, surtout, que tu ne sauras plus créer, tout ce qui chantait naguère en toi chantera encore. Tu vivras de souvenirs, de regrets aussi, je le comprends bien ; mais les chants en seront plus poignants, plus humains. Tu bouleverseras des êtres, tu les consoleras, et quand nous ne serons plus que des ombres entrées dans le passé et l'oubli, ton nom sera respecté et ta musique continuera à chanter pour l'humanité. Pleure, Michel, non pas sur toi et sur tes yeux clos, pleure en pensant à celui qui a fait le mal et qui ne se consolera jamais. Pleure en songeant à ses remords, à ses regrets ; pleure en te disant que pour lui il n'y aura jamais de repos, de bonheur, et que tes larmes, ta révolte, tes cris de souffrance l'ont marqué pour toujours.

## XII

À Honfleur, la maison que les enfants appellent la maison des vacances, a été ouverte plus tôt que de coutume ; dès juin, toute la famille s'est installée, Marthe et Marie suivent leurs cours par correspondance. Michel essaie de s'habituer à sa nouvelle vie. Il erre dans les pièces, tâtant les murs, les objets, tâchant de s'accoutumer à la nuit qui toujours l'entoure. Les journées sont longues ; si pour faire plaisir à Jean il a rouvert son piano, aucune mélodie n'est venue chanter en lui, toute inspiration est morte.

Jean ne quitte pas l'aveugle. Sa carrière d'avocat, ses ambitions, tout cela c'est le passé. Sa vie actuelle est une expiation, il l'accepte avec courage.

Armande est la mère douloureuse. Toujours douce et bonne pour ses belles-filles, elle ne peut supporter la présence de Jean. Son visage trahit la

détresse qui est en elle, elle n'a pu pardonner, et elle souffre de voir que Michel ne peut se passer de Jean. Jean est le protecteur, le consolateur, l'ami qui arrive à distraire et qui est toujours écouté.

Très pris pas sa haute situation, Pierre vient rarement. Il n'a pas deviné le drame qui a bouleversé sa famille, il est plein de tendresse, de pitié pour ce Michel qu'il aime et qui ne méritait pas une pareille adversité. Il admire son fils, il en est fier. Jean se révèle ; il a une nature dont on peut tout attendre. Qui aurait soupçonné que ce brutal pouvait être si doux ? Qui aurait cru que ce jeune homme, ivre de plaisir, de jeunesse, serait devenu le compagnon d'un aveugle, s'efforçant de lui faire oublier son infirmité ? Pierre aime Jean davantage depuis qu'il l'a vu si bon.

Aujourd'hui, la maison qui pendant des semaines a été silencieuse, paraît s'éveiller d'un long sommeil. De bonne heure, Marthe et Marie sont dans le jardin ; elles cueillent les roses de septembre, ces roses si parfumées, les derniers hortensias, les asters, elles veulent mettre des

bouquets dans toutes les pièces.

Aujourd'hui, c'est presque un jour de fête ; papa vient passer quelques temps et amène Armelle qui arrive d'un long voyage avec ses parents. Papa et Armelle : deux grandes joies !

Pour les jeunes filles, l'été a été bien monotone ; Armande exigeait qu'elles sortissent : tennis, pêche, golf, elles devaient aller partout, comme autrefois, mais il leur manquait ceux qu'elles appelaient « les garçons », et ces garçons-là étaient les animateurs de tous les plaisirs. Elles revenaient de ces distractions si tristes, qu'Armande à la fin leur avait permis de rester dans le jardin avec l'aveugle et son compagnon. Quelquefois, rarement, la verve de Marie se réveillait et on voyait le visage pâle de Michel, ce visage qui avait l'impassibilité du marbre, tressaillir ; ses lèvres esquissaient un sourire si douloureux que Marie se taisait et Marthe devait finir la phrase commencée.

La prochaine arrivée de papa et d'Armelle faisait revivre les dix-sept ans des deux sœurs ; en cueillant des fleurs dans ce jardin que

septembre paraît de toutes les grâces, elles avaient des visages gais d'enfants heureuses.

Marie disait :

– Que de choses Armelle a à nous conter ! Quels beaux voyages elle a faits : l'Afrique et l'Angleterre, deux pays où je me promène toujours.

– Voilà six mois que nous ne l'avons pas vue, quelle joie de la revoir !

– C'est vrai, elle est partie peu avant l'accident de Michel. Il me semble que des années ont passé depuis ce jour-là. Nous avons vieilli, Marthe ; je ne peux pas très bien l'expliquer ce qui s'est passé en moi, mais il me semble que je ne rirai plus jamais comme je riais avant. Je m'imaginai que dans notre maison luxueuse, protégés par nos parents, rien de malheureux ne pouvait arriver à l'un de nous ! Je ne pensais qu'à m'amuser, j'ai bien changé.

Marthe regarde sa sœur dont le visage mutin a des fossettes qui ne demandent qu'à rire : elle répond gravement :

– Je crois que ta gaieté est seulement endormie ; si Michel allait mieux, elle se réveillerait bien vite.

Et Marie, en admirant des roses, avoue :

– Tu as raison, Marthe la Sage, et puisque je te dis tout, je vais me confesser, parfois j’ai tellement envie de rire que je vais au bout du jardin, là où jamais personne ne vient et face à la mer je ris sans cesse, je ris pour m’entendre rire. C’est bête, mais je me rends compte quelquefois que je suis encore une petite fille, et pourtant j’ai dix-sept ans depuis un mois !

– Quelle vieille dame !

– Non, mais le changement dont je t’ai parlé.

Tout en revenant vers ta maison, Marthe dit :

– Une autre aussi est bien changée.

– Mamie.

– Oui, je ne la reconnais plus. Quel pauvre visage !

– Papa va lui trouver mauvaise mine.

Marthe, tristement, répond :

– S'en apercevra-t-il ?

À la fin de la journée qui a été belle et chaude, Armande et les enfants attendent leurs hôtes sur la terrasse. Michel a bien voulu sortir. Souvent, pour fuir les siens, il dit que le moindre vent lui fait mal à la tête ; il ne se résigne pas et tous les soins, toute la tendresse de sa mère et de Jean n'ont pu calmer la révolte qui est en lui. Il n'accepte pas son malheur, il cherche, il veut connaître la raison de la douleur humaine. C'est un enfant qui souffre et qui oublie que la terre n'est qu'un passage.

Comme Michel ne parle pas et que souvent les conversations l'irritent, tout le monde se tait ; Marthe dessine et Marie lit, Armande tricote et Jean tient un livre. La même pensée rôde parmi ces êtres qui se chérissent.

Armelle n'a pas vu Michel depuis son accident, elle était partie quand il a été blessé. C'est par lettre qu'elle a su, par lettre qu'elle a partagé leur angoisse. Que va-t-elle dire en voyant le visage immobile de Michel si différent

de celui qu'elle a connu ?

Une corne perçante, le bruit d'un moteur Marie qui, en bondissant, renverse deux chaises, annoncent l'arrivée de la jeune amie et du maître de la maison. Brusquement, Michel s'est levé ; que va-t-il faire ? Se dirigera-t-il vers le jardin en cherchant la route avec une canne ? Non, sa jeunesse orgueilleuse n'admet pas cette déchéance. Il attendra assis, il n'est plus qu'un malade qui a toutes les permissions. Et il retombe lourdement sur le siège qu'il avait quitté :

– J'ai droit aux hommages comme un vieillard.

Armande détourne la tête pour ne pas regarder Jean.

Voici Armelle, Marthe et Marie ; le joli trio !

Armelle quitte ses compagnes et, après avoir salué Armande, s'approche des garçons ; l'un est debout, l'autre assis.

Armelle serre la main de Jean sans le regarder, elle fixe avec douleur le visage de l'aveugle qu'elle ne reconnaît pas.

D'une voix tremblante, qui voudrait être joyeuse, elle dit :

– Michel ! ah que j'avais hâte de vous retrouver ! J'ai eu si peur quand je vous ai su malade, et j'étais au bout du monde, pas moyen de revenir ! Et pourtant, dans les statuts de notre association, l'association des cinq, vous rappelez-vous, il était dit que nous devons toujours être ensemble quand une épreuve atteindrait l'un de nous. Et cela a été une bien douloureuse épreuve. J'ai eu tant de peine, Michel, tant de peine pour vous ! Vous le savez, n'est-ce pas ?

La voix tendre, l'émotion sincère ont apaisé Michel ; il répond :

– J'en suis certain ; mais c'est affreux, Armelle, affreux de ne pas vous voir.

Et la jeune fille s'efforce d'être gaie.

– Ne le regrettez pas, Michel, je suis en ce moment une affreuse moricaude. Je reviens d'Algérie, j'ai la peau d'une Arabe et tes cheveux d'une Anglaise. Je préfère que vous vous souveniez de mon visage de Parisienne.

Un vague sourire effleure les lèvres de l'aveugle et, tristement, il murmure :

– Je m'en souviens.

Armelle se tait : elle ne sait plus ce qu'elle doit dire ; elle ne peut détourner ses regards du visage de Michel, et son émotion est telle qu'elle a peur de se mettre à sangloter devant ses amis qui ont déjà tant de peine. Elle est venue pour les égayer, les consoler, et il lui semble tout à coup que la gaieté est un mot qu'on ne doit plus prononcer devant eux.

Une demi-heure après, autour de la table, les visages ont repris leur expression habituelle, et aucun ne trahira plus son émoi. Les voyages d'Armelle sont un sujet inépuisable ; la jeune fille conte bien et, comme elle sent qu'elle amuse, qu'elle distrait ses amis qui depuis des mois n'ont vécu qu'avec la même pensée, on n'entend qu'elle.

– C'est beau l'Afrique, écrasant de beauté ; mais la baie d'Alger si réputée, les montagnes, les oasis, les mosquées, les ruines des vieux palais, tout ce qui a été tant décrit, ne vaut pas un

petit village de France. Moquez-vous de moi, monsieur l'avocat, mais quand j'ai aperçu les falaises grises de Marseille, quand j'ai mis le pied sur la passerelle, j'ai eu envie de crier de toutes mes forces : « Bonjour, France ! » Mais maman était à côté de moi et les snobs des premières classes qui nous entouraient. Ils n'auraient pas compris, je me suis tue.

Marie est si joyeuse qu'elle applaudit :

– Armelle, j'aurais voulu être avec toi pour réveiller le patriotisme de ces Français d'occasion. Et, avec un soupir, elle ajoute :

– Ah ! si un jour papa pouvait être ruiné un tout petit peu, comme ce serait amusant !

Tout le monde rit et le dîner étant fini, Armande se lève. Prévenant comme d'habitude. Jean se trouve près de Michel et le conduit dans le salon ; les jeunes filles suivent, gaies, pleines d'entrain. Pierre dit à Armande :

– Si nous laissons les enfants seuls, ils n'ont guère besoin de nous et j'ai envie de silence. Il doit faire bon sur la terrasse. Ce sont les derniers

beaux soirs, voulez-vous que nous profitons de celui-là ?

Armande est toujours de l'avis de Pierre : ils s'installent dans de confortables fauteuils. La nuit est superbe, le ciel plein d'étoiles, et la mer ressemble à un lac : seules, quelques petites vagues viennent battre le mur de pierre qui soutient la terrasse.

Pierre désirait du silence, il est satisfait, aucun bruit ne vient troubler son repos. Il travaille beaucoup, il est fatigué, et son cerveau ce soir est particulièrement las. Depuis combien d'années ne s'est-il pas reposé ?

Pendant les vacances des enfants, il venait quelquefois à Honfleur, il arrivait un soir, partait le lendemain, travaillant dans l'auto, ayant toujours des préoccupations si graves qu'il ne jouissait pas de ces heures de liberté. Aujourd'hui, il se rend compte qu'il a trop demandé à son cerveau et que la machine humaine est une machine qui, comme les autres, a besoin d'être ménagée. Cette fois, il se reposera. Lettres, téléphones peuvent l'appeler ; il

ne partira pas, il restera près de sa femme et de ses enfants. C'est chose décidée.

– Armande, dit-il, savez-vous que j'ai l'intention de rester ici au moins une dizaine de jours, plus, si c'est possible ?

– Cette décision surprend la jeune femme.

– Vous n'êtes pas malade ? s'écrie-t-elle, inquiète.

– Non, dit-il en riant, fatigué seulement, et puis je désire rester près de vous et de mes enfants.

– Moi, mon pauvre ami, je ne suis plus une compagne agréable ; mais les enfants ont besoin d'être distraits, ils seront bien contents de vous garder quelque temps.

– Les enfants, les enfants, vous ne pensez qu'à eux ! Ils ont Armelle qui se chargera mieux que moi de les distraire. Mais vous, Armande, je crois que ma présence vous fera du bien. Vous êtes toujours seule avec votre peine ; pour ne pas attrister ceux qui vous entourent, vous essayez de la dissimuler, alors vous avez un pauvre visage

qui fait pitié. Marthe m'a dit tout à l'heure, d'un ton de reproche :

« Papa, as-tu remarqué comme Mamie a mauvaise mine ! Il faudrait la soigner, elle ne s'est pas remise depuis l'accident de Michel.

« Les yeux de Marthe disaient encore bien d'autres choses que son respect, vous leur avez appris à en avoir, lui interdisait de dire ; mais ces choses je les ai comprises. Armande, il faut me parler de votre chagrin, il faut vous souvenir qu'une croix est moins lourde quand on est deux à la porter.

« Vous ne répondez pas, je crains que vous n'ayez aucune confiance en moi. Donnez-moi votre main ; ah ! comme elle est brûlante, crispée, douloureuse ! Vous souffrez plus que vous ne le direz jamais. Vous ne pouvez accepter le malheur de votre enfant, l'enfant de votre chair, et vous avez peur, je le devine, d'arriver à être jalouse de ceux qui sont près de lui, vos enfants d'adoption, ces enfants pour qui vous avez tant fait et qui continuent à avoir toutes les joies dont votre fils est privé. Armande, est-ce que je n'ai pas deviné

le mal qui est en vous ?

« Moralement, j'en suis certain, Michel guérira ; il avait un cœur pareil au vôtre, et, quand il se rendra compte à quel point il fait souffrir ceux qui l'aiment et qui ne sont pas responsables du malheur qui l'a frappé, il ne voudra pas que tant de jeunes vies et la vôtre, mon amie, soient aussi tristes. Il oubliera, vous verrez, il oubliera. Nous sommes à la période terrible d'accoutumance : dès qu'il est seul, il se heurte partout, il a l'angoisse que donne l'obscurité, cette angoisse qui vous prend à la gorge et qui devient le pire des supplices quand on pense qu'elle est éternelle. Mais Michel est un artiste, la consolation viendra par son art. Quand il pourra travailler de nouveau, quand il se rappellera ses ambitions d'enfant, – vous souvenez-vous qu'il était, à six ans, jaloux de Mozart ? – il créera des œuvres qui, nées de sa souffrance, feront de lui un musicien de génie. Michel sera un enfant dont un jour vous serez fière, et moi, à mon tour, je vous envierai.

Armande murmure :

– Vous êtes bon, merci.

Ils se taisent ; Pierre a parlé avec tout son cœur, toute sa sincérité, il est certain d'avoir été compris, et que ses paroles ont fait du bien. La main de la jeune femme, qu'il a gardée dans les siennes, n'est plus crispée ; elle s'abandonne, elle se réfugie dans cette étreinte qu'elle sent forte. Pierre ne pense qu'à elle, il l'aime plus qu'il ne l'a jamais aimée, et malgré lui voilà qu'il se souvient du passé.

Il y a bien longtemps, des années, ils ont été, par une nuit aussi douce, aussi belle, sur cette même terrasse, l'un près de l'autre. Elle était jeune, charmante, toute prête à donner son cœur, et lui qui ne pensait qu'à celle qu'il avait perdue, a repoussé l'offrande qu'on lui présentait. Il se rappelle qu'il avait été tenté de l'accepter, et, pour se punir, d'une minute d'oubli qu'il qualifiait de faiblesse, il a fui lâchement, sans revoir cette femme trop jeune et trop charmante.

Ce soir-là. Armande a dû souffrir, moins qu'à présent ; mais, si elle avait été très heureuse, très aimée, aujourd'hui cet amour serait un refuge et

elle ne voudrait pas souffrir seule. Pierre, mécontent de lui, est très malheureux.

Et voilà que, venant de la maison, une musique douce parvient jusqu'à eux. Armande tressaille : depuis son accident jamais Michel n'a joué à cette heure. Quand pour faire plaisir à Jean il travaille un peu, c'est le matin, comme un écolier qui se débarrasse de sa tâche. Gammes, exercices, études, la corvée de l'élève. Ce soir, c'est autre chose. Ce chant que la mer accompagne en sourdine est un chant d'abord douloureux, puis il devient gai, il y a dans cette plainte parfois de l'allégresse, une allégresse pieuse et qui n'ose être triomphante.

Armande n'a jamais entendu cette musique : quel est le musicien qui a le don de l'émouvoir ainsi ? Elle tremble, elle a peur.

Un bruit de pas, une ombre dans la nuit, une voix haletante ; c'est Jean.

– Papa, madame, vous l'entendez, Michel est sauvé ; il compose, c'est pour Armelle, elle a voulu quelque chose pour elle, une chanson... le retour...

## XIII

Le jardin de la villa retentit de cris de joie. Les enfants sont au tennis et jouent avec une ardeur qu'une belle journée de septembre favorise. Jean et Marie ont pour adversaires Marthe et Armelle, et les joueurs étant de force presque égale, la lutte est amusante. Jeunes, souples, élégants, les quatre attendent ou bondissent pour recevoir la balle.

– Mais c'est l'heure du thé ! s'écrie Armelle ; je suis sûre que Michel nous attend !

Ils se dirigent vers la terrasse où le goûter est servi. Partis en auto depuis le matin, Armande et Pierre ne doivent revenir que pour le dîner, les enfants sont donc les maîtres de la maison.

Tout en servant, Marthe dit :

– Michel oublie l'heure, comme autrefois.

– C'est bon signe, répond Jean : du reste, il n'a plus le même visage. Vous avez fait un miracle,

Armelle, et si notre affection pouvait encore grandir, je vous dirais que vous nous êtes encore plus chère ; approuvez, mesdemoiselles.

Les demoiselles approuvent avec enthousiasme ; mais Armelle, le visage plus coloré que d'habitude, n'accepte pas ces compliments.

– Je n'ai rien fait, je n'ai su qu'être maladroite. Rappelez-vous mon arrivée, notre rencontre, mon émotion, j'ai dit des choses qui n'avaient aucun sens. Pauvre Michel ! c'était affreux de le retrouver ainsi ! Ah ! ce visage ! Je ne voulais pas le regarder, malgré moi, mes yeux ne pouvaient le quitter. Jusque-là, je n'avais pas compris votre peine ; depuis, je peux dire que je l'ai complètement partagée.

– Chère Armelle, fait Marthe avec un sourire.

– Ne nous attristons pas, s'écrie Marie ; nous avons assez pleuré, tout va bien, notre musicien a repris sa musique et je suis sûre qu'il est en train de composer une œuvre qui fera de lui un immortel. Me voyez-vous sœur d'académicien ? Ma foi, je ne serais pas plus mal qu'une autre.

Quel malheur que nous ne portions pas le même nom, nous ne profiterons jamais de sa gloire, et la gloire c'est une dame capricieuse avec laquelle j'aurais aimé vivre. Mes enfants, levez-vous, voilà le futur maître.

Doucement, en hésitant à chaque pas, cherchant le chemin avec sa canne, Michel vient. Il ne se doute guère qu'on le regarde. Courbé comme un vieillard, il se penche vers la terre qu'il ne voit plus et qui est pour lui pleine de pièges. Parfois il s'arrête et sa main libre s'assure, si devant lui, il n'y a aucun obstacle. Cette méfiance, et cette crainte, cette hésitation douloureuse, et les quatre, si gais tout à l'heure, sentent qu'ils ne pourront plus rire.

Armelle, qui est près de Jean, murmure :

– Regardez, c'est terrible, et il a notre âge. Pauvre garçon ! Je ne peux croire qu'il sera toujours ainsi. Jean, ce n'est pas juste : Michel était le meilleur de nous ; pourquoi est-ce lui, plutôt qu'un autre ?

Brusquement Jean se lève et, pour mettre fin à cette scène qui est pénible, il se dirige vers

l'aveugle.

– Nous t'attendions, Michel, et nous trouvions que tu tardais : mais, comme tu avais défendu qu'on te dérangeât, personne n'a osé se risquer dans la tanière de la bête.

Avec un sourire qui éclaire son visage sans lumière, Michel répond :

– La bête est contente, elle a bien travaillé.

Et pendant qu'on l'installe et qu'on lui sert à goûter, il explique :

– Aujourd'hui, tout allait bien ; j'avais laissé ma fenêtre ouverte et, pour la première fois depuis mon accident, j'ai compris que l'été était venu, j'entendais vos rires, vos cris joyeux : ils étaient l'accompagnement que la nature en fête réclamait. Je revoyais le jardin tel que je l'ai connu. Septembre, c'est le mois de son apothéose. Les dernières roses si parfumées, je les ai vues, car je les ai senties, et puis je n'ai plus entendu que le murmure de la mer, et c'était ce murmure-là que je voulais écouter. Je crois, oui, je crois que j'ai bien travaillé. Armelle, vous qui

n'aimez pas les paresseux et les inutiles, vous serez contente. Vous qui savez si bien gronder ceux qui ont reçu de Dieu le don que vous appelez divin, vous ne gronderez plus ; car, si je continue à travailler ainsi, je crois que cet hiver, Jean, c'est lui qui s'en charge, pourra proposer au chef d'un de nos grands concerts une suite que j'appelle définitivement : « Le Retour. »

– Bravo ! Michel ! s'écrie Marie, je parlais de gloire quand tu es arrivé, c'est un présage. Cette année, toute la famille va devenir une illustre famille. Attention à nos gestes, à nos paroles, à nos actions ; à partir d'aujourd'hui, je deviens l'historien du maître, et, pour être certaine d'avoir une petite personnalité, je commence par peindre les sœurs de l'illustre artiste, ses muses, quand il n'en a pas d'autres.

– Folle ! s'écrie Jean.

– Folie peut-être, répond Marie, mais j'ai la faiblesse d'aimer ma folie. Crois-tu, monsieur l'avocat, que la vie est toujours drôle ! Je soupçonne depuis quelques temps surtout, qu'elle réserve de ces surprises qui n'ont rien d'agréable.

Alors pour lutter contre ces surprises il faut avoir en soi quelque chose qui ne meurt pas, qu'on ne peut atteindre, un grain de folie ou beaucoup de courage, de gaieté, de forces morales, appelle cela comme tu voudras.

– Tu as raison, Marie, approuve Armelle ; que de fois, pendant les mauvais jours que nous venons de traverser, j'ai songé à ton grain de folie ! Je m'efforçais de prendre avec bonne humeur les plus gros ennuis. Quand nous avons dû quitter Paris, l'hôtel où je suis née, en y abandonnant tout ce qui avait été notre bien et qui appartenait désormais aux créanciers, j'ai failli pleurer. Et puis, j'ai pensé que la vie pouvait être longue et moins désagréable, et qu'il fallait réserver mes larmes pour une autre circonstance. J'ai eu raison, et tout s'est bien arrangé. Dieu aide ceux qui s'aident, j'en suis convaincue.

– Garder votre confiance, s'écrie Jean, mais je ne la partage pas. Que de pauvres êtres ont travaillé toute une vie sans jamais réussir ! On les glorifie, quand ils sont morts, mais vivants ils meurent de faim.

– Sceptique, fait Armelle.

– Désabusé, dit Marthe.

– Ennuyeux surtout, conclut Marie, ennuyeux comme un jour de pluie. Est-ce que tu as le droit d’être aussi morose ? Regarde devant toi : la mer est bleue, si bleue qu’on ne sait où le ciel commence. Peut-on voir rien de plus joli que ces petits bateaux avec leurs voiles blanches qui sortent du port, escortés par les mouettes ? Regarde le jardin : c’est un bouquet qui embaume ; enfin, regarde-nous : ne trouves-tu pas que nous en valons la peine ? Ce matin, un monsieur, pas très bien élevé, mais charmant, est passé près de nous et, un peu sans-gêne, nous a dévisagées : « Mazette, a-t-il dit, les trois jolies filles ! » Je n’ai pas souri, Armelle et Marthe m’auraient grondée, mais mentalement j’ai envoyé au monsieur mal élevé un grand merci. Jean, quand il fait si beau et qu’après tant de vilains jours nous sommes tous réunis, nous ne devons avoir que des pensées joyeuses. L’association des cinq, m’approuvez-vous ?

– À l’unanimité, petite sœur, dit Michel. Ta

voix rieuse m'a fait voir la mer, les barques, le jardin embaumé et les trois jolies filles, j'ai le désir d'emporter ce souvenir dans ma tanière. Jean, donne-moi ton bras, je veux travailler, j'ai devant moi encore quelques heures dont je désire profiter.

Avant que Jean ait fait un mouvement, Marie s'élance ;

– Voici ta muse, Michel ; c'est elle qui réclame cet honneur.

Et, adroite, tout en bavardant, elle emmène l'aveugle. Marthe, qui remplace sa belle-mère, va, dans la maison, donner quelques ordres ; Armelle et Jean restent seuls sur la terrasse.

Ils se taisent, ils regardent Michel conduit par « sa muse » ; puis, quand le couple a gagné le pavillon situé à l'extrémité du jardin et que Marie appelle le salon de musique, leurs pensées qui étaient semblables s'expriment par les mêmes mots :

– Il guérira, dit Armelle.

– Il est guéri, affirme Jean.

– Pauvre Michel ! tout à l’heure, quand Marie nous rappelait toutes les beautés qui nous entourent, j’ai souffert pour lui. Sa réponse m’a surprise.

– Il aura une vie intérieure que nous comprendrons difficilement. Il y a peine quinze jours, Michel restait des heures inoccupé, silencieux, et de temps à autre, de ses pauvres yeux morts, les larmes tombaient. C’était affreux. Sa mère et moi nous ne pouvions plus le voir pleurer ; et cette situation avait duré, je ne sais ce qui serait arrivé. Vous êtes venue, Armelle, et je puis dire qu’avec vous la joie est rentrée dans la maison. Armelle, il ne faut plus nous quitter.

La jeune fille, qui regardait Jean, tourne brusquement son visage. Effet de soleil couchant qui dore toutes choses ou trouble que les paroles du jeune homme ont fait naître, mais les joues d’Armelle se sont couvertes d’une teinte rose qu’elles n’avaient pas tout à l’heure.

– Mon cher Jean, répond-elle un peu confuse, en France, hélas ! je ne suis plus qu’une passante : dans un mois je repartirai et ce me sera

très dur, croyez-le, de quitter encore une fois mes amis. Ne me parlez pas de ce que j'ai fait ici, ce sont des illusions d'avocat, comme dirait Marie. J'ai donné à chacun de vous, il y a très longtemps, un peu de mon cœur et je sens bien que ce peu est devenu très grand depuis le malheur qui vous a atteint. Nous avons été éprouvés ensemble et notre insouciance d'autrefois ne reviendra jamais. Il y a des jours où je ne crois plus au bonheur, et pourtant il faut y croire... L'espérance est la plus belle vertu.

– Armelle, moi aussi j'ai douté, j'ai eu peur ; j'ai cru que les jours se suivraient tous aussi tristes, aussi sombres, que notre foyer ne connaîtrait plus jamais des heures heureuses, Armelle, j'ai eu des désespoirs affreux, j'ai eu des remords qui me crucifiaient, j'ai osé penser que je n'aurais plus le courage de vivre. Armelle, j'ai failli tout quitter. Un soir, à Paris, un soir où j'avais vu Michel désespéré, inconscient, réclamer de mon affection le geste qui arrêterait sa souffrance, j'ai cru que j'allais céder et j'ai été sur le point de nous supprimer tous les deux. Il me manquait cette espérance dont vous parlez : je

n'acceptais pas, non, je n'acceptais pas la douleur. Je vous dis tout, je vous avoue mes faiblesses, et plus tard, plus tard je vous ferai une confession complète. Vous verrez que votre ami Jean est un malheureux qu'il faut plaindre. Vous serez bonne et indulgente... Il réparera... oui, il réparera, mais quel fardeau à traîner !

Ces paroles un peu incohérentes ne sont pas entièrement comprises par Armelle. Elle est émue, très émue. Pour que Jean, si fier de sa force morale, avoue une telle détresse, c'est qu'il a beaucoup souffert. Jean est un ami très cher, et si tout à l'heure il n'avait pas prononcé des paroles qui l'ont troublée, elle lui parlerait comme autrefois avec l'affection toute fraternelle qu'elle éprouvait pour lui. Mais quelque chose s'est glissé entre eux, une émotion nouvelle, un trouble jamais ressenti. Armelle tremble en pensant au geste terrible que Jean a failli faire. Jean a honte d'avoir avoué cette faiblesse qui était une lâcheté. Jean a honte et il scrute anxieusement le joli visage de la jeune fille pour y deviner les impressions qu'elle cherche à lui cacher. Et, comme Armelle se tait, ce silence

devient pour lui un blâme, il reprend avec violence :

– Vous ne comprenez pas, non, vous ne pouvez pas comprendre, pourtant il faut admettre certaines choses. Vous êtes encore une enfant, vous ne connaissez rien de la vie, soupçonnez-vous seulement que les cerveaux de quelques hommes contiennent des rêves qu'ils veulent vivre ! Il y en a, comme Michel, que l'art prend, ceux-là, depuis leur enfance, sont nettement marqués et ils appartiennent peu au monde d'ici-bas. Il y a en d'autres qui ont une ambition démesurée, qui veulent être des chefs, des maîtres. Des idées nouvelles, qu'ils croient de grandes idées, les attirent, ils vont là, où malgré leur jeunesse ils sont écoutés, puis ils reçoivent des ordres auxquels il faut obéir. C'est toute mon histoire. Je ne voulais pas végéter au Palais, attendre la cause qui me ferait sortir de l'ornière : la politique, c'était le tremplin nécessaire. J'y suis monté avec enthousiasme, croyant que je ferais mieux que les autres. Orgueil, ambition, appelez ça comme vous voudrez ; mais admettez qu'il y a des hommes qui ne se contentent pas de

suivre le chemin que des parents trop aimants veulent leur tracer. Non, ils ont leur personnalité, une personnalité qui entend s'imposer. Armelle, vous ne les trouvez pas très sympathiques ces hommes-là, j'en suis certain !

Pendant que Jean s'accusait et se défendait, Armelle ne l'a pas regardé une fois. Elle a les yeux fixés sur la mer que le soleil incendie, et le trouble qui tout à l'heure l'a surpris ne fait que grandir. L'heure est propice aux confidences, et elle écoute avec un cœur qui s'étonne, mais qui s'attendrit, la confession incomplète de son ami. Elle comprend avant tout que Jean a beaucoup souffert, et, quand il parle de sympathie, elle voudrait trouver des mots qui diraient avec quelle tendre pitié elle l'a écouté. Mais tous les mots ont déjà servi et Armelle voudrait expliquer que c'est la première fois qu'une émotion semblable l'a envahie. Une certaine pudeur, la crainte de ne pas être comprise, la font hésiter ; elle dit avec un sourire timide qui est charmant :

– Entre nous, ne parlons pas de sympathie, nous nous aimons tous les cinq avec nos défauts,

tels que nous sommes.

Et, vibrant d'espoir inavoué, Jean reprend :

– Alors, je ne vous fais pas peur ?

Un doux sourire lui répond :

– Peur, mais quelle drôle d'idée !

Jean insiste :

– Je suis violent, parfois, ne vous en êtes-vous pas déjà aperçue ?

Elle le regarde et répond :

– Je vous connais, je sais que malgré votre violence vous pouvez être très bon, et comme ce soir nous parlons avec sincérité, laissez-moi vous dire, Jean, que tous les jours je vous admire.

– Vous m'admirez ? reprend-il, étonné à son tour, et peut-on connaître la cause de cette admiration ?

Gravement, Armelle répond :

– Michel.

Ce nom jeté dans la conversation bouleverse Jean ; il s'écrie avec colère ;

– Ah ! je vous en prie, ne parlons pas de lui, laissez-moi oublier, oublier.

Tendrement, il ajoute :

– Ce soir, Armelle, il semble que sur la terre il n’y a que nous deux ; les autres n’existent plus. Ce soir est un si beau soir... j’en garderai toujours le souvenir, et je voudrais que celle qui a contemplé en même temps que moi ce ciel et cette mer où l’or et le feu se mélangent ne l’oublie pas non plus, Armelle, il ne faut plus être en France qu’une passante ; Armelle, l’heure n’est-elle pas venue pour vous de fonder un foyer et n’avez-vous pas deviné que nous allions vous supplier de ne plus nous abandonner ? Ne me répondez pas ce soir, non, ne me répondez pas ; l’heure est si douce que je vous demande de la respecter. Il faut la laisser telle qu’elle est, pleine de soleil et d’ombre, pleine d’espoir et de doute. Armelle, notre amie si chère, je ne sais ce que vous déciderez, mais, avant de connaître votre décision, je vous remercie de tout. Vous nous avez donné depuis notre enfance amitié, sourires, don de vous-même que vous faisiez chaque fois

que vous veniez nous voir, nous permettant d'admirer votre joli visage et d'écouter votre voix si tendre. Armelle, il ne faut plus vous en aller !

La jeune fille a baissé la tête, Jean ne voit qu'un fin profil que le jour qui baisse entoure de mystère. Jean le regarde avec un respect et une adoration qui le surprennent. Il n'ose troubler le silence, ce silence qu'Armelle veut. Et voilà que Jean est obligé de détourner la tête, que quelque chose lui ordonne de s'en aller. Il vient d'apercevoir qu'une larme tombe des yeux presque clos et qu'une autre la suit. Il y a des émotions qui ne veulent pas de témoin, il y a des larmes qui sont peut-être un aveu.

Ivre de joie, fou d'espérance, Jean s'enfuit.

## XIV

Septembre s'achève et la maison des vacances sera fermée demain, déjà il y a des jours froids, gris et pluvieux, il est temps de regagner Paris. Les enfants sont désolés : Armelle doit partir le mois prochain, c'est encore la séparation.

Depuis ce matin, malgré le vent qui souffle et une petite brume qui vient de la mer, les trois jeunes filles se promènent, s'arrêtant dans les coins du jardin qu'elles ont particulièrement aimés.

Trop jeunes pour comprendre la mélancolie qui se dégage de ce jardin agonisant, Armelle, Marthe et Marie trouvent que la maison des vacances sans soleil et sans fleurs est une maison triste et maussade.

Ce dernier jour serait pour elle très ennuyeux à vivre si Michel ne les avait pas invitées. Il doit, cet après-midi, à sa famille réunie, donner une

première audition d'une suite qu'il appelle « Le Retour ». L'heure est fixée et ces demoiselles, pour passer le temps, marchent dans le jardin mouillé sans souci de la pluie.

Quatre heures les trouvent réunis dans le salon de musique ; Pierre seul est absent, hier une dépêche pressante l'a rappelé.

Avec une gaieté fébrile, Michel reçoit ses hôtes. Armande se met près du piano, elle veut voir son enfant pendant qu'il jouera : les trois jeunes filles sont assises sur le même divan, et Jean est en face d'elles. D'un pas presque sûr, Michel se dirige vers le piano ouvert et, nerveux comme un débutant, il attaque la suite qu'il a composée.

Avec quel religieux silence ses invités l'écoutent ! Armande entend à peine la mélodie ; ses yeux inquiets scrutent le visage de Michel, ce visage que la douleur a transformé. Elle voit les rides autour des yeux, et les boursouflures rouges, meurtries par les larmes ; Armande n'ose regarder le beau visage de Jean, ce visage qui crie sa jeunesse.

Depuis quelques jours, Jean n'est plus le même ; son humilité, faite de remords, a disparu, il a retrouvé son allure d'autrefois. La vie l'a repris ; demain, pour lui, Michel ne sera plus qu'un souvenir pénible que bientôt il oubliera. Et pourtant c'est lui, lui qui a fait de Michel un infirme, lui qui l'a privé de toutes les joies de la terre, ces joies dont il profitera si largement ! Il y a des moments où Armande a peur de haïr le fils de son mari qu'elle a promis, en se mariant, d'aimer.

Après un début nerveux, Michel, calme et maintenant en pleine possession de lui-même, joue son œuvre avec amour. Il joue et tout son être en est changé. Quelque chose de surnaturel, quelque chose qui doit faire croire que le génie est un don de Dieu, transforme ce visage ravagé par la maladie et le chagrin ; son buste, qui semble toujours las se redresse, sa tête habituellement inclinée se rejette en arrière, et ses yeux pauvres yeux qui ne verront plus jamais, ont l'air de vivre. Armande suit cette transformation et, pour la première fois depuis bien des semaines, son cœur torturé s'apaise ; la musique

la berce, la console, lui parle d'espoir.

C'est une musique qu'elle juge peut-être en maman, mais qui sera aimée et comprise. La souffrance de Michel a mûri son talent ; plaintes, révoltes, angoisses, joies, tout est exprimé. Cette suite qu'il appelle « Le Retour » est sa propre histoire. Mais qui donc lui a donné des joies, qui donc a rouvert le piano, qui donc a voulu que le musicien travaille, pour qui donc cette musique a-t-elle été composée ? Armande le sait ; Armande, pauvre maman craintive, a peur que l'inspiratrice ne soit trop aimée.

Au milieu d'un silence que rien ne trouble, Michel termine. Le vent s'est apaisé, la pluie a cessé et la mer, retirée, berce l'autre côté de la terre. Les invités du musicien sont émus et les paroles ne semblent pas pouvoir exprimer l'émotion que cette œuvre, née d'une grande souffrance, leur a causée. Ils ont les mains jointes, les yeux clos, et, bien que le piano se taise, ils écoutent et entendent encore.

Marthe dit :

– J'ai presque pleuré.

Et Armelle ajoute :

– Michel, il me semble que j’ai compris. Si vous voulez, ce soir, je prendrai mon violon ; c’est beau, c’est large, c’est grand. Ah ! Michel, vous auriez pu ne pas faire cette œuvre ; comme vous auriez été coupable.

Avec un rire plein de joie, un rire qui réjouit sa mère, Michel répond :

– Je ne serai plus coupable, Armelle, il me semble que j’ai tant de mélodies dans la tête que ma vie ne sera pas assez longue pour les écrire. Êtes-vous contente, vous qui avez été si sévère pour le paresseux que j’étais ?

– Je suis très contente, affirme Armelle.

Marie s’empare du bras de Michel :

– Maître, la pluie a cessé, le vent aussi, votre génie a même apaisé les éléments. Sortons dans le jardin mouillé qui embaume, le jardin que nous ne sentirons plus demain. Qui nous aime, nous suit.

Michel se laisse entraîner. Armelle et Marthe les accompagnent. Jean trouve poli de rester avec

Armande, et puis Jean a besoin de dire à quelqu'un que Michel est guéri. Cette affirmation lui permet de penser à son bonheur.

– Madame, dit-il, Michel a fait quelque chose de très beau ; cet hiver, son œuvre sera certainement jouée à Paris et vous verrez quel succès elle remportera. Vous devez être bien heureuse. Votre fils maintenant n'abandonnera plus la musique, elle l'a repris entièrement et elle le gardera. Je crois, comme mes sœurs, que Michel sera un jour un grand musicien.

Armande est assise dans un fauteuil près du piano ; elle évite de regarder Jean. Elle répète à voix basse :

– Peut-être sera-t-il un jour un grand musicien.

– Mais, madame, s'écrie Jean avec impatience, vous n'avez pas l'air de vous en réjouir. Moi je ne peux vous dire assez et à quel point ce soir je suis heureux, il me semble que tout s'éclaire autour de nous. Consolé par sa musique. Michel ne sera pas malheureux, il oubliera son infirmité. Madame, ne le croyez-vous pas ?

Avec calme, et ce calme exaspère Jean, Armande répond tristement :

– Si, je le crois.

– Mais, alors, pourquoi ne partagez-vous pas notre joie ? Nous avons pourtant assez souffert, cette heure-là nous était due.

Pendant toute cette conversation, Armande n'a pas regardé son beau-fils ; mais l'égoïsme du jeune homme lui semble si cruel que ses yeux le fixent, pleins de mépris.

– Vous êtes-vous demandé, dit-elle, pourquoi Michel, qui refusait il y a à peine un mois d'ouvrir son piano et de reprendre sa musique, s'était tout à coup mis au travail avec une ardeur que rien ne pouvait faire espérer ? Vous êtes-vous demandé comment ce cerveau fatigué, épuisé par la maladie et le chagrin avait pu retrouver du jour au lendemain des forces nouvelles qui lui ont permis de créer ce qu'on appellera peut-être un jour un chef-d'œuvre ? Ne vous êtes-vous donc pas rappelé qu'à tout artiste il faut que votre sœur appelle une muse, et que moi j'appellerai tout simplement une inspiratrice ? Cette inspiratrice

qui a sauvé mon enfant, qui l'a sorti des ténèbres douloureuses dans lesquelles il vivait, c'est Armelle. Armelle, l'amie d'enfance, qu'il a toujours aimée et dont il a gardé un souvenir que rien n'effacera plus, puisqu'il ne pourra jamais voir d'autre visage. Armelle partie, Armelle mariée, car elle se mariera, que deviendra Michel ? Croyez-vous que sa guérison si récente se prolongera ? J'ai peur, et voilà pourquoi je ne puis me réjouir. Michel va encore souffrir, j'en suis certaine.

Jean se rapproche d'une chaise ; il lui semble tout à coup que ses jambes se dérobent, il s'assied, et la tête dans les mains, il demande d'une voix qui est un aveu :

– Vous croyez ? est-ce possible ? Michel pourrait aimer Armelle ? Non, je n'avais jamais pensé à cela, c'est affreux ! Ah ! madame, comme vous vous vengez bien !

Cette défaillance est courte ; il se relève, se redresse et ajoute :

– Mais, au fait, cela n'existe peut-être pas, c'est une supposition ; Michel ne m'a jamais

parlé d'Armelle dans des termes qui puissent me faire supposer ce que vous croyez. Non, c'est impossible, Michel ne pense qu'à sa musique. Oui, Armelle a voulu qu'il travaille, il a travaillé, mais n'importe quelle autre personne aurait eu cette influence. Depuis des mois il ne voyait que nous, nous lui rappelions les mauvais jours. Armelle est arrivée, elle était gaie, elle a rempli la maison de rires et de chansons, alors, c'est naturel, il a voulu guérir, il a écouté une autre voix que les nôtres, une voix qui lui disait gentiment des vérités que nous n'avions pas osé dire. Mais c'est tout. Et puis, même, entre eux, rien n'est possible ; il faut que Michel sache... que vous lui appreniez... Armelle... sait que quelqu'un l'aime, que ce quelqu'un n'entrevoit pas la vie sans elle, et que ce quelqu'un est un brutal qui ne la laissera à personne. Voilà.

Armande se lève, et face à Jean, elle le contemple. Ce qu'elle n'osait craindre est arrivé ; encore une fois, devant son fils, Jean se dresse et menace.

Il oublie qu'il n'a pas le droit de parler ainsi,

elle va le lui rappeler. Jean ne lui en laisse pas le temps ; avec un mauvais rire, il reprend :

– Ah ! je vois le doux roman, l’amie d’enfance, la muse, l’inspiratrice, devenant la compagne de l’aveugle, une Antigone nouveau style. Mais on ne pense pas à Armelle, on la sacrifie. Il faut qu’elle aime l’infirmes, elle doit l’aimer : la gloire remplacera l’amour ! Et, avec des histoires pareilles, on prend un cœur de vingt ans. Mais je ne le laisserai pas faire, je suis là, madame, je vous le rappelle.

À bout de patience, cruellement atteinte dans son amour maternel, Armande se dresse devant son beau-fils :

– Je vous rappelle aussi que, si vous êtes là, c’est parce que je l’ai bien voulu. Si vous n’étiez pas l’enfant d’un homme que j’aime infiniment, je laissais faire l’enquête, et celui qui a frappé Michel, celui qui en a fait l’aveugle que vous bafouez, serait aujourd’hui déshonoré. Et maintenant vous osez me parler de vous, de votre bonheur, de votre avenir ! Mais rappelez-vous donc ce que vous êtes, et croyez-vous qu’une

femme puisse être heureuse avec vous ?

« J'ai voulu, oui, j'ai voulu qu'on ignorât votre faute, non pour vous, je ne puis, pardonner ; mais, si votre père avait su, il aurait souffert, et je ne veux pas qu'il souffre. Je me suis tue, je continuerai à me taire, mais que votre conduite ne me force pas à révéler ce que vous avez fait et ce que vous êtes. Ne comptez plus sur mon indulgence : je sens que je ne pourrai de nouveau voir mon fils souffrir. Je ne sais ce que je ferai, vous êtes maintenant responsable de mes actes. Et puis, et puis... tenez... oubliez mes paroles, mes menaces, je vous prie, je vous supplie : je ne suis qu'une pauvre maman qui a peur pour son enfant, ne lui faites pas encore du mal. Si vous aimez Armelle, si elle vous aime, partez, partez loin, laissez à Michel le temps de se reprendre. Je le raisonnerai, je lui ferai comprendre qu'il n'est plus un homme comme les autres et que le seul sentiment qu'on puisse ressentir pour lui, c'est de la pitié, pitié ! Ayez-en pour cet aveugle que vous appelez votre frère, pour moi, nous sommes si malheureux... pitié... pitié !

Sans être ému, Jean a entendu les reproches, les menaces. Il souffre, lui aussi, il souffre avec toute la violence de sa nature et il veut défendre son jeune amour, il est prêt à marcher sur tout pour le sauver.

Pitié, pitié ! Est-ce qu'elle a pitié de lui, lui qui sait que quoi qu'il dise, au fond de son cœur, tout au fond, il y a pour Michel une tendresse qui date de son enfance, une tendresse de grand frère coupable sur laquelle il ne marchera pas. Armelle si jolie, si charmante, Armelle qui est son premier rêve et qui aurait peut-être été le seul (son cœur ne se donnera pas plusieurs fois), Armelle, faut-il donc la sacrifier ? Non, c'est impossible !

Et pour fuir cette mère qui pleure, il quitte en courant le salon de musique, poursuivi par ces mots qu'il n'oubliera plus : pitié, pitié !

## XV

Comme chaque soir, depuis bien des années, Armande attend Pierre dans ce cabinet de travail où elle a vécu ses meilleures heures.

Ce soir, Armande est venue tard dans le bureau, Marthe et Marie l'ont retenue ; Michel a voulu lui jouer une mélodie et il est près de onze heures lorsqu'elle s'installe devant la cheminée où brûle un feu de bois, Pierre ne rentrera pas avant minuit ; elle a une heure de calme, de silence, de repos. Elle en est toute heureuse.

À peine est-elle installée dans un fauteuil confortable que la porte du bureau s'ouvre et se referme avec bruit, c'est Pierre. Pierre soucieux, de mauvaise humeur, qui jette sa serviette sur son bureau avec un geste qui pourrait bien être un geste de colère.

– Bonsoir, Armande, fidèlement vous m'attendez, et si je n'avais pas eu les ennuis que

j'ai, je ne sais à quelle heure je serais rentré.

– Bonsoir Pierre, ne pensez pas aux avocats, asseyez-vous près de ce feu, il fait si froid dehors, et si vos ennuis sont des ennuis que je puis partager, dites-les-moi.

Pierre obéit et s'assied.

– Mes ennuis : mon fils. On m'a appris ce soir des choses que je ne puis croire. Il paraît, sous toutes réserves, que Jean fréquente les milieux communistes, il serait même un militant ; on m'a affirmé qu'il dirigeait je ne sais quelle cellule, et si la personne qui m'a donné ces renseignements n'était pas un homme respectable, je croirais qu'il s'est moqué de moi.

« Jean un anarchiste, un révolutionnaire, un communiste, Jean prêchant la destruction et le massacre, Jean, prêt à obéir aux ordres de Moscou, quelle plaisanterie ! »

Dès les premiers mots de cette conversation, Armande a cessé de regarder son mari : depuis leur retour d'Honfleur, trois mois déjà, elle a eu le soupçon que Jean était retourné vers ceux qu'il

avait si brusquement quittés.

Le silence de sa femme étonne Pierre, il l'interroge :

– Armande, que pensez-vous de ces révélations sensationnelles ?

– Je ne sais, les jeunes peuvent se laisser entraîner ; on entoure ces nouvelles idées de si beaux mensonges. Jean a une nature ardente, facile à prendre. Il aura peut-être été à des réunions par curiosité, puis on l'a attiré. Jean est votre fils, c'est une belle recrue pour ces gens-là. On lui a offert une place, des honneurs et, sans réfléchir aux conséquences de son acte, il aura accepté. Voilà ce que je pense.

– Vous avez deviné, vous savez ce que moi je n'ai pas su voir, dites-moi tout !

– Tout, bien peu de choses : des journaux qui traînent, des absences fréquentes, des visites bizarres, et puis une allure, un laisser-aller qui ne lui est pas habituel. Mais, ajoute Armande qui est très embarrassée, ce sont des erreurs de jeunesse. Jean est très intelligent et...

– Et, interrompt Pierre, il part dans huit jours. Au régiment il oubliera toutes ces bêtises, et s’il peut tomber sur ce qu’on appelle un vrai chef, il brûlera ce qu’il a adoré, c’est classique.

Je ne comprends pas cette manière d’agir et j’aurai avec Jean, sur ce sujet, une explication.

– Ne le heurtez pas ; il est violent et n’aime guère les observations. Je n’ose vous donner de conseils, Pierre, mais si j’étais à votre place, je ne le troublerais pas au moment de partir. C’est un grand changement de vie pour lui, il faut qu’il l’accepte avec bonne humeur.

Calmé, Pierre sourit.

– Pauvre maman poule, même pour cet enfant qui n’a jamais été que très méchant avec vous, vous tremblez. Pour vous obéir, madame, on le laissera tranquille, ce vilain petit qui veut ouvrir ses ailes avant de savoir de quel côté il faut s’envoler. Allons, je n’attacherai aucune importance aux révélations d’un ami trop bien informé ; enfantillages qui vont se terminer au régiment. Merci de m’avoir écouté, vous avez été comme toujours, quand il s’agit des enfants, une

bonne conseillère. Ce soir, Armande, nous ne travaillerons pas, je suis las, vous aussi peut-être, vous qui ne le dites jamais. Bonsoir, mon amie, et merci encore pour ce que vous faites pour nous chaque jour et pour tout ce que vous avez fait depuis tant d'années.

Armande rougit et se trouble comme une jeune fille, Pierre ne l'a pas habituée à lui parler ainsi ; elle en est toute émue et s'efforce de le dissimuler. Dans sa chambre, elle emporte l'émotion heureuse, l'émotion qui a réchauffé son cœur qui souvent a eu bien froid.

En se déshabillant, elle se rappelle tout ce que Pierre lui a dit, et une phrase à laquelle elle n'a attaché aucune importance, une phrase s'impose, lui faisant oublier les derniers mots qui lui ont paru si doux : « Il part dans huit jours ; au régiment, il oubliera ses bêtises. »

Il part dans huit jours, pourquoi donc ce matin Jean a-t-il donné l'ordre de préparer la malle qu'on est venu chercher ce soir, pourquoi tout est-il prêt dans sa chambre comme s'il partait demain ? Armande se rappelle que cette pièce où

il vivra encore huit jours est déjà une pièce dont l'hôte s'en est allé.

Tout à coup Armande s'inquiète. Jean ne doit pas être rentré, elle va aller chez lui pour tâcher d'y surprendre quelque chose. Un soupçon est en elle qui couvre son corps d'une sueur d'angoisse.

Elle ne réfléchit pas plus longtemps, elle veut savoir.

D'un pas rapide, elle monte l'escalier ; devant la chambre de Jean, elle n'a pas une hésitation, le soupçon qui l'opprime est trop affreux. Elle ouvre la porte brusquement et elle éclaire la pièce.

C'est bien ce qu'elle pensait ; tout est prêt pour un départ qui ne doit pas tarder. Objets de toilette emballés, malle expédiée, valise prête, c'est demain, ce soir peut-être, que le jeune homme compte s'en aller.

Pourquoi n'a-t-il prévenu personne, et où donc s'en va-t-il huit jours avant de rejoindre son régiment ?

Armande retrouve son calme, elle s'assied sur

une chaise et elle est décidée à attendre le retour de Jean et à savoir.

Elle n'attend pas longtemps, quelques minutes, mais que ces minutes sont longues à vivre. Jean paraît ; sa chambre éclairée, sa belle-mère debout devant lui, rien ne l'étonne. Il a sa mauvaise figure et certainement il a demandé à l'alcool le courage dont il a besoin pour accomplir l'acte qui va le séparer à jamais des siens.

– Ah ! s'écrie-t-il, on vous a prévenue, mes compliments, vos espions sont habiles. Oui, je pars, je pars parce que je n'ai nullement l'intention d'aller faire la bête de somme au régiment. Vous ne voudriez pas que moi qui prêche la paix universelle, la fraternité des peuples, j'aie à apprendre les gestes de la guerre. Ce serait ridicule, avouez-le, et puisque nous sommes dans un pays où la liberté n'existe pas, je vais mettre entre moi et la France, l'Atlantique.

Armande ne manifeste aucun étonnement, le soupçon était en elle : elle s'y est habituée. Elle tremble intérieurement, mais elle est immobile.

– Et votre père, demande-t-elle, y avez-vous pensé ?

– Mon père ! je suis bien certain que vous ne voudrez pas nous mettre en présence. Lui est un passé que j’ai aimé, mais auquel je n’obéirai plus ; je ne pense qu’à l’avenir.

– Un avenir qui sera brillant et honorable.

– J’en suis seul juge.

– Alors, vous abandonnez tout, vous partez ?

– Je n’ai plus de patrie.

– Quel mensonge ! Pas de patrie, c’est avec ces mots-là qu’on vous a contaminé. Mais quand le bateau s’ébranlera et que vous verrez les côtes de France s’éloigner, puis disparaître, vous pleurerez, Jean, parce que vous sentirez que vous appartenez à cette terre que vous fuyez comme un malfaiteur. Déserteur ! En temps de paix ou en temps de guerre, le soldat qui ne rejoint pas son poste est un traître, le savez-vous ?

Le mot atteint Jean ; si indifférent qu’il soit ou qu’il veut être, il a un geste menaçant et s’écrie :

– Taisez-vous, je vous ai dit que je marcherais

sur tout, vous entendez, rien ne m'arrêtera.

D'un pas tranquille et sûr, Armande se dirige vers la porte qui fait communiquer la chambre du jeune homme avec l'appartement de Michel.

Avant de l'ouvrir, elle dit :

– Alors, prévenez vous-même votre victime ; dites-lui donc qui l'a fait aveugle, expliquez-lui les causes de son infirmité et de votre départ.

Jean se précipite, il ne veut pas revoir Michel, c'est chose décidée. Trop tard, la porte est ouverte et Armande, d'une voix forte, appelle :

– Michel, viens tout de suite.

Le jeune homme travaillait encore, le piano et une double-porte l'ont empêché d'entendre ce qui se passait dans la chambre voisine. La voix de sa mère, pleine d'angoisse, le fait se dresser et, de son pas hésitant, il se dirige vers cette voix.

– Maman, toi, ici, à cette heure, que se passe-t-il ?

– Une chose que nul ne pouvait prévoir, répond Armande avec la même énergie. Écoute-moi, Michel, écoute-moi avec tout ton cœur, toi

seul peux nous sauver. Jean, ton frère, que tu aimes si tendrement, Jean veut partir ce soir, il s'enfuit à l'étranger pour ne pas être soldat. Rien, m'a-t-il dit, ne pourra l'arrêter. Michel, toi seul peut empêcher ce départ, toi qui as tant souffert, toi qui souffriras encore, tu as le droit de lui demander le prix de la souffrance.

À bout de forces, Armande se tait. Les jeunes gens sont l'un près de l'autre. Jean n'a plus son attitude orgueilleuse ; il a baissé la tête comme si son frère pouvait le voir. Michel a un visage inquiet et douloureux, il lève les mains, il les tend vers celui qui veut partir.

– Mon Jean, dit-il avec une voix bouleversée, mon Jean, est-ce possible que tu songes à nous abandonner ? Si tu t'en vas, si tu fais cette chose atroce, c'est la honte qui entrera ici, la honte. Jean, je n'ai pas bien compris, maman a prononcé un mot qui m'a fait si mal, tu fuis.

Doucement, Armande quitte la chambre. Elle doit laisser les jeunes gens seuls. Michel saura mieux qu'elle parler au révolté ; Michel obtiendra peut-être ce que nul n'obtiendrait.

Lasse, elle descend l'escalier ; où aller se réfugier ? Quelle détresse est en elle !

La voilà dans le hall éclairé par la lune, fantôme douloureux. Elle s'assied, elle attendra là, et, si Michel ne réussit pas à convaincre Jean, elle essaiera encore de l'arrêter.

Pour sauver le fils de Pierre, elle luttera jusqu'au bout. Elle ne veut plus penser, elle est épuisée, mais pour celui qui est en danger, elle prie avec ferveur.

## XVI

Jean est parti, il a rejoint à Strasbourg son régiment. Six mois se sont écoulés, pendant lesquels, vis-à-vis des siens, il a gardé le silence le plus absolu. Non seulement il n'a pas écrit, mais il s'est abstenu de répondre aux lettres qu'on lui a adressées.

Très froissé par cette façon d'agir, Pierre ne permet pas qu'on lui parle de son fils.

Marthe et Marie sont désolées ; ce frère était leur orgueil, elles le jugeaient très supérieur à elles et voici que le piédestal sur lequel leur jeune affection l'avait posé est en train de s'écrouler.

Michel s'étonne lui aussi, mais Michel est un musicien, il ressent autrement que les autres.

Celle qui est la plus inquiète, celle qui espère encore qu'un courrier apportera enfin les nouvelles tant attendues, c'est Armande. Jean est

parti, que pouvait-il refuser à Michel, mais dans quel état d'esprit est-il parti ? Rien ne lui a permis de deviner ce qu'il pensait ; il a joué admirablement la comédie, et son père ni ses sœurs n'ont pu se douter que Jean avait failli désertier.

Les quelques semaines qui suivirent le départ de Jean ont été pour Armande des semaines heureuses ; à un concert, l'œuvre de Michel, « Le Retour », a été acclamée, et les critiques, pour une fois du même avis, ont déclaré qu'on pouvait tout espérer de ce jeune musicien. Un peu grisé, mais plein d'espoir, Michel s'est remis au travail avec une ardeur qu'elle est obligée de modérer.

Le calme, presque le bonheur, est revenu dans la maison. Mais le silence de Jean, ce silence qui se prolonge depuis des mois, devient une inquiétude qui tous les jours augmente, ce silence pour Armande est plein de menaces, et, à chaque instant, elle se demande ce que Jean fait à la caserne. Un doute est en elle, un doute qui devient une angoisse, puis un remords.

En envoyant Jean à la caserne, n'a-t-elle pas

envoyé l'avocat du mal dans un lieu où une propagande bien faite peut causer tant de ravages ? A-t-elle été celle qui trahit inconsciemment, sans s'en douter, ne pensant qu'à ses affections personnelles ? A-t-elle eu une âme si petite ? elle en a honte !

Armande ne peut plus vivre avec ce doute, et un soir où Marie, l'enfant gâtée, se permet de parler à son père de Jean, de lui rappeler que son anniversaire est proche, Armande dit l'inquiétude que ce silence lui cause.

Armande insiste, Jean est loin ; il est jeune, encore influençable, de mauvaises relations sont à craindre, pourquoi ne pas l'interroger ? C'est un orgueilleux, quelque chose qu'on ignore a pu l'atteindre, le froisser ; elle, involontairement, peut-être, lui a fait quelque peine.

Pierre, Marthe et Marie protestent. Furieux, le père ajoute qu'il est inutile qu'Armande s'abaisse à écrire puisque Jean ne lui répondra pas. Alors, dévoilant toute sa pensée, elle dit qu'il devrait aller voir Jean, et se rendre compte de son état physique et moral.

Pierre s'emporte, Jean peut attendre sa visite ; Armande oublie qu'il est l'offensé. Non, Armande ne l'oublie pas et, si Pierre voulait, c'est elle qui partirait.

Et comme depuis des années Pierre est habitué au dévouement silencieux et complet de sa femme, il ne discute que pour la forme.

## XVII

Le lendemain, Armande est dans le train ; elle s'en va vers celui qui a fait tant de mal ; elle s'en va avec un cœur qui a pardonné, mais qui n'hésitera plus. Si Jean a continué son œuvre néfaste, si Jean est resté un chef du mauvais parti, elle appellera son mari, et lui saura empêcher son fils de faire le mal.

Elle s'effraie de la lutte. Elle tremble en pensant à ce que le père va souffrir quand il connaîtra les actes de son fils.

Le train va vite ; elle est loin, déjà en Alsace. L'Alsace est un nom qui évoque de grands souvenirs ; que de gens se sont sacrifiés pour elle, que de soldats sont morts pour la reconquérir. Voici les roches rouges et les sombres sapins, voici les montagnes sévères, les vieux châteaux, et les villages avec leurs maisons aux toits rouges. Voici les vergers d'Alsace, les vergers

fleuris.

C'est l'Alsace, c'est la terre envahie, convoitée par un peuple qui connaissait sa beauté et sa richesse ; c'est l'Alsace redevenue française et qui semble se parer de tous ses bijoux pour se présenter à cette voyageuse.

Strasbourg est une ville française et allemande ; les deux dominations l'ont marquée puissamment. D'un côté, la gare, le quartier neuf avec ses larges avenues et ses monuments énormes ; de l'autre côté, la cathédrale, les palais français, les quais avec les vieilles maisons. Armande regarde à peine, elle a hâte d'arriver. Pierre lui a recommandé un hôtel près de la cathédrale, c'est là qu'elle se fait conduire.

## XVIII

Le lendemain Armande est prête de bonne heure. Elle ne connaît pas les obligations du service, les heures d'exercices ; Jean peut être très matinal, elle l'attend. Elle veut croire qu'il répondra à un appel fait au nom de sa mère.

La matinée passe, elle ne veut pas s'inquiéter, elle reste près de la fenêtre, regardant, guettant, attendant.

Elle attend ; mais que les heures sont longues.

Le soir, en dînant, elle s'avoue qu'elle a échoué et que Jean ne répondra pas plus à Strasbourg qu'à Paris.

Désolée, elle retourne dans sa chambre : son voyage a été inutile, voyage entrepris avec tant d'espoir ! Et cette fois Armande pleure, car elle devine que le malheur va s'abattre sur ceux qu'elle aime. Elle ne peut plus rien, c'était la

dernière chose qu'elle pouvait tenter. Maintenant, son devoir (ce mot-là devient pour elle un ordre) est d'avertir Pierre au plus tôt, il faut tout lui dire, il faut lui apprendre que son fils, cet enfant si chéri, est un criminel qui s'apprête à commettre un nouveau crime.

Un coup brutal, donné à la porte de sa chambre, fait tressaillir Armande. D'un geste énergique, elle sèche ses larmes et, prête pour elle ne sait quelle bataille, elle répond d'une ferme voix : « Entrez ! »

C'est Jean en soldat ; Jean maigri, changé, si différent ! Il ne laisse pas à sa belle-mère le temps de l'interroger : portant la main à son képi qu'il garde sur la tête, il dit :

– Bonsoir, madame, vous êtes venue à Strasbourg pour me voir, je vous en remercie. Vous m'avez écrit une lettre qui m'a fort étonné. Au nom de ma mère, vous me suppliez de venir, je suis venu. Que se passe-t-il donc à Paris ? La famille court-elle un danger ? Je me perds en conjectures.

Armande a retrouvé son calme et regardant

Jean bien en face, scrutant ce visage qu'elle ne reconnaît pas, elle répond :

– Non, à Paris, il ne se passe rien d'anormal, votre père, vos sœurs vont bien : très pris par sa musique, Michel semble oublier son infirmité. Je suis venue pour vous poser une question et je vous demande d'y répondre avec votre franchise habituelle.

Jean ne s'étonne pas, sans hésitation, il dit :

– J'y répondrai.

Armande se recueille quelques instants ; puis, d'une voix qui tremble à peine, elle demande :

– Jean, avez-vous toujours les idées qui vous avaient fait entrevoir la possibilité de vous dérober à vos devoirs militaires ? Je veux espérer que vous ne faites ici aucun mal, j'ai le droit de le savoir...

Un rire strident l'interrompt.

– Ah ! s'écrie le jeune homme, vous êtes venue aux renseignements : cette visite m'étonnait, je la comprends tenant.

Armande ne se laisse pas intimider, l'attitude

est insolente, le regard méprisant, mais, avec Jean, elle en a vu d'autres. Elle reprend toujours aussi calme :

– Je ne suis pas ici pour vous, mais pour moi. Je crois que vous ne savez pas ce que c'est qu'une conscience et vous n'avez aucune idée de ce que le mot devoir représente pour certains d'entre nous. Eh bien ! c'est à cause de ma conscience et pour faire mon devoir que je suis à Strasbourg.

Depuis que vous êtes parti, Jean, depuis cette nuit terrible que vous m'avez fait vivre, j'ai eu le sentiment très net qu'en vous empêchant de désertier (il faut dire le mot) je ne pensais qu'à vous et aux vôtres. J'ai mal agi. Il y a au-dessus de nous un intérêt qui doit dominer les autres, un intérêt qui nous oblige à tout sacrifier, sans regarder si les sacrifices sont pénibles : c'est l'intérêt du pays. Ah ! soyez tranquille, je ne vais pas me servir de grands mots, ni vous faire une conférence. Si vous n'avez jamais éprouvé pour la France un sentiment filial, un sentiment qu'on ne peut comparer à aucun autre parce qu'il est

différent, je vous plains. Mais moi, je suis Française, une Française qui ne se contente pas de le dire, et, quoiqu'il m'en coûte, j'agirai contre vous si à la caserne vous prêchez la révolution.

– Mes compliments, madame, vous avez tout prévu et je vois que vous n'êtes venue ici qu'en justicière. C'est un rôle que les femmes n'aiment guère, mais il est vrai que vous avez à vous venger et les choses sont ainsi faites que je suis obligé de tout accepter.

Armande proteste et parle avec une émotion communicative.

– Me venger, mon pauvre enfant, n'avez-vous pas compris que je vous avais pardonné ? Non, je suis et je resterai la belle-mère et pourtant pour vous, qui fûtes si méchant, j'ai toujours eu un cœur de maman. Pauvre petit rebelle, alors qu'à sept ans vous m'insultiez parce que je prenais une place que votre âme d'enfant ne voulait pas qu'on prît, je vous aimais de garder une telle fidélité à votre maman. Je vous ai aimé tout le long de votre vie, celle que je n'ai pas su remplacer, de vous protéger et de vous ramener dans le bon

chemin. Me venger ! Ah ! comme ce mot me semblera toujours le plus dur de ceux que vous m'avez dits.

Jean a détourné la tête, il ne regarde plus sa belle-mère, il fixe le portail de la cathédrale.

– Je ne veux pas, dit-il, vous répondre ce soir, je le ferai demain avec ma franchise habituelle. Il faut que je vous explique certaines choses, que je vous mette au courant de la situation. Aujourd'hui, je suis obligé de rentrer à la caserne, si vous voulez bien m'attendre demain nous sortirons ensemble, et je vous donnerai toute satisfaction. Après, vous pourrez aller dire à mon père ce que vous avez appris à Strasbourg.

« Madame, avant de nous séparer, je voudrais que vous vous approchiez de cette fenêtre. Regardez la cathédrale, je crois que l'art chrétien, qui vous est cher, n'a pas de plus belle manifestation. Croiriez-vous que moi, le profane, je viens presque tous les jours admirer ce monument ! C'est un pèlerinage d'un nouveau genre. Bonsoir, madame, à demain.

## XIX

Armande passe une mauvaise nuit.

Jean n'a rien dit qui puisse la rassurer ; son attitude, ses paroles railleuses, tout l'inquiète. Que va-t-elle apprendre ? Quelles révélations lui fera-t-il ? Osera-t-il avec des mots triomphants, lui expliquer le rôle qu'il joue à la caserne, osera-t-il se vanter du mal qu'il fait ?

Armande ne sait que penser. Jean est un être incompréhensible, parfois bon, d'une bonté qui va jusqu'au sacrifice, et souvent méchant jusqu'à la cruauté, sa stature, son visage aux traits nets et accusés, son intelligence remarquable le désigne à l'attention de tous. C'était un enfant extraordinaire, quel homme est-il devenu ? Va-t-il continuer à suivre, avec cette volonté persévérante qui est une de ses belles qualités, la mauvaise route qu'il a choisie ? Armande est-elle arrivée au moment où il a une hésitation suprême

toutes les forces du passé se dressant devant lui ?

Hier soir, au moment, elle l'a espéré, et surtout cette nuit, elle s'est souvenue de l'attitude et de la manière dont il lui a répondu ! « Vous voulez savoir si je suis sage... les chefs-professeurs... J'ai passé l'âge de ces plaisanteries... » Ah ! la mauvaise voix, et comme les yeux étaient durs, implacables.

Toutes ces pensées l'ont torturée, elle est physiquement bien lasse, pourtant elle accueille avec un sourire timide son beau-fils. Lui, semble avoir oublié leur courte entrevue, il paraît d'une humeur charmante. Une auto attend sa belle-mère il l'emmène à Sainte-Odile, la gloire de l'Alsace.

En voiture, il est le cicérone le plus aimable et montre les jolis palais de Strasbourg, les vieux quais, reliques d'un temps passé, et les cigognes ces oiseaux de blason qui posent toujours pour d'invisibles photographes. Puis c'est la campagne, les terres encore endormies commencent à verdir, et les vergers sont merveilleux.

– Un coin de paradis, s'écrie Jean, et Armande

approuve.

À midi l'auto entre dans la cour du couvent de Sainte-Odile. Une immense tour plantée d'arbres.

Au réfectoire, où le déjeuner pris en commun ne permet aucune conversation, Armande se demande quand Jean parlera ; cette attente lui donne une telle angoisse qu'elle peut à peine manger. Le repas fini, avec hâte, elle sort, et se permet d'interroger son beau-fils.

– Que faisons-nous, est-ce ici ou à Strasbourg que vous me donnerez la réponse que vous m'avez promise ?

– Ici, si vous le voulez bien. Nous allons chercher un coin tranquille et quand nous l'aurons trouvé, je parlerai.

– Vous n'avez pas d'heure fixée pour rentrer ?

– Non, je suis libre. J'ai dit que ma mère était venue me voir, alors la permission a été vite accordée.

Ma mère ! ces deux mots font monter un flot de sang aux joues d'Armande et elle suit son beau-fils avec un cœur qui ose espérer.

Le temps est clair et de cet énorme rocher on domine les pentes couvertes de sapins ; en bas l'immense plaine et, à droite et à gauche, les montagnes. Il n'y a personne ; peu nombreux, les pèlerins se promènent aux endroits consacrés par la tradition.

Un banc de pierre, tout près de la balustrade, Armande s'y assied, Jean reste debout à côté d'elle.

En montrant l'immense étendue, il dit :

– C'est beau, vous doutez-vous que ces petits points rouges sont des villages ? on en compte trois cents, et là-bas, c'est le Rhin, le fameux Rhin, une rude barrière. Je n'ai pu la franchir.

Les yeux d'Armande l'interrogent anxieusement :

– De l'autre côté du Rhin, c'est l'Allemagne, un pays où un soldat français ne doit pas aller.

– Oui, reprend Jean qui comprend cette muette interrogation, oui, j'ai voulu partir. À Paris, j'avais cédé à Michel ; vous aviez pensé que lui seul pouvait exiger de moi un sacrifice, c'était

juste. Vous devinez dans quel état d'esprit je suis arrivé à la caserne. Les débuts sont durs, il y a des chefs insouciantes et maladroites. Dès le premier jour, on m'a heurté, je ne l'ai pas accepté, vous savez que je n'ai jamais aimé obéir, et, naturellement, l'idée de me libérer, s'est de nouveau imposée. L'Amérique était trop lointaine, il y a des voyages manqués qu'on ne prépare pas deux fois : l'Allemagne se trouvait de l'autre côté du Rhin, aucun préparatif à faire, la chose devenait facile. J'ai fixé la date de mon départ et je l'ai attendue.

« Les jours ont passé et l'heure du départ est venue. C'était très simple, un costume civil, un pont à traverser et, de l'autre côté, la liberté.

« Un soir, après l'exercice, je me suis habillé et j'ai pris le tramway qui devait me conduire là où on pouvait facilement traverser. Il faisait nuit, une nuit calme et claire, un tout petit peu de brume montant du Rhin, et le vent, son compagnon fidèle, vous envoyait en pleine figure un parfum de résine et de feuilles mortes qu'il apportait de la forêt. Au bord du fleuve, je me

suis arrêté non pour réfléchir, avant mon départ tout avait été pesé et au moment suprême je ne voulais pas regarder derrière moi. Je me suis arrêté pour respirer une dernière fois l'odeur des bois, l'odeur de cette montagne où, pendant un mois, j'avais promené ma jeunesse et mes rêves. Je ne sais ce qui s'est passé, je le comprends difficilement, mais, tout à coup, le fleuve qui était sombre s'est éclairé, la lune qu'un nuage cachait a répandu sur la terre sa mystérieuse lumière. Ce fut une minute éblouissante, extraordinaire : la terre d'Alsace était toute lumineuse, chaque arbre semblait entouré d'étoiles et, de l'autre côté du Rhin, la terre était pleine d'ombre et menaçante.

« Madame, j'ai fait quelques pas en arrière, il me semblait que des mains m'attiraient, me ramenaient vers Strasbourg et qu'une voix me disait : « Tu es Français, souviens-toi, ne quitte pas l'Alsace. »

« À ce moment-là, seulement, je me suis rappelé que maman était la fille d'un Alsacien. C'était elle qui me retenait, qui me défendait de franchir le fleuve, je vous assure que quelqu'un

était près de moi, quelqu'un qui commandait, j'ai dû obéir...

« Après quelques jours de révolte, de tumulte intérieur, j'ai cessé de lutter, et lentement, mais sûrement, la conquête commencée a été poursuivie, l'Alsace n'abandonne pas ses enfants. Je suis devenu un de ses fils plus passionnément épris qu'aucun autre, car j'ai failli la trahir, et maintenant je sens bien que si on voulait nous la reprendre, je la défendrais. Je ferais pour elle ces gestes de guerre que j'ai raillés et que j'avais juré de ne jamais faire.

« Voilà, madame, ce que je suis devenu. Vous devez être bien étonnée, vous ne supposiez pas, je pense, en venant ici, que je pouvais si mal tourner. L'année dernière, à pareille époque, je partais pour la croisade rouge. Le passé, c'était hier ! m'apparaît si lointain qu'il me semble que c'est un autre qui l'a vécu, un autre qui avait une âme différente de la mienne. Je reste un ambitieux, un orgueilleux, je vais les mettre au service de mon pays et si je rêve encore de gloire, c'est pour lui ! Voilà ce que l'Alsace a fait de

moi. »

Armande se redresse, elle éprouve un tel saisissement qu'elle fixe son beau-fils, et ses yeux profonds, si graves, ne le quittent plus.

Lui voit ce visage de femme levé vers le sien, visage qui rayonne d'une joie si intense qu'il en est illuminé. Leurs âmes sont tout près l'une de l'autre ; elles se regardent étonnées, tremblantes, ayant peur de se comprendre, de s'aimer. Autour d'eux, il n'y a que du silence ; les cimes des sapins remués par le vent se balancent doucement, la plaine dorée par le soleil est calme, le printemps l'a faite blanche et rose.

Les mains d'Armande cessent de prier ; l'une d'elles se pose sur le bras de son beau-fils, et d'une voix où il y a tant de tendresse que Jean tressaille, elle dit :

– Mon enfant ! et puis elle ne peut rien ajouter car lentement, l'une après l'autre, de ses yeux les larmes tombent.

Jean se penche en avant, il a l'air de regarder les trois cents villages, la flèche de la cathédrale

de Strasbourg qui se dresse au milieu des terres plates, les coins sombres de la forêt, mais s'il se penche sur cette plaine d'Alsace, c'est pour dissimuler une larme que l'orgueilleux qu'il est ne veut pas laisser voir.

Brusquement, il se retourne ; avec un geste violent, il prend les mains d'Armande et se penchant sur elles, il les embrasse en murmurant d'une voix sourde :

– Maman ! maman !...

## XX

Quelques minutes avant le départ du train qui va l’emmener à Paris, sur le quai, au moment où arrivent les derniers voyageurs, Armande ose poser à Jean, qui l’a accompagnée, la suprême question :

– Après votre temps, que ferez-vous ?

Et comme il ne répond pas, elle ajoute :

– Dans un an, Michel sera plus raisonnable, sa musique lui aura peut-être fait oublier certain rêve. Si votre bonheur dépend de ce rêve, Jean, il faudra y songer de nouveau. Je ne veux pas que vous soyez malheureux.

Le visage du jeune homme change, les lèvres qui souriaient se crispent, ses yeux deviennent durs.

– Ne parlons plus jamais de ce rêve, ma vie s’orientera d’un tout autre côté. Je vous ai dit que

j'aimais la gloire, que je la voulais comme compagne ; j'irai la chercher dans des pays que la France peut encore conquérir. Dans quelques années, quand tous tes cœurs seront apaisés, j'espère que Michel aura près de lui, l'amie, la femme aimante dont il a besoin pour vivre. Lui seul a droit au bonheur.

Le signal du départ est donné. Armande n'a pas la possibilité de répondre et que dirait-elle ? Jean veut rompre avec tout son passé, c'est une nouvelle vie qui commence. Une étreinte maternelle les réunit, la première, et très émus ils se séparent.

Elle traverse de nouveau une partie de l'Alsace et elle sourit à ce pays qui a conquis son beau-fils.

Au moment où elle approche de Paris, un souvenir l'attriste. Autrefois, quand elle revenait de voyage avec Marthe et Marie, Michel les attendait à la gare. Elle aimait à chercher dans la foule les grands yeux clairs qui rayonnaient en l'apercevant, elle aimait à voir ce jeune visage transfiguré par une émotion affectueuse. Son fils,

maintenant, ne la verra plus jamais.

Elle se lève et, tenant à la main son sac, elle se dirige vers la porte.

Sur le quai elle suit les voyageurs, chez elle personne ne sait qu'elle revient, elle n'a pas prévenu.

Comme elle traverse le hall, une main se pose sur son épaule, elle s'arrête, se retourne et, surprise, reconnaît son mari.

– Pierre, quel hasard !

– Je savais que vous arriviez par ce train, j'ai failli vous manquer, il y a tellement de monde.

– Qui vous a prévenu ?

– Jean.

Un sourire qui veut rassurer éclaire le visage un peu triste d'Armande.

– Il va très bien, je suis contente d'avoir fait ce voyage ; sa mauvaise humeur n'était que passagère, – et elle ajoute en riant – il ne boudera plus.

– Nous parlerons de Jean tout à l'heure, je suis

pressé de vous emmener, j'ai horreur de l'atmosphère des gares.

Ils sortent vite, Pierre a pris le sac d'Armande et bouscule un peu tout le monde.

Elle s'étonne de cette précipitation, elle s'étonne surtout que son mari soit venu la chercher, il ne l'a pas habituée à ces attentions. Le temps lui manquait pour s'occuper de sa femme. C'était l'excuse, et Armande l'acceptait. Cette idée lui fait poser une question :

– Les affaires vous laissent-elles un peu de répit !

Pierre ne répond que dans l'auto

– Les affaires sont plus absorbantes que jamais, si difficiles ! J'ai remis à demain mes rendez-vous d'aujourd'hui, je voulais vous voir avant tout le monde ; les enfants ne savent même pas à quelle heure vous arrivez.

– Pourquoi ?

– Je vous l'expliquerai.

Armande s'inquiète.

– C’est donc bien grave ? demande-t-elle avec une voix qui trahit son angoisse.

– Oui, dit-il, j’ai reçu ce matin une lettre d’Alsace, une lettre qui m’a bouleversé. J’ai attendu votre arrivée avec une impatience telle, qu’une heure durant j’ai erré dans la gare, ne quittant pas l’horloge des yeux. Pendant cette heure j’ai fait l’examen d’une conscience, un examen pénible, je vous assure.

Armande ne comprend pas de quelle conscience il s’agit, mais la nouvelle que son mari a reçu une lettre d’Alsace, cette nouvelle inattendue l’inquiète. Elle répète :

– Jean est bien, physique et moral sont parfaits.

Et Pierre répond :

– Nous en parlerons tout à l’heure.

Ils se taisent, la voiture les emporte à travers Paris bruyant et encombré.

En entrant dans l’hôtel, impressionnée, Armande dit :

– Dites-moi, je vous en prie, ce qui vous a

bouleversé, je suis peut-être au courant et je crois pouvoir bien vite vous rassurer.

– En effet, répond Pierre, vous êtes au courant. Avec une franchise que j’apprécie, Jean m’a écrit, il m’apprend ce qu’a été sa vie depuis un an, il me fait connaître le nom de celui qui a frappé Michel, il me dit qu’il a voulu... désertter et me nomme aussi celle qui a sauvé mon fils et l’honneur de mon nom. Armande, ces révélations ont été pour moi douloureuses et surprenantes. J’ai pu vivre dans ma maison sans soupçonner ce drame, j’ai pu ne pas m’apercevoir à quel point vous étiez atteinte, j’ai pu accepter votre dévouement sans m’en rendre compte. Armande, quel débiteur je suis vis-à-vis de vous. Je vous ai amenée chez moi pour vous faire souffrir, vous nous avez tout donné, et pour vous remercier de ce don entier de votre cœur, mon propre fils, pour qui vous aviez eu toutes les indulgences, a frappé votre enfant et en a fait un infirme. Armande, comment avez-vous pu nous pardonner ?

Elle a baissé la tête, comme si elle était coupable. Elle voudrait que Pierre se taise ; il est

orgueilleux et il doit souffrir de s'abaisser ainsi devant elle. Il demande comment elle a pu pardonner et elle répond tout simplement la vérité :

– Je vous aimais.

Honteux, Pierre dit :

– Je n'ai rien fait pour mériter votre amour, au contraire, vous auriez dû me détester.

Elle avoue :

– Je crois que je vous ai aimé dès le premier jour, vous savez, quand vous êtes venu me proposer la situation qu'il y avait à prendre chez vous ; j'ai accepté pour les enfants et pour le père aussi. Je me disais : il est seul, triste, je le consolerais, je tâcherais de le rendre heureux. J'ai essayé, je n'ai pas réussi, mais les Bretonnes ne reprennent jamais leur cœur, et le mien est resté près du vôtre. Je pense que vous ne vous imaginez pas que j'ai beaucoup souffert ; non, mon ami, il est meilleur de donner que de recevoir et j'aimais à donner.

« Voyons, n'ayez pas l'air si triste,

aujourd'hui c'est presque un jour de fête, l'enfant prodigue n'est pas là, mais nous ne devons plus avoir pour lui d'inquiétude. Vous serez fier un jour de votre fils, j'en suis certaine. Il faut oublier ses erreurs de jeunesse, il faut oublier.

Pierre insiste :

– Comment pouvez-vous me pardonner mon indifférence, mon égoïsme, mon aveuglement ?

– Je vous aime.

– J'ai été dur, injuste, méchant.

– Je vous aime.

– Armande, j'ai honte d'avoir tant reçu.

– Donnez un peu maintenant, et nous serons quittes.

– Je ne donnerai jamais assez.

– Alors, vous resterez mon débiteur, est-ce que votre orgueil en souffrira ?

Pierre prend les mains de sa femme, il la regarde avec des yeux qui semblent brouillés par les larmes ; d'une voix tremblante il murmure :

– Armande, je voudrais vous répéter ce que

vous m'avez dit tout à l'heure, mais j'ai peur que vous ne me croyiez pas.

– Je vous croirai, Pierre.

– Alors... je puis dire...

– Nous nous aimons, mais oui, n'ayons pas peur de ces mots. Dieu nous a mis sur la terre pour remplir une mission d'amour, tâchons de lui obéir le mieux que nous pouvons ; aimons jusqu'à la fin de notre vie, aimons toujours.

– Et pardonnons aussi.

– C'est la même chose.

Ils se taisent, leurs âmes tout entières semblent être dans leurs yeux, ils sont certains de se comprendre, de s'aimer. Maintenant ils seront deux pour supporter les épreuves et pour se réjouir des joies. Ils seront deux, et, pour Armande qui a connu la solitude du cœur, cette certitude est sa plus belle récompense. Elle pleure de joie, de regret aussi, elle pense qu'elle connaît le bonheur à un âge où la vie peut ne plus être longue ; mais comme elle est très raisonnable et

qu'elle ne veut pas attrister son mari, elle se lève,  
et souriant déjà, dit :

– Allons voir les enfants.



Cet ouvrage est le 381<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.